
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

L'ABEILLE FRANÇAISE.

De l'Imprimerie de C. S. Van Winkle, No. 56 Pine-street.

L'ABEILLE FRANÇAISE:

OU

LECONS DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE,



TIRÉES DE LA CÉLÈBRE COLLECTION DE

MESSRS. NOËL ET DELAPLACE,

Et destinées à l'usage des Écoles Françaises dans les États Unis d'Amérique.

PAR J. B. A. M. DESEZE,

Professeur de Langue Française, à New-York.

CET OUVRAGE,

PUBLIÉ PAR M. & W. WARD, LIBRAIRES,

SE TROUVE À LEUR MAGASIN, No. 4 CITY HOTEL,

BROAD WAY, À NEW-YORK.

1811.

PREFACE.

IN a country like this, where the study of the French language is considered one of the most essential parts of polite education, it is my opinion, that a choice collection from the works of the most celebrated writers cannot but be acceptable to an enlightened public. Several collections have already appeared, which, in point of correctness, taste and morality, are far from answering their intended object, but have, notwithstanding, found their way through our French schools, owing, no doubt, to the difficulty of procuring better ones in this country. I must, however, except from this censure

Murray's Lecteur Français, a work which does great honour to the taste of this eminent grammarian: yet, one objection, whichI have always made against it, is,that the greater part of the pieces it contains are too serious for children, and cannot amuse them. This I have observed more than once, in the course of my tuition, and am not surprised at it. Instruction of any kind, to keep the attention continually alive, must, according to the precept of Horace, be blended with variety and pleasure. It is what I have endeavoured to do in the collection I now offer; but I claim no other merit than that of patience in selecting the pieces; and even that might be disputed, as the selection was made out of Mess'rs Noel and Delaplace's celebrated collection for the schools in France. It now remains for me to speak of these two authors and their work. Mr.

Noel is the general inspector of public instruction in France, and Mr. Delaplace professor in the central school of the Pantheon: both were formerly professors of belles-lettres in the university of Paris. Their qualities, which I have just stated, would be a sufficient recommendation of their merit to the American public, were they not already known in the learned world for many eminent works. Those two gentlemen were invited by the French government to make a collection of the best pieces in the French language, for the use of all the establishments of instruction, for both sexes, throughout the French empire. Their work met with the approbation it deserved, and it was adopted among the French classics. Indeed, every piece in it is moral and instructive, and it were to be wished the whole could be offered here. But the

collection, such as it is, forms two octavo volumes, comprising about twelve hundred pages; should it then be printed as in its original state, the price would be so high as to prevent the sale of it. This consideration, therefore, has induced me to make an abridgment of the above work, which, together with the advantage of a small type, will enable booksellers to sell it at a reduced price. All those pieces that have appeared in any other French collection in this country, have been omitted. I cannot recommend this book too much; not because I am, if I may use the expression, a second-hand compiler of it; but because it really contains pieces of the greatest merit, and cannot but improve the taste of young people, and make them thoroughly acquainted with the niceties of the French language, which is now so fashionable, that it is spoken throughout

the courts of Europe. I have but one word more to add, which is, that my only object being to prove useful to the respectable inhabitants of this country, whose kind favours I witness every day, I shall think my trouble sufficiently compensated, if I can merit their approbation.

J. B. A. M. DESEZE.

ERRATA IN THE PROSE.

Page 8,	*Line* 8,	*for*	travail la *read* travailla.
12,	14,	*for*	hérissés *read* hérissées.
22,	24,	*for*	éternité *read* l'éternité.
40,	14,	*for*	eôté *read* côté.
59,	27,	*for*	les formés *read* les formes
79,	13,	*for*	finirs e s *read* finir ses.
82,	32,	*for*	uu *read* un.
87,	7,	*for*	cheque *read* chaque.
131,	11,	*for*	le brss *read* le bras.
155,	1,	*for*	et qu'ils *read* et qu'elles.
188,	2,	*for*	la désert *read* le désert.
190,	28,	*for*	desposées *read* disposées.
193,	21,	*for*	sens bornes *read* sans bornes.
204,	17,	*for*	du son chien *read* de son chien.
243,	6,	*for*	arbeilles *read* abeilles.
258,	1,	*for*	revêtus *read* revêtues.
280,	18,	*for*	dnns *read* dans.
281,	9,	*for*	eelle *read* celle.
289,	27,	*for*	nomdreuse *read* nombreuse.
324,	6,	*for*	on *read* non.
333,	23,	*for*	ragrets *read* regrets.

ERRATA IN THE POETRY.

Page 2,	*Line* 33,	*for*	t *read* et.
26,	35,	*for*	tous rentre *read* tout rentre.
29,	17,	*for*	anprès *read* auprès.
45,	15,	*for*	aggrandi *read* agrandi.
47,	13,	*for*	ee *read* ce.
64,	19,	*for*	leurs crimes *read* leur cimes.
67,	18,	*for*	jets pleine *read* jets pleins.
72,	8,	*for*	redoubles *read* redoublés.
81,	9,	*for*	'achevais *read* j'achevais.
129,	4,	*for*	l *read* il.
129,	18,	*for*	prparaient *read* préparaient.
134,	17,	*for*	Egypt *read* Egypte.
134,	33,	*for*	q'il *read* qu'il.

RÈGLES

DE

L'ART D'ÉCRIRE.

IL s'est trouvé, dans tous les temps, des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité, accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors ; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiame et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps ; tous les mouvemens, tous les signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? que faut-il pour ébranler

la plupart même des autres hommes et les persuader ? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquens, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons ; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner : il ne suffit pas de frapper l'oreille, d'occuper les yeux ; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées : si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelqu'élégans qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que [illegible] vues et les principales idées : c'est [illegible] place sur ce premier plan, qu'un sujet [illegible] et que l'on en connaîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéamens, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se repré-

sentera toutes les idées générales et particulières, sous leur véritable point de vue ; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes ; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie, et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper ; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées. Plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mas il en est la base ; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois ; sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un

ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différens temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un, et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours : les interruptions, les repos, les sections ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différens, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances ; autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur : il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur, il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits ? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions, elle

ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant ; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer, il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira, sur des fondemens inébranlables, des monumens immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire : il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées ; et comme il ne les a ni comparées, ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres ; il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et

facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout et donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur ; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce qu'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur, que le desir de mettre partout des traits saillans ; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps, et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instans que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces, et, ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence, que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit

mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de dire de petites choses, devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel, que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires : on commence d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles ; ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées ; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successive-

ment sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style, c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté ; enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Les règles ne peuvent suppléer au génie ; s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à-là-fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même-temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la

réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes; il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie de mots ne fait ni le fond, ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas

de sûrs garans de l'immortalité : si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même ; le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps, car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie, ont toutes le même objet, et un très-grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature ; la poésie la peint et l'embellit ; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les héros et les Dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est ; ainsi, le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvemens, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe

pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentimens, des passions ; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît ; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force, et déployer toute l'étendue de leur génie.

Buffon, Discours de réception à l'Académie française.

LEÇONS
DE LITTÉRATURE
ET
DE MORALE.

CARACTERES MODERNES.

Washington.

Il est des hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle, sur la scène du monde, avec le caractère de la grandeur et de la domination. Une cause inconnue et supérieure les envoie, quand il en est temps, pour fonder le berceau, ou pour réparer les ruines des empires. C'est en vain que ces hommes désignés d'avance se tiennent à l'écart, ou se confondent dans la foule : la main de la fortune les soulève tout-à-coup, et les porte rapidement d'obstacle en obstacle, et de triomphe en triomphe, jusqu'au sommet de la puissance. Une sorte d'inspiration surnaturelle anime toutes leurs pensées : un mouvement irrésistible est donné à toutes leurs entreprises. La multitude les cherche encore au milieu d'elle, et ne les trouve plus ; elle lève les yeux en haut, et voit, dans une sphère éclatante de lumière et de gloire, celui qui ne semblait qu'un téméraire aux yeux de l'ignorance et de l'envie.

Tel est le privilége des grands caractères : ils semblent si peu appartenir aux âges modernes, qu'ils impriment, dès leur vivant même, je ne sais quoi d'auguste et d'antique à tout ce qu'ils osent exécuter. Leur ouvrage à peine achevé, s'attire déjà cette vénération qu'on n'accorde volontiers qu'aux seuls ouvrages du temps. La révolution américaine, dont nous sommes les contemporains, semble en effet affermie pour jamais. Washington la commença par l'énergie, et l'acheva par la modération. Il sut la maintenir en la dirigeant toujours vers la plus grande prospérité de son pays, et ce but est le seul qui puisse justifier, au tribunal de l'avenir, des entreprises aussi extraordinaires.

C'est aux guerriers seuls qu'il appartient de marquer la place qu'occupera Washington parmi les capitaines fameux. Ses succès parurent avoir plus de solidité que d'éclat, et le jugement domina plus que l'enthousiasme dans sa manière de commander et de combattre.

Au milieu de tous les désordres des camps et de tous les excès inséparables de la guerre civile, l'humanité se réfugia sous sa tente, et n'en fut jamais repoussée. Dans les triomphes et dans l'adversité, il fut toujours tranquille comme la sagesse, et simple comme la vertu. Les affections douces restèrent au fond de son cœur, même dans ces momens où l'intérêt de sa propre cause semblait légitimer en quelque sorte les lois de la vengeance.

Les mouvemens d'une âme magnanime, n'en doutons point, achèvent et maintiennent les révolutions plus sûrement que les trophées et les victoires. L'estime qu'obtint le caractère du général américain contribua plus que ses armes à l'indépendance de sa patrie.

Si-tôt que la paix fut signée, il remit au congrès tout le pouvoir dont il état investi. Il ne voulut se servir contre ses compatriotes égarés, que des armes de la persuasion.

S'il n'eût été qu'un ambitieux vulgaire, il eût pu accabler la faiblesse de toutes les factions divisées, et lorsque aucune constitution n'opposait de barrière à l'audace, il se serait emparé du pouvoir, avant que les lois en eussent réglé l'usage et les limites. Mais ces lois furent provoquées par lui-même avec une constance opiniâtre. C'est quand il fut impossible à l'ambition de rien usurper, qu'il accepta, du choix de ses concitoyens, l'honneur de les gouverner pendant sept années. Il avait fui l'autorité, quand l'exercice pouvait en être arbitraire ; il n'en voulut porter le fardeau, que lorsqu'elle fut resserrée dans des bornes légitimes. Un tel caractère est digne des plus beaux jours de l'antiquité. On doute, en rassemblant les traits qui le composent, qu'il ait paru dans notre siècle. On croit retrouver une vie perdue de quelques uns de ces hommes illustres dont Plutarque a si bien tracé le tableau.

Son administration fut douce et ferme au dedans, noble et prudente au dehors. Il respecta toujours les usages des autres peuples, comme il avait voulu qu'on respectât les droits du peuple américain. Aussi, dans toutes les négociations, l'héroïque simplicité du président des Etats-Unis traitait sans jactance et sans abaissement avec la majesté des rois. Ne cherchez point dans son administration ces pensées que le siècle appelle grandes, et qu'il n'aurait cru que téméraires. Ses conceptions furent plus sages que hardies : il n'entraîna point l'admiration ; mais il soutint toujours l'estime au même degré, dans les camps et dans le sénat, au milieu des affaires et dans la solitude.

Washington n'eut point ces traits fiers et imposans qui frappent tous les esprits : il montra plus d'ordre et de justesse, que de force et d'élévation dans les idées. Il posséda sur-tout, dans un degré supérieur, cette qua-

lité qu'on croit vulgaire, et qui est si rare, cette qualité non moins utile au gouvernement des Etats qu'à la conduite de la vie, qui donne plus de tranquillité que de mouvement à l'âme, et plus de bonheur que de gloire à ceux qui la possèdent, ou à ceux qui en ressentent les effets : c'est le bon sens dont je veux parler ; le bon sens, dont l'orgueil a trop rejeté les anciennes règles, et qu'il est temps de réhabiliter dans tous ses droits. L'audace détruit, le génie élève, le bon sens conserve et perfectionne. Le génie est chargé de la gloire des empires ; mais le bon sens peut assurer seul et leur repos et leur durée.

Washington était né dans une opulence qu'il avait noblement accrue, comme les héros de l'antique Rome, au milieu des travaux de l'agriculture. Quoiqu'il fût ennemi d'un vain faste, il voulait que les mœurs républicaines fussent environnées de quelque dignité. Nul de ses compatriotes n'aima plus vivement la liberté ; nul ne craignit plus les opinions exagérées de quelques démagogues. Son esprit, ami de la règle, s'éloigna constamment de tous les excès. Il n'osait insulter à l'expérience des âges ; il ne voulait ni tout changer, ni tout détruire à-la-fois ; il conservait à cet égard la doctrine des anciens législateurs.

Comme eux, Washington gouverna par les sentimens et par les affections, plus que par des ordres et des lois ; comme eux, il fut simple au faîte des honneurs ; comme eux il resta grand au milieu de la retraite. Il n'avait accepté la puissance, que pour affermir la prospérité publique ; il ne voulut pas qu'elle lui fût rendue, quand il vit que l'Amérique était heureuse, et n'avait plus besoin de son dévouement. Il voulut jouir avec tranquillité, comme les autres citoyens, de ce bonheur qu'un grand peuple avait reçu de lui. Mais c'est en vain qu'il abandonna la première place : le premier nom de l'Amérique était toujours celui de Washington.

Quatre ans s'étaient écoulés à peine, depuis qu'il avait quitté l'administration. Cet homme, qui long-temps conduisit des armées, qui fut le chef de treize Etats, vivait sans ambition dans le calme des champs, au milieu de vastes domaines, cultivés par ses mains, et de nombreux troupeaux, que ses soins avaient multipliés dans les solitudes d'un nouveau monde. Il marquait la fin de sa vie par toutes les vertus domestiques et patriarcales, après l'avoir illustrée par toutes les vertus guerrières et politiques. L'Amérique jetait un œil respectueux sur la retraite habitée par son défenseur ; et de cette retraite où s'était renfermée tant de gloire, sortaient souvent de sages conseils, qui n'avaient pas moins de force que dans les jours de son autorité : ses compatriotes se promettaient encore de l'écouter long-temps ; mais la mort l'a tout-à-coup enlevé au milieu des occupations les plus douces et les plus dignes de la vieillesse.

Fontanes, Eloge funèbre de Washington.



Frédéric-le-Grand, roi de Prusse.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours, l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient, dans le secret, son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire à son avénement au trône que ses ministres ne seraient que ses secrétaires ; les administrateurs de ses finances, que ses commis ; ses généraux que ses aides de camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux

yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instans de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples. Ses délassemens même leur étaient utiles.

Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains. Les princes sont sur-tout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les interêts de tous les sentimens qui s'agitent et changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages mêmes.

Cependant, s'il était permis de prononcer, d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on dirait de Frédéric qu'il sut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui, qu'il joignit à la grandeur et à la hardiesse des entreprises, un secret impénétrable dans les moyens ; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyait,

avant lui, portée à sa perfection ; qu'il montra un courage d'esprit, dont l'histoire lui fournissait peu de modèles ; qu'il tira de ses fautes mêmes plus d'avantages que les autres n'en savent tirer de leurs succès ; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'admiration toute la terre, et qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

Raynal, Histoire philosophique.

Pierre-le-Grand, empereur de Russie.

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés ; et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien ; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités ; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand ; il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux ; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire ; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux arts, tout s'est perfectionné selon ses vues ; et par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées

après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et des entreprises de Pierre-le-Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

Voltaire, Histoire de Pierre-le-Grand.

Cromwell.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite rafiné autant qu'habile politique ; capable de tout entreprendre et de tout cacher : également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prevoyance ; mais au reste, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuans et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les

concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours ; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

Bossuet, Oraisons funèbres.



Bedmar.

Le marquis de Bedmar est l'un des plus puissans génies que l'Espagne ait jamais produits. On voit par les écrits qu'il a laissés, qu'il possédait tout ce qu'il y a dans les historiens anciens et modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparait les choses qu'il racontait avec celles qui se passaient de son temps. Il observait exactement les différences et les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il portait d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussi-tôt qu'il en savait le plan et les fondemens. S'il trouvait par la suite qu'il n'eût pas

deviné, il remontait à la source de son erreur, et tâchait de découvrir ce qui l'avait trompé. Par cette étude, il avait compris qu'elles sont les voies sûres, les véritables moyens et les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, et qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation et d'observation des choses du monde, l'avait élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passaient presque dans le conseil d'Espagne pour des prophéties. A cette connaissance profonde de la nature des grandes affaires, étaient joints des talens singuliers pour les manier ; une facilité de parler et d'écrire avec un agrément inexprimable ; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes ; un air toujours gai et ouvert, òu il paraissait plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté, une humeur libre et complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer ; des manières tendres, insinuantes et flatteuses, qui attiraient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir ; toutes les apparences d'une extrême liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.

Saint Réal, Conjuration contre Venise.



Walstein.

Albert Walstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos ; le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid et la faim, fuyant les délices, et surmontant les incommodités de la goutte et de l'âge par la tempérance et par l'exercice ; parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses affaires ; vaillant

et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein, toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin ; d'ailleurs orgueilleux et fier ; ambitieux sans mesure ; envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne ; implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation et de la nouveauté ; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais de prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune ; méprisant la religion, qu'il faisait servir à la politique ; artificieux au possible, et principalement à paraître désintéressé ; au reste, très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres, très-avisé à conduire les siens, sur-tout adroit à les cacher, et d'autant plus impénétrable, qu'il affectait en public la candeur et la liberté, et blâmait en autrui la dissimulation dont il se servait en toutes choses. Cet homme, ayant étudié soigneusement la conduite et les maximes de ceux qui, d'une condition privée étaient arrivés à la souveraineté, n'eut jamais que des pensées vastes et des espérances trop élevées, méprisant ceux qui se contentaient de la médiocrité. En quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toujours à s'accroître davantage ; enfin, étant venu à un tel point de grandeur qu'il n'y avait que les couronnes au-dessus de lui ; il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'empereur ; et, quoiqu'il sût que ce dessein était plein de péril et de perfidie, il méprisa le péril qu'il avait surmonté, et crut toutes les actions honnêtes, outre le soin de se conserver, en les faisant pour régner.

Sarrasin, Conspiration de Walstein.

Louis XI.

De ses vastes Etats, de ses heureuses acquisitions, de ses usurpations audacieuses, il ne lui reste qu'une cour étroite et sombre, où il ose à peine paraître, craignant jusqu'à l'air qu'il respire, et cherchant à se dérober à ses propres regards. Mais il n'est pas entré seul dans cette effrayante solitude ; les alarmes, les remords, les soupçons y sont entrés avec lui, et, à chaque instant du jour et de la nuit, appuyent sur son cœur coupable leurs pointes pénétrantes. La terreur siége sur le seuil de ce palais : la défiance en parcourt toutes les avenues et les frappe de consternation : des grilles redoublées, des barrières de fer se croisent sur le taciturne et farouche despote, et des fossés larges et profonds l'investissent de leurs eaux croupissantes : de hautes murailles s'élèvent hérissés de pointes aiguës ; les portes sont défendues par des guérites de fer, et vingt mille chausse-trappes semées dans les campagnes, en interdisent l'accès à la cavalerie. Attentif, inquiet, tremblant au fond de cet antre redoutable, il porte un épieu avec lui, et ne le quitte pas même la nuit, pour assurer la paix de son sommeil. Mais une voix secréte lui crie : *Tu ne dormiras plus ;* et le sommeil fuit de sa paupière.

Cependant une garde nombreuse veille autour de sa retraite, et présente la mort à l'imprudent qui pourrait en approcher : deux fois par heure, on entend la voix terrible des soldats qui s'appellent et se relèvent. Personne ne pénètre dans ce château menaçant, sans y être ou mandé par la défiance, ou traîné par la haine ; personne ne paraît devant Louis sans avoir été rigoureusement visité : ses parens, ses enfans même ne sont pas á l'abri de cette humiliante et injurieuse précaution. Il n'a auprès de lui que cinq ou six scélérats, objets de l'exécra-

tion publique, pâles confidens d'un maître implacable, qui tremblent et le font trembler, dont la vie est attachée à la sienne, et dont la fidélité ne lui est pas moins suspecte, las d'une captivité insupportable, et n'envisageant qu'avec effroi le moment de leur liberté.

Des chaînes pesantes, scellées dans les murs, des carcans, des boulets, des instrumens de torture hérissent la cour intérieure ; elle retentit des gémissemens des malheureux qui y sont attachés, ou qui hurlent sous le fouet des bourreaux : ce sont là les distractions de Louis XI et ses horribles passe-temps. Digne ministre de ses fureurs, le farouche Tristan l'Hermite est attentif au moindre signe de son maître, et sa présence toute seule est un arrêt de mort : tout-à-la-fois accusateur, témoin, juge et bourreau, il joint l'insulte à la cruauté, commence les procès par l'exécution, et plus de quatre mille personnes sont étouffées dans les cachots, précipitées dans les eaux, ou tombent d'une bascule mobile sur des roues armées de tranchans et de pointes qui déchiquètent leurs membres palpitans.

Mais ces plaisirs barbares sont encore trop loin du tigre couronné : pour s'en rapprocher, il assiste, derrière un rideau, aux interrogatoires et aux tortures, et, sans doute, il ne s'en tient pas là ; il veut repaître aussi ses yeux de ces affreux spectacles, et animer les bourreaux du geste et de la voix, pour que le plus cruel de tous les supplices soit de voir le tyran, et d'en être vu ; et pendant que les soucis l'investissent de tout côté, qu'un ciel vengeur pèse sur sa tête, sous ses pieds, des cachots descendent en abymes, d'où s'élèvent sans interruption les accens du désespoir. F. N.

Le Cardinal Richelieu.

Si l'on s'obstine à admirer Louis XI, pour avoir abattu les grands vassaux et étendu les prérogatives de la royauté, je répondrai qu'il est un homme dont la gloire en ce genre a fait disparaître celle de Louis XI, Cet homme est Richelieu. En effet, l'orgueil des seigneurs féodaux ne fut pas tellement humilié par Louis XI, qu'il ne troublât long-temps la France après lui. Richelieu seul affermit le trône sur les débris de l'anarchie féodale. Mais que sa marche est plus grande et plus imposante ! Comme ses moyens sont plus hardis, ses ressources plus fécondes, et ses coups plus assurés ! Il ne craint point d'annoncer sa vengeance avant de frapper ses victimes. Ses artifices même ont quelque chose de grand qui suppose le courage. D'ailleurs Richelieu, qu'un seul coup-d'œil peut précipiter au fond des cachots où il plonge ses ennemis, nous intéresse comme un homme fort et courageux qui se livre à tous les dangers, et se confie à sa fortune. Sa vie est un combat éternel ; toutes les scènes en sont animées, et tous les tableaux en contraste. Il est forcé de combattre à-la-fois la puissance de ses nombreux ennemis et la faiblesse de son maître : toujours près de sa chute en préparant celle des autres, il a besoin d'être courtisan, même quand il est roi. Ce mélange de souplesse et d'audace, ces dangers qu'il éprouve, et cette terreur qu'il inspire sans jamais la ressentir, l'énergie de son âme qui résiste aux souffrances d'un corps usé par les maladies, cette ambition qui ne trouve aucune gloire ni au-dessus ni au-dessous d'elle ; tout dans Richelieu imprime l'étonnement et commande l'admiration. Un tel caractère est précisément l'opposé de celui de Louis XI. *Fontanes.*

Sully.

On ne connaîtrait point Sully tout entier, si l'on ignorait que ses vertus égalèrent ses talens. Dans ses mémoires, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'Etat, il trace lui-même son portrait sans s'en apercevoir. On y voit la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, et se refuse à tout ce qui peut énerver l'âme. Sully avait adopté ces vertus autant par principe, que par caractère. A la cour, il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux eussent peut-être dédaigné sa table ; mais les Guesclin et les Bayard seraient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissait ses journées. Chaque portion de temps était marquée pour chaque besoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portait son tribut à la patrie. Ses délassemens même avaient je ne sais quoi de mâle et de sévère. C'était du repos sans indolence, et du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avait formé à cette économie publique, qui devint le salut de l'Etat. Ses ennemis louèrent sa probité. Sa justice eût étonné un siècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de son maître, on put le persécuter ; mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la cour. Il servit la reine qui l'opprimait. En entrant dans les finances, il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens ; en sortant de place, il osa défier son siècle et la postérité. Les présens qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les lui offraient. Comme ministre, il ne reçut rien des sujets ; comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui était empreint du sceau des lois. On a déjà vu sa fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui, pour l'empêcher de sauver la France : il résista à tout ; il eut

le courage d'être haï. La noblesse, qui n'inspire que de la vanité aux petites âmes, lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs et des jaloux : il terrassa la calomnie par ses vertus : il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchans trouvaient en lui une âme inflexible et rigide ; les malheureux y trouvèrent une âme sensible et compatissante. Dans la religion, zélé sans fanatisme, et tolérant sans indifférence, il était l'organe du roi auprès des protestans, il était le protecteur des catholiques auprès du roi : il fut adoré à Genève ; il fut estimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon père de famille ; il donna un plus grand spectacle, il fut l'ami d'un roi. O Henri IV ! ô Sully ! ô doux épanchemens des cœurs ! soins consolans de l'amitié ! c'était auprès de Sully que Henri IV allait oublier ses peines ; c'était à lui qu'il confiait toutes ses douleurs. Les larmes d'un grand homme coulaient dans le sein d'un ami. La franchise guerrière et la douce familiarité assaisonnaient leurs entretiens. Il n'y avait plus de sujet : il n'y avait plus de roi ; l'amitié avait fait disparaître les rangs. Mais cette amitié si tendre était en même temps courageuse et sévère de la part de Sully. A travers les murmures flatteurs des courtisans, Sully faisait entendre la voix libre de la vérité. Il estimait trop Henri IV, il s'estimait trop lui-même pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un, et corrompu l'autre, était indigne de tous deux : aussi osa-t-il souvent déplaire à son maître. Je n'entrerai point dans le détail et de ses actions, et de ses paroles. Il en est qui ne sont pas faites pour être senties dans des siècles corrompus. Les âmes faibles les appelleraient téméraires ; les âmes basses les

jugeraient criminelles ; mais l'homme vertueux les honorera toujours comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que l'idée seule de Sully était pour Henri IV, ce que la pensée de l'Etre-Suprême est pour l'homme juste ; un frein pour le mal, un encouragement pour le bien. *Thomas Eloge de Sully.*

Mazarin.

Déjà, pour le soutien d'une minorité et d'une régence tumultueuse, s'était élevé à la cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence et de conseil, et qu'il tire de temps en temps des trésors de sa providence pour assister les rois, et pour gouverner les royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les événemens par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou calmer les passions par des intérêts et des vues politiques ; à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre, ou de la paix, l'avait fait regarder comme un ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il était revêtu, la capacité qu'il fit voir, et la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie ; et, tout concourant à sa gloire, le ciel même faisant servir à son élévation, et sa faveur, et ses disgraces, il prit les rênes de l'Etat : heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, et plus encore d'avoir appris l'art de régner et les secrets de la royauté, au premier monarque du monde. *Fléchier, Oraisons funèbres.*

Le Cardinal de Retz.

On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler, n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer ; esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique, cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événemens. Il fit la guerre au roi ; mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans sa rebellion ; magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues, déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle, ni bon citoyen ; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron ; enfin, plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina. Ses mémoires sont très-agréables à lire ; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage, ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi ? Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, n'était plus rien de tout cela, et qu'il devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps ; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge ; ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avait en lui aucune passion réelle. Après avoir vécu avec une magnificence extrême, et avoir fait pour plus de quatre millions de dettes, tout fut payé, soit de son vivant, soit après sa mort.

Le Président Hénault.

Colbert.

L'éclat et la prospérité du règne de Louis XIV, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples, feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la France : ce fut par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de la monarchie ; et, ce qui est à remarquer, c'est que cette protection signalée qu'il leur accorda n'était peut-être pas en lui l'effet seul du goût et des connaissances : ce n'était pas par sentiment qu'il aimait les artistes et les savans ; c'était comme homme d'Etat qu'il les protégeait, parce qu'il avait reconnu que les beaux arts sont seuls capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais ! ses soins étaient partagés entre l'économie et la prodigalité ; il économisait dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisait, ce qu'il était obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître, que par la nécessité de lui obéir ; esprit sage, et n'ayant point les écarts du génie : *Par negotiis, neque suprà erat.* (Tacite.) Il ne fut que huit jours malade : on a dit qu'il était mort hors de la faveur ; grande instruction pour les ministres !

Le même.

Louvois.

Louvois était né avec de grands talens, qui avaient principalement la guerre pour objet : il rétablit l'ordre et la discipline dans les armées, ainsi qu'avait fait Colbert dans les finances. Mieux informé souvent que le général lui-même ; aussi attentif à récompenser qu'à punir ; économe et prodigue suivant les circonstances ; prévoyant

tout, et ne négligeant rien ; joignant aux vues promptes et étendues la science des détails ; profondément secret ; formant des entreprises qui tenaient du prodige par leur exécution subite, et dont le succès n'était jamais incertain, malgré la foule des combinaisons nécessaires qui devaient y concourir : l'instruction donnée au maréchal d'Humières, pour le siége de Gand, fut regardée comme un chef-d'œuvre dans son genre. Mais il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas porté trop loin le zèle pour la gloire de son maître, et que, se contentant de voir le roi devenu l'objet du respect de l'Europe, il neût pas voulu encore qu'il en devint la terreur. *Le même.*

Turenne.

Si célébré, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect ; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival ; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires ; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talens ; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe ; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait éte regardée comme une calamité publique par le peuple ; le seul, depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus, et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance.

Thomas, Essai sur les Eloges.

Vauban.

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent ; et d'ailleurs sa vertu était, en quelque sorte, un instinct heureux, si prompt qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente et qui couvre souvent tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait bien alors à tant de vertus de négliger des dehors, qui à la vérité lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. Souvent M. le maréchal de Vauban a secouru, de sommes assez considérables, des officiers qui n'étaient pas en état de soutenir le service ; et quand on venait à le savoir, il disait qu'il prétendait leur restituer ce qu'il recevait de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. Il était passionnément attaché au roi : sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan, il aurait infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la vérité ; il avait pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, et n'ont pas même combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république.

Fontenelle.

Bossuet.

On a dit que c'était le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paraîtra sans doute extraordinaire. Mais, si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connaître les ressources, à en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idees, et les sentimens aux sentimens, à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, et à communiquer ce mouvement rapide et involontaire aux autres ; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'âme, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se méle à chaque idée et lui donne la vie ; si elle consiste à créer des expressions profondes et vastes, qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse, à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours et le ton et la loi du moment ; à marcher quelquefois avec une grandeur imposante et calme, puis tout-à-coup à s'élancer, à s'élever encore, imitant la nature, qui est irrégulière et grande, et qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même ; si telle est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bossuet ?

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps ? Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime ; elles ont quelque chose d'indéfini et de vaste, où l'imagination se perd ; elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées ; elles portent l'âme à un recueillement austère, qui lui fait mépriser les objets de ses passions comme indignes d'elle, et semble la détacher de l'univers. Bossuet tantôt s'arrête sur ces idées ; tantôt à travers une foule de sentimens qui l'entraînent,

il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots, et ces mots alors font frissonner comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois pendant la nuit, dans le silence des forêts, et qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connaît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même ; il a le désordre d'une imagination forte et d'un sentiment profond. Quelquefois il laisse échapper une idée sublime, et qui, séparée, en a plus d'éclat ; quelquefois il réunit plusieurs grandes idées, qu'il jette avec la profusion de la magnificence et l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvemens, c'est son âme qui se mêle à tout. Il semble que du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événemens qui se passent sous ses yeux, et qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt ; c'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les personnes qu'il voit, et dont il partage ou les dangers ou les malheurs ; quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés, qu'il interroge comme complices ou témoins des événemens qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvemens de l'âme, son élocution est rapide et forte. Il crée ses expressions comme ses idées. Il force impérieusement la langue à le suivre ; et au lieu de se plier à elle, il la domine et l'entraîne ; elle devient l'esclave de son génie ; mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue ; elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, et d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son âme, et les élève par la vigueur de l'expression ; plus souvent il joint une expression familière à une idée grande,

et alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au-dessus de la hauteur de ses pensées. Son style est une suite de tableaux : on pourrait peindre ses idées, si la peinture était aussi féconde que son langage : toutes ses images sont des sensations vives ou terribles ; il les emprunte des objets les plus grands de la nature, et presque toujours d'objets en mouvement.

Tel est cet orateur célèbre qui, par ses beautés et ses défauts, a le plus grand caractère de génie, et avec lequel tous les orateurs anciens et modernes n'ont rien de commun.

Thomas, Essai sur les Eloges, chap. 30.



Fléchier.

On a souvent comparé Fléchier avec Bossuet : je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle ; mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais ; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase et en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre ; il y applique le compas ; et de là à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination : au lieu que les discours de son rival, et peut-être tous les grands ouvrages d'eloquence, sont, ou paraissent du moins, comme ces statues de bronze que l'artiste a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant. Au défaut

de la force, il a la correction et la grâce. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes. Il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet, mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet, plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paraît avoir une connaissance profonde des hommes ; par-tout il les juge en philosophe, et les peint en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille, soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille, en même temps que l'image peint à l'esprit. En général, l'éloquence de Fléchier paraît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la brillante imagination d'un poète, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui était assortie à l'organe de l'orateur. *Le même.*

Bourdaloue.

Ce qui me plaît, ce que j'admire principalement dans Bourdaloue, c'est qu'il se fait oublier lui-même ; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il n'exagère jamais les devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils, et que sa morale

peut toujours être réduite en pratique ; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnemens avec cet ordre dont parle Quintilien, lorsqu'il compare le mérite d'un orateur qui compose un discours à l'habileté d'un général qui commande une armée ; c'est cette logique exacte et pressante qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes ; c'est l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret précieux, que je ne vois guères que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de son sujet ; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au-delà de chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre, sur la même matière, et qu'on ne sache, après les avoir lus, auquel donner la préférence ; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, la connaissance la plus profonde de la religion, l'usage admirable qu'il fait de l'Ecriture et des Pères : enfin, je ne pense jamais à ce grand homme sans me dire à moi-même : voilà donc jusqu'où le génie peut s'élever quand il est soutenu par le travail !

Maury, Discours sur l'Eloquence.

Massillon.

Il excelle dans la partie de l'orateur, qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous

seduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est par-tout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence; simplicité qui, réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles; et ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs, qui, chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité.

D'Alembert, Eloge de Massillon.

Lafontaine.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable! Ainsi donc la posterité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de

célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples, par les puissantes illusions du théâtre ; la postérité a tourné ses regards sur un homme, qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monumens, ne méritait pas moins ses attentions et ses hommages ; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport ; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison, et de la gaieté au bon sens ; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence ; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chef-d'œuvres, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement, qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté ; qui devait être plus relu, que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses ; homme d'une simplicité rare, qui, sans doute, ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas, et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

La Harpe, Eloge de Lafontaine.



Fontenelle.

On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des grâces de l'imagination ; mais comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, et pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a sur-tout cette clarté qui dans

les sujets philosophiques, est la première des grâces. Son art de présenter les objets, est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur : il abrège les distances. L'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse ; l'homme savant découvre la profondeur cachée sous cette surface. Ainsi il donne des idées á l'un, et réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connaît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut, pour que les uns lui rendent justice, et que les autres ne lui en fassent pas un crime. Il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de sa manière, car il en a une, la finesse et la grâce y dominent, comme on sait, bien plus que la force. Il n'est point éloquent, ne doit et ne veut point l'être ; mais il attache et il plaît, D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles ; lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images familières. Cette manière peut être critiquée ; mais elle est piquante. D'abord elle donne le plaisir de la surprise par le contraste, et par les nouveaux rapports qu'elle découvre : ensuite on aime à voir un homme qui n'est pas étonné des grandes choses ; ce point de vue semble nous agrandir. Peut-être même lui savons-nous gré de ne pas vouloir nous forcer á l'admiration, sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance, ou de faiblesse.

Thomas, Essai sur les Eloges.

Buffon.

Quel est celui qui s'avance d'un pas ferme et gigantesque dans cette route encore infréquentée ? c'est un orateur, c'est un poète, c'est un philosophe : c'est Buffon ! Buffon, dont la tête est vaste comme le monde, dont l'imagination est féconde comme la nature. Les siècles qui se sont écoulés, les siècles qui s'écouleront lui sont présens : ni la hauteur des cieux, ni les profondeurs de la terre, ni l'immensité que le regard humain ne peut embrasser, ni l'exiguité qu'il ne peut saisir, ne dérobent un secret à son génie. Confident de l'origine et de la fin des choses, il voit, il devine, il explique, depuis l'énorme quadrupède qui pèse sur le globe, jusqu'au chétif animal dont l'herbe abrite la petitesse ; ses yeux ont tout observé, sa plume a tout décrit : exact et magnifique, majestueux et simple, il semble imaginer quand il définit ; quand il peint, il semble créer. Un idiome vulgaire ne traduit qu'imparfaitement les conceptions de cet esprit supérieur. Cette langue neuve et sublime comme ses idées, cette langue que parle Buffon, il se l'est faite.

Arnaud, Discours prononcé à la distribution des grands prix de l'an XI.

CARACTERES ANCIENS.

Plutarque.

Evoque devant moi les grands hommes ; je veux les voir et converser avec eux, disait un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme, à une pythonisse célèbre qui passait dans l'Orient pour évoquer les morts. Un sage qui n'était pas loin de là, et qui passait sa vie dans la retraite, approcha, et lui dit : *Je vais exécuter ce que tu demandes : tiens, prends ce livre ; parcours avec attention les caractères qui le composent ; à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus.* Ce livre était les *Hommes illustres*, du philosophe de Chéronée. C'est là en effet que toute l'antiquité se trouve. Là, chaque homme paraît tour-à-tour avec son génie, et les talens ou les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs, principes, ou qui tiennent au caractère, ou qui le combattent ; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant : grands hommes isolés, et qui semblent jetés hors des routes de la nature dans des temps de faiblesse et de langueur ; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe ; développement rapide d'un peuple naissant à qui un homme de génie imprime sa force ; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence ; grandes vertus toujours plus rares que les talens, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées ; desseins tantôt conçus

profondément, et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presqu'à-la-fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir ; enfin des vies éclatantes, des morts illustres, et presque toujours violentes ; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure ; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur eux ; et derrière la gloire est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison : tel est à-peu-près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, c'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité, et blâme sans indignation. Sa marche est mesurée, et il ne la précipite jamais. Semblable à une rivière calme, il s'arrête, il revient, il suspend son cours, il embrasse lentement un terrain vaste. Il sème tranquillement, et comme au hasard, sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir. Enfin par-tout il converse avec son lecteur ; c'est le *Montaigne* des Grecs ; mais il n'a point comme lui cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style que peu de poètes même ont eue comme *Montaigne*. A cela près, il attache et intéresse comme lui, sans paraître s'en occuper. Son grand art, sur-tout, est de faire connaître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillans dont Salluste le premier donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses mémoires, mit si fort à la mode parmi nous ; il fait mieux, il peint en action. On croit voir tous ces grands hommes agir et converser. Toutes ses figures sont vraies et ont les proportions exactes de la nature. Quelques personnes pensent que c'est dans ce genre qu'on devrait écrire tous les

éloges. On éblouirait peut-être moins, disent-elles, mais on satisferait plus ; et il faut savoir quelquefois renoncer a l'admiration, pour l'estime.

Thomas, Essai sur les Eloges.

Homère.

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers : mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier planer pour ainsi dire sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue ; assistant au conseil des Dieux ; sondant les replis du cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, le répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes ; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talens supérieurs ; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir ; car ce qui distingue sur-tout Homère, c'est de tout animer et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences ; de la porter jusqu'aux nues et de la faire tomber quand il le faut par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abyme ; c'est d'avair saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure

et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. Je monte avec lui dans les cieux : je reconnais Vénus toute entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatiens, les grâces seduisantes, et les charmes inexprimables du langage et des jeux : je reconnais Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la terreur, la discorde, la violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone : Jupiter et Neptune sont les plus puissans des Dieux ; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre ; à Jupiter, un clin d'œil pour ébranler l'Olympe. Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Diomède, sont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée Troyenne ; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois ; Achille se montre, et elle disparaît.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.

Simonide.

Simonide etait poète et philosophe. L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles, et sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix et l'arrangement des mots. Il chanta les louanges des Dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des athlètes dans nos jeux. Il décrivit en vers les règnes de Cambyse et de Darius, s'exerça dans presque tous les genres de poésie, et réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir; personne n'a péint avec plus

de vérité les situations et les infortunes qui excitent la pitié, ce n'est pas lui qu'on entend, ce sont des cris et des sanglots, c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils ; c'est Danaé, c'est une mère tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur. C'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilium, les maux sans nombre que le ciel et la mer leur préparent.

Le même.

Eschyle.

Eschyle reçut des mains de Phrynicus, disciple de Thespis, la tragédie dans l'enfance, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère, n'ayant ni grâces ni dignité dans ses mouvemens ; inspirant le désir de l'intérêt qu'elle remuait à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avaient amusé ses premières années, s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style faible, rampant, et souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avait reçu de la nature une âme forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçaient l'austérité de son caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine, et de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne. Il s'était nourri, dès sa plus tendre jeunesse, de ces poètes qui, voisins des temps héroïques, concevaient d'aussi grandes idées, qu'on faisait alors de grandes choses. L'histoire des siècles reculés offrait à son imagination vive, des succès et des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des

passions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances, par-tout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue; dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté: quoiqu'il péche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: "L'épouvante marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux cieux." Il inspire par-tout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre âme par des secousses violentes, que pour la relever aussi-tôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre, que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savait mettre des bornes aux émotions qu'il était si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène, parce que ses tableaux devaient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il excite la pitié; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène des Phèdre et des Sthénobée; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyait dans les différens accès de cette passion, que des faiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il voulait qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Ses plans sont d'un extrême simplicité. Il négligeait ou ne connaissait pas assez l'art de sauver les invraisemblances, de nouer ou dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnaissances et par d'autres accidens im-

prévus ; il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits et par la vivacité du dialogue ; d'autres fois, que par la force du style, ou par la terreur du spectacle. Il paraît qu'il regardait l'unité d'action et de temps comme essentielle ; celle de lieu comme moins nécessaire.

Le caractère et les mœurs de ses personnages sont convenables, et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avait placé les siens. Il se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, telles qu'il en voulait former pour la défense de la Grèce ; car il écrivait dans le temps de la guerre des Perses.

Il règne, dans quelques-uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non-seulement de son extrême précision, et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Eschyle ne voulait pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes ; leur élocution devait être au-dessus du langage vulgaire ; elle est souvent au-dessus du langage connu : pour fortifier sa diction, des mots volumineux et durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville.

L'éloquence d'Eschyle était trop forte pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction ; son essor trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style en général noble et sublime ; en certains endroits, grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure ; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de

mots puériles, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très-distingué parmi les plus célèbres poètes de la Grèce.

Le même.

Sophocle.

Sophocle naquit 27 ans environ après la naissance d'Eschyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide.

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faisaient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, et tous les suffrages par les sons de sa lyre ; qu'en différentes occasions on lui confia des emplois importans, soit civils, soit militaires ; qu'à l'âge de 80 ans, accusé par un fils ingrat de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison, il se contenta de lire à l'audience l'*Œdipe à Colonne* qu'il venait de terminer ; que les juges indignés lui conservèrent ses droits, et que tous les assistans le conduisirent en triomphe chez lui ; qu'il mourut à l'âge de 91 ans, après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmente de jour en jour. Ces détails honorables ne l'honoreraient pas assez ; mais je dirai que la douceur de son caractère et les grâces de son esprit lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie ; qu'il résista sans faste et sans regret à l'empressement des rois qui cherchaient à l'attirer auprès d'eux ; que si, dans l'âge des plaisirs, l'amour l'égara quelquefois, loin de calomnier la vieillesse, il se félicita de ses pertes, comme un esclave qui n'a plus à supporter les caprices d'un tyran féroce ; qu'à la mort d'Euripide, son émule, arrivée

peu de temps avant la sienne, il parut en habit de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que, dans une pièce qu'il donnait, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête.

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique : mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours : il était âgé de 28 ans ; il concourait avec Eschyle, qui était en possession du théâtre. Après la représentation des pièces, le premier des Archontes qui présidait aux jeux ne put tirer au sort les juges qui devaient décerner la couronne ; les spectateurs divisés faisaient retentir le théâtre de leurs clameurs. Et comme elles redoublaient à chaque instant, les dix généraux de la république, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ses victoires et ses libéralités, au comble de la gloire et du crédit, montèrent sur le théâtre, et s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de se retirer, les libations accoutumées. Leur présence et la cérémonie dont ils venaient s'acquitter suspendirent le tumulte, et l'Archonte, les ayant choisis pour nommer le vainqueur, les fit asseoir, après avoir exigé le serment. La pluralité des suffrages se réunit en faveur de Sophocle ; et son concurrent, blessé de cette préférence, se retira quelque temps après en Sicile.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.

Euripide.

Le triomphe remporté sur Eschyle par Sophocle devait assurer pour jamais à ce dernier l'empire de la scène : mais le jeune Euripide en avait été témoin, et ce souvenir le tourmentait, lors même qu'il prenait des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxa-

gore. Aussi, le vit-on, à l'âge de 18 ans, entrer dans la carrière, et pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartait de son maintien les grâces du sourire et les couleurs brillantes de la joie. Il avait, ainsi que Périclès, contracté cette habitude, d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignaient. Je hais, dit-il dans une de ses pièces, ces hommes inutiles, qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages qui les méprisent. Il faisait sur-tout allusion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchaient à décrier ses mœurs, comme ils décriaient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide était l'ami de Socrate, qui n'assistait guère aux spectacles que lorsqu'on donnait les pièces de ce poète.

Il mourut âgé d'environ 76 ans. Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes. Mais Archélaüs, qui avait déjà donné des marques publiques de sa douleur, rejeta leurs prières, et regarda comme un honneur pour ses Etats, de conserver les restes d'un grand homme : il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur le bord d'un ruisseau dont l'eau est si excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée. Ils prononçaient son nom avec respect, quelquefois avec transport. A Salamine, lieu de sa naissance, on s'empressait de conduire les étrangers à une grotte où l'on prétendait qu'il avait composé la plupart de ses pièces ; comme au bourg

de Colone, les habitans montraient la maison où Sophocle avait passé une partie de sa vie. Malgré les préventions et la haine d'Aristophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. *Le même.*

Platon.

On peut dire que Socrate ne put avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui. On a souvent attaqué Platon comme philosophe ; on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté. Il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images ; elle préside à son harmonie ; elle répand la vie et une grâce sublime sur les sons qui représentent ses idées. Souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités. Comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter Olympien de Phidias, son expression est grande et calme ; son élévation paraît tranquille comme celle des cieux. On dirait qu'il en a le langage. Son style ne s'élance point, ne s'arrête point ; ses idées s'enchaînent aux idées ; les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent le discours, tout s'attire et se déploye ensemble ; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont tous les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour s'avancer au même but.

Thomas, Essai sur les Eloges.

Xénophon.

Ce philosophe avait été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate ; mais l'un se contenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à-la-fois écrivain et homme d'Etat. On sait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des *dix mille ;* mais on ne sait pas également que pour récompense il fut exilé de son pays. Son caractère avait cette espèce de physionomie antique que nous ne connaissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer, au milieu d'un sacrifice, que son fils venait de mourir. Il avait une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il était mort dans une bataille en combattant avec courage ; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux Dieux. Tour-à-tour guerrier et philosophe, il écrivit dans son exil plusieurs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avait dans l'âme toute la vigueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les grâces d'un Athénien.

Cette grâce, cette expression douce et légère qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages, et qu'on définit si peu ; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre, qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poètes grecs, Apelle et Praxitèle parmi les artistes ; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouva presque point ailleurs ; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse ; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrège ; que sous Louis XIV Lafontaine presque seul eut dans ses vers (car Racine connut moins la grâce que la beauté) ; dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénélon, et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se

refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre ; enfin cette grâce, ce don si rare, et qu'on ne sent même qu'avec des organes si deliés et si fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon. *Le même*, ibid.

Isocrate.

Cet orateur eut la plus grande réputation dans son siècle. Il était digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnaient dans sa patrie faisaient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paraître pour le défendre, et donna l'exemple du courage, quand tout donnait l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avait été le disciple, il osa paraître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître ; et des hommes qui parlaient de vertus et de lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux, lorsqu'il n'était que sensible. Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école, et y acquit des richesses immenses. Le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours, où il prouvait très-bien qu'il faut obéir au prince. Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'il devait faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes ; et comme par-tout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avait eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe, le plus adroit des conquérans et le plus politique des princes : aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant ; car il ne put survivre à la bataille de Chéronée. Voilà pour sa personne. A l'égard de son

éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur. Nous savons qu'on venait l'entendre de tous les pays, et il compta parmi ses auditeurs des généraux et des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de quelques-uns de ces hommes, qu'on pourrait, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène l'admirait. Il fut loué par Socrate. Platon en a fait un magnifique éloge. Cicéron l'appelle le père de l'éloquence. Quintilien le met au rang des grands écrivains. Denis d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'Etat. Enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que, dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre.

Le même, ibid.

Démosthène.

Malgré la décision de Virgile, les gens de lettres n'ont point prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène, et ces deux orateurs sont à-peu-près au même rang. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival en littérature et en philosophie, mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence; il le regardait lui-même comme son maître, il le louait avec tout l'enthousiasme de la plus vive admiration. Il traduisait ses ouvra-

ges ; et si ces traductions étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable que Cicéron se serait mis lui-même pour jamais au-dessous de Démosthène. C'est la force irrésistible du raisonnement ; c'est l'entraînante rapidité des mouvemens oratoires qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien ; il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées ; il parle, non comme un écrivain élégant, mais comme un homme passionné que la vérité tourmente, comme un citoyen menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir les transports de son indignation contre les ennemis de sa patrie. C'est l'athlète de la raison ; il la défend de toutes les forces de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à-la-fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges ; il ne paraît point chercher à vous attendrir : écoutez-le cependant, et il vous fera pleurer par réflexion. Il accable ses concitoyens de reproches, mais alors il n'est que l'interprète de leurs propres remords. Réfute-t-il un argument ? il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe ? ce n'est plus un orateur qui parle, c'est un général, c'est un roi, c'est un prophète, c'est l'ange tutélaire de sa patrie ; et quand il menace ses concitoyens de l'esclavage, on croit entendre retentir dans le lointain, de distance en distance, le bruit des chaînes que leur apporte le tyran.

Maury, Discours sur l'Eloquence.



Cicéron.

Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint, par son génie, l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouver-

na et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'Etat furent les siens. Il vécut dans les orages, les travaux, les succès et le malheur. Enfin, après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'Etat, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avait servi de protecteur et de père, vendit son sang ; un homme à qui il avait sauvé la vie, fut son assassin. Trois siècles après, un empereur plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des Dieux.

Il y a des caractères indécis qui sont un mélange de grandeur et de faiblesse, et quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect ; tour-à-tour brave et timide ; aimant la patrie, mais craignant les dangers : ayant plus d'élévation que de force ; sa fermeté, quand il en eut, tenait plus à son imagination qu'à son âme. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru toujours attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager a l'adoucir ; il n'en fit rien.

. . . .

On sait qu'il aimait la gloire, et qu'il ne l'attendait pas toujours. Il se précipitait vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil. Songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine. Un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. . . . .

. . . .

Le Même, ibid.

Tacite.

Pour peu qu'on soit sensible, au nom de Tacite, l'imagination s'échauffe et l'âme s'élève. Si on demande quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes ? je répondrai, c'est Tacite. Qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau ? c'est Tacite. Qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampaient, flattaient, pillaient et corrompaient à la cour des empereurs ? c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII, et Louis XI, n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passons à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères ? qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique ? a mieux tiré de grands résultats des plus petits événemens ? a mieux fait, à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles ? a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe ? a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'âme se dissimule ? a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires ; la férocité froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité-

té hypocrite et timide dans Domitien ; les crimes de la domination et ceux de l'esclavage ; la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre ; la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie ; le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et faible de la multitude, et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférens, et qui, sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître ; prêt à battre des mains au hazard à celui qui viendra, et qu'il aurait foulé aux pieds, si un autre eût vaincu ? Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connaître les hommes, que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes. Il console des hommes celui qui en est loin ; il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer : mais on serait trop heureux que leur commerce à cet égard ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence ; elle est connue. En général, ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent. Il semble par-tout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace. On ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre. Souvent elle ne se déploie pas toute entière, et elle ne se montre, pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvemens de l'âme ; une langue qui pour rendre un sentiment, ne le décomposerait jamais en plusieurs mots ; une langue dont chaque son exprimerait une collection d'idées : telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de

cortège inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination ; mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur. Il peint d'un trait. La liaison est plus entre les idées qu'entre les mots. Les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce, C'est le Michel-Ange des écrivains. Il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

Le même, ibid

PARALLELES DES MODERNES.

Pierre-le-Grand et Charles XII.

Le Nord fut troublé dès l'an 1700, par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. L'un était le czar Pierre Alexiowitz, empereur de Russie ; et l'autre, le jeune Charles XII, roi de Suède. Le czar Pierre, supérieur à son siècle et à sa nation, a été, par son génie et par ses travaux, le réformateur, ou plutôt le fondateur de son empire. Charles XII, plus magnanime, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats, et non à des peuples, a été le premier des héros de son temps ; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du czar, du roi de Danemarck et du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de ses Etats. Le roi Charles, à l'âge de seize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, et passa déjà pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encore toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, et neuf autres années le plus malheureux.

Voltaire.

Guillaume III et Louis XIV.

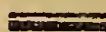
Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général

à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV ; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Sénef, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde ; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir, été simple et modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de

la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de puissances ; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père ; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

Voltaire, Siècle de Louis XIV.



Turenne et Condé.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle, de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la vigilance ; comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes ; et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid,

sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie, et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers ; l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée ; l'armée le pleure comme un père ; et la cour, et tout le peuple gémit ; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui, meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre !

Bossuet, Oraisons funèbres.

Duguay-Trouin et Forbin.

Forbin était, comme Duguay-Trouin, la gloire de la marine française, mais avait un mérite différent. Forbin, né d'un sang illustre, avait soutenu la gloire de sa naissance ; Duguay-Trouin avait fait disparaître l'obscurité de la sienne. Le premier avait donné un nouvel éclat à ses aïeux, le second avait créé un nom pour ses descendans. L'un avait mis à profit tous les avantages ; l'autre avait vaincu tous les obstacles. Tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à se décider, féconds en ressources. Mais Forbin, né pour être un général de mer, ne fit que des exploits d'armateur ; Duguay-Trouin, né pour être un simple armateur, fit presque toujours des actions d'un grand capitaine. Le premier en servant l'Etat pensait à la récompense ; le second pensait à la gloire. Forbin vendait ses services ; Duguay-Trouin eût acheté l'honneur d'être utile.

Thomas, Eloge de Duguay-Trouin.

Racine et Voltaire.

Tous deux ont possédé ce mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain ; mais l'élégance de Racine est plus égale ; celle de Voltaire est plus brillante. L'une plaît davantage au goût ; l'autre, à l'imagination. Dans l'un, le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères ; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à-la-fois et dans les beautés et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt ; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici, les effets teinnent plus souvent à la phrase poé-

tique ; là, ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant. L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions ; celui de Voltaire, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection ; l'autre, ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. Racine, à l'exemple de Despréaux, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du vers, toutes les manières de le varier. Voltaire, sensible, sur-tout, à cet accord si nécessaire entre le rythme et la pensée, semble regarder le reste comme un art subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu de son style ; l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié ; dans l'autre, il est plus rapide. Dans Racine, il y a plus de justesse ; dans Voltaire, plus de mouvemens. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité ; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici les beautés sont plus sévères, plus irréprochables ; là elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans Racine cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée ; on adore dans Voltaire cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion ; l'autre ne laisse pas le maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour-propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer. Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poète le plus parfait qui ait écrit ; Voltaire, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène.

La Harpe, Eloge de Voltaire.

Bossuet et Fénélon.

Bossuet après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques ; Fénélon après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour ; Fénélon se fit adorer à Cambrai, et dans l'Europe. Peut-être serait-ce ici le lieu de comparer les talens et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur ; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse ; l'autre, plus de cette douceur qui nous pénètre, et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale ; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes, que de ceux du christianisme ; il semble au contraire que Fénélon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours, sans croire même faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi différens que leurs caractères. Bossuet, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes, qui sont les armes de la parole. Fénélon, fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur, même dans la dispute, mit de l'onction jusques dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion. Les titres de Bossuet dans la postérité sont, sur-tout, ses *Oraisons funèbres*, et son *Discours sur l'Histoire*. Mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux ; le *Télémaque* est un

ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations*, aux combats contre les hérétiques, on peut opposer le livre sur *l'Existence de Dieu*, et les combats contre l'athéisme, doctrine funeste et destructive, qui dessèche l'âme et l'endurcit, qui tarit une des sources de la sensibilité, et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit.

La Harpe, Eloge de Fénélon.

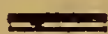
Corneille et Racine.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ; il a pour lors un caractère original et inimitable : mais il est inégal. Ses premières comédies son sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs ; de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses denouemens ; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs, et à leur grande simplicité. Il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événemens dont il est presque toujours sorti avec succès. Admirable sur-tout par l'extrême variété et le

peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le même par-tout ; soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse ; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et *les Horaces ?* Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus ?* Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres et qu'on nomme la *terreur* et la *pitié*, ont été connues de ces deux poètes : *Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine et *Phèdre* du même auteur, comme l'*Œdipe* et *les Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependent il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre, par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes comme ils devraient être ; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter. Il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est ma-

nié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là, des maximes, des règles et des préceptes ; et dans celui-ci, du goût et des sentimens. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine : Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

Labruyere, Chapitre I.



Moliére et Lafontaine.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. Lafontaine transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des plus grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses ; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de Lafontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances ; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formés passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin ; le second me ra-

mène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui ; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société ; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique ; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux ; corrigé par Lafontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule, il serait raisonnable et bon ; et nous nous trouverions vertueux, comme Lafontaine était philosophe, sans nous en douter.

Champfort, Eloge de Lafontaine.



Descartes, Bacon, Léibnitz et Newton.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut comparer Descartes, on en trouvera trois ; Bacon, Léibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connaissances humaines ; il jugea les siècles passés, et alla au-devant des siècles à venir : mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta ; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence ; mais il ne traitala science de la nature que par lambeaux ; et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme ; mais je remarque seulement tous les secours

qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avait donné la théorie de la pesanteur ; Kepler, les lois des astres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes ; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connaissances pour la physique, et plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étaient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche Descartes de ces hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon ; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Léibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur ; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même ; parce que si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités ; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie ; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé ; plus universel dans ses connaissances, comme dans ses talens, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche ; ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur ; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable sans doute pour la connaissance des cieux, mais

bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

Thomas, Eloge de Descartes.



Colbert et Sully.

Colbert et Sully ! quels noms ! C'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire, et peut-être dans celle de l'Europe.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au ministère à-peu-près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris et les désordres de la ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avaient causés le règne orageux et faible de Louis XIII, les opérations brillantes, mais forcées de Richelieu, les querelles de la fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, et le roi privé de la plus grande partie de ses revenus ; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes qui avaient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant de faire de grandes choses, l'un pour la France, et l'autre pour lui-même ; tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'Etat, et les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations ; tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils surent également combiner la nature de divers impôts ; mais Sully ne sut pas en tirer tout le parti possible : Colbert perfectionna l'art d'établir entre eux de justes proportions. Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois, qui enrichissaient et avilissaient la cour, ôtèrent

au courtisan tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser la confusion qui régnait dans les recettes, et les gains immenses que faisaient les receveurs ; mais, dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully, et de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand homme. Le ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense ; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications ; mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont Sully n'avait eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches et sur les habitans des villes, les remises accordées aux campagnes ; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie intéressante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, et qui supplée à celles qu'on n'a pas, paraît n'avoir pas été assez connu par Sully, et assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitans furent réprimés par tous les deux ; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un Etat de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture. Les monnaies attirèrent leur attention ; mais Sully n'aperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux ; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du barreau pouvait influer sur l'aisance nationale ; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put que désirer. L'un, dans un temps d'orage et sous un roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière, qu'elle devait estimer les sciences ; l'autre, ministre d'un roi qui portait la grandeur jusque dans les plaisirs de l'esprit, donna au

monde l'exemple trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir et de développer tous les talens. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine ; c'était beaucoup en sortant de la barbarie : nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le commerce fut protégé par les deux ministres ; mais l'un voulait le tirer presque tout entier du produit des terres ; l'autre, des manufactures. Sully préférait avec raison celui qui, étant attaché au sol, ne peut être partagé, ni envahi, et qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire ; Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût, et qu'il peut passer, avec les artistes, dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce ; mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité, et des calculs politiques dans cette partie ; il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois ; par son habileté à combiner les droits d'entrée et de sortie : opération qui est peut-être un des plus savans ouvrages d'un législateur, et où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'Etat. Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails et les grandes vues du commerce ; il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, et n'ayons pas la manie dêtre toujours extrêmes dans nos censures, comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes ; il diminua les tailles ; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire ; il protégea, par des règlemens utiles, la nourriture des troupeaux ; il encouragea la population par des récompenses ; mais faute d'avoir permis

le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent presque inutiles ; il n'y avait point de richesses réelles : l'Etat parut brillant, et le peuple fut malheureux ; l'or que le trafic faisait circuler, ne parvenait point jusqu'à la classe des cultivateurs ; le prix des grains baissa sans cesse, et l'on finit par la disette. Tels furent et les principes et les succès différens de ces deux grands hommes.

Si maintenant nous comparons leur caractère et leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre et de l'activité dans l'exécution ; mais Sully peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement ; Colbert en développa mieux les détails. L'un avait plus de cette politique moderne qui calcule ; l'autre, de cette politique des anciens législateurs, qui voyaient tous dans un grand principe. Le plan de Colbert était une machine vaste et compliquée, où il fallait sans cesse remonter de nouvelles roues ; le plan de Sully était simple et uniforme comme celui de la nature. Colbert attendait plus des hommes ; Sully attendait plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France ; l'autre employa le mieux les ressources qu'elle avait. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat : celle de Sully dut acquérir plus de solidité. A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage et la vigueur d'âme, sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un Etat : mais la politique de l'un se sentit de l'austérité de ses mœurs ; celle de l'autre, du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs, mais l'un des grands, l'autre du peuple. On reproche de la dureté à Colbert, de la hauteur à Sully : mais, si tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la

nation. Enfin, si on examine leurs rapports avec les rois qu'ils servaient, on trouvera que Sully faisait la loi à son maître, et que Colbert recevait la loi du sien ; que le premier fut plus le ministre du peuple, et le second, plus le ministre du roi ; enfin, d'après les talens des deux princes, on jugera que Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, et que Louis XIV dut une partie de la sienne à Colbert.

Thomas, Eloge de Sully.



Le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV.

On a remarqué, avec raison, que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des grands hommes dans tous les genres, qui a illustré leurs règnes. Mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du hasard ; et, si ces deux règnes ont de grands rapports, c'est qu'ils ont été accompagnés à-peu-près des mêmes circonstances. Ces deux princes sortaient des guerres civiles, de ce temps où les peuples, toujours armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voyent rien où ils ne puissent atteindre ; de ce temps où les événemens heureux et malheureux, mille fois répétés, étendent les idées, fortifient l'âme à force d'épreuves, augmentent son ressort, et lui donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

Voilà comme Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde. César s'en était rendu le maître, et avait devancé Auguste ; Henri IV avait conquis son propre royaume, et fut l'aïeul de Louis XIV : même fermentation dans les esprits ; les peuples, de part et d'autre, n'avaient été pour la plupart que des soldats, et les capitaines, des héros. A tant

d'agitations, à tant de troubles intestins succède le calme que produit l'autorité réunie. Les prétentions des républicains, et les folles entreprises des séditieux détruites laissent le pouvoir dans les mains d'un seul ; et ces deux princes devenus les maîtres (quoiqu'à des titres bien différens,) n'ont plus à s'occuper qu'à rendre utile à leurs Etats cette même chaleur, qui jusqu'alors n'avait servi qu'au malheur public. Leur génie et leur caractère particulier se ressemblaient encore par-là, ainsi que leurs siècles. L'ambition et l'ardeur de la gloire avaient été égales entre eux : héros sans être téméraires, entreprenans sans être aventuriers, tous deux avaient été exposés aux orages de la guerre civile ; tous deux avaient commandé leurs armées en personne ; l'un et l'autre avaient su vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables, par un certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Chacun d'eux possédait ce goût naturel, cet instinct heureux qui sert à démêler les hommes. Leurs ministres pensaient comme eux ; et Mécène protégeait auprès d'Auguste, ainsi que Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies distingués. Enfin, le hasard les ayant fait naître l'un et l'autre dans le même mois, tous deux moururent presqu'au même âge ; et ce qui contribue à rendre ces règnes célèbres, aucuns princes ne régnèrent si long-temps.

Par combien de moyens il fallait que la nature préparât deux siècles si beaux ! Le même fonds qui avait produit des hommes illustres dans la guerre, produisit des génies sublimes dans les lettres, dans les arts et dans les sciences : l'émulation prit la place de la révolte ; les esprits accoutumés à l'indépendance, ne la cherchèrent plus que dans les vues saines de la philosophie. Il n'était plus question d'entreprendre sur ses pareils ; il fallut s'en faire admirer :

la supériorité acquise par les armes, fut remplacée par celle que donnent les talens de l'esprit ; en un mot, les mêmes circonstances réunies donnèrent à l'univers les règnes d'Auguste et de Louis XIV.

Le Président Hénault.

PARALLELES DES ANCIENS.

Eschyle, Sophocle et Euripide.

Malgré les préventions et la haine d'Aristophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens : sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle reprochait trois défauts à Eschyle : la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans ; et ces défauts, il se flattait de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier ; et comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poète.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que, dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain

s'arrêter et s'éteindre : on dirait alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'était pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles ; il lui fallait des âmes fortes, sensibles, et par-là même intéressantes ; des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni énorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictait à Eschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur ; jusques dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devraient être ; Euripide, tels qu'ils sont. Les deux premiers avaient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons et de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne retrouvait plus l'empreinte de la main d'Eschyle, ni celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits ; on disait qu'on ne devait, sous aucun prétexte, souiller le caractère ni le rang des héros de la scène ; qu'il était honteux de décrire avec art des images honteuses, et dangereux de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'était plus le temps où les lois de la Grèce infligeaient une peine aux artistes qui ne traitaient pas leur sujet avec une certaine décence. Les âmes s'énervaient, et les bornes de la convenance s'éloignaient de

jour en jour ; la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portaient aux idées reçues, qu'entraînés par les sentimens dont il avait su les animer ; car ce poète, habile à manier toutes les affections de l'âme, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié ; c'est alors que, se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avait pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phédre coupable ; ils pleurèrent sur celui du malheureux Téléphe, et l'auteur fut justifié.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche ; le second, surtout, a cela de particulier, que, tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentimens secrets de ceux qu'il met en scène. C'est ainsi que, dans son *Antigone*, un mot échappé comme par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon. Euripide multiplia les sentences et les réflexions ; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires : de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans ; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre ; et sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écraivain qui inspirait l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçait hautement qu'on ne doit pas accuser les Dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attri-

buent; et comme il insistait avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier; il opère la persuasion, par la chaleur de ses sentimens, et la conviction, par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs: ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du Dithyrambe; et Sophocle, la magnificence de l'Epopée: Euripide fixa la langue de la Tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible, qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme.

C'était néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. De même que Platon, Zeuxis et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeait ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignait avec la tendresse d'un père. Il disait une fois, « Que trois de ses vers lui

avaient coûté trois jours de travail. J'en aurais fait cent à votre place, lui dit un poète médiocre. Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté que trois jours."

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue: on pourrait même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées ; mais comme en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets ; tantôt il y blesse la vraisemblance ; tantôt les incidens y sont amenés par force ; d'autres fois, son action cesse de faire un même tout ; presque toujours les nœuds et les dénouemens laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premieres scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa *Médée* et dans son *Iphigénie en Aulide.* Cependant quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Eschyle, Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que, sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, le premier ne fut couronné que treize fois ; le second que dix-huit fois ; le troisième, que cinq fois? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avait des protecteurs dont elle épousait les passions, des favoris, dont elle soutenait les intérêts. De là tant d'intrigues, de violences et d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de

la décision : d'un autre côté, le public, c'est-à-dire, la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres ; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité, par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.

Socrate et Caton.

Osons opposer Socrate même à Caton ; l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivait que pour elle, il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes : mais entre César et Pompée, Caton semble un Dieu parmi les mortels ; l'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat, la liberté, les lois contre les conquérans du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur ; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un, et conduits par l'autre ; et cela seul déciderait de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

J. J. Rousseau, Discours sur l' Economie politique.

Julien et Marc-Aurèle.

On voit par toute la vie de Julien, par quelques-uns de ses ouvrages, que sa grande ambition était de ressembler à Marc-Aurèle. Si on regarde les talens, il eut plus de génie. Si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, et fut plus loin de cette bonté dont on abuse, et qui, voisine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuse qu'un vice.

Mais aussi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages sur lui. Ils furent tous deux philosophes ; mais leur philosophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurèle avait plus de profondeur ; celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philosophie de l'un semblait née avec lui. Elle était devenue un sentiment, une passion, mais une passion d'autant plus forte qu'elle était calme, et n'avait pas besoin des secousses de l'enthousiasme. La philosophie de l'autre semblait moins un sentiment qu'un système. Elle était plus ardente que soutenue ; elle tenait à ses lectures, et avait besoin d'être remontée. Marc-Aurèle agissait et pensait d'après lui ; Julien, d'après les anciens philosophes, il imitait. Un autre caractère du grand homme lui manqua ; c'est cette vertu qui fait que l'âme, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvemens, est ce qu'elle doit être, et l'est sans faste comme sans effort. En cela il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur était simple, son caractère ne l'était pas. Ses discours, ses actions avaient de l'appareil, et semblaient avertir qu'il était grand. Suivez-le ; la passion pour la gloire perce par-tout. Il lui faut un théâtre et des battemens de mains. Il s'indigne quand on les refuse. Il se venge, il est vrai, plus en homme d'esprit, qu'en prince irrité

qui commandait à cent mille hommes ; mais il se venge. Il court à la renommée; il l'appelle ; il flatte pour être flatté. Il veut être tout-à-la-fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre.

Thomas, Essai sur les Eloges.

NARRATIONS.

L'Amitié, ou Damon et Phintias.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avait autrefois consacré un autel à l'amitié. Il y fumait jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse ; mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal-assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus : " Porte ailleurs tes offrandes ; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune." Elle répondit à un Athénien qui faisait des vœux pour Solon, dont il se disait l'ami : " En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices." Elle dit à deux femmes de Samos, qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel : " Le goût des plaisirs vous unit en apparence ; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine."

Enfin, deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : " Je reçois votre hommage, leur dit-elle ; je fais plus, j'abandonne un asyle trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce

que peut l'amitié dans des âmes que j'ai revêtues de ma puissance."

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive ; le peuple s'assemble ; on blâme, ou plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir ; trop heureux, s'il ne revenait pas ! Déjà le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice ; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassemens et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes ; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.

Le Déluge.

Les vastes plaines de la terre, inondées par les eaux, n'offrirent plus de carrières aux agiles coursiers, et celles de la mer en fureur cessèrent d'être navigables aux vaisseaux. En vain l'homme crut trouver une retraite dans les hautes montagnes ; mille torrens s'écoulaient de leurs flancs, et mêlaient le bruit confus de leurs eaux aux gémissemens des vents et aux roulemens des tonnerres. Les noirs orages se rassemblaient autour de leurs

sommets, et répandaient une nuit affreuse au milieu du jour. En vain il chercha dans les cieux le lieu où devait raparaître l'aurore ; il n'aperçut autour de l'horizon que de longues files de nuages redoublés ; de pâles éclairs sillonnaient leurs sombres et innombrables bataillons ; et l'astre du jour, voilé par leurs ténébreuses clartés, jetait à peine assez de lumière pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant, parcourant de nouvelles constellations. Au désordre des cieux, l'homme désespéra du salut de la terre. Ne pouvant trouver en lui-même la dernière consolation de la vertu, celle de périr sans être coupable, il chercha au moins à finirs es derniers momens dans le sein de l'amour ou de l'amitié. Mais dans ce siècle criminel, où tous les sentimens naturels étaient éteints, l'ami repoussa son ami, la mère son enfant, l'époux son épouse. Tout fut englouti dans les eaux : cités, palais, majestueuses pyramides, arcs de triomphe chargés des trophées des rois ; et vous aussi, qui auriez dû survivre à la ruine même du monde, paisibles grottes, tranquilles bocages, humbles cabanes, asyles de l'innocence ! Il ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ces jours de vengeance où la nature détruisit ses propres monumens.

Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la Nature.

Bataille de Rocroi.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier ; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la

veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel ; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire, ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aîle droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter par-tout la terreur, et étonner de ses regards étincelans ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'offorça de rompre ces intrépides combattans, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime : mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier, mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré, il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens ; ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque, leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces

vieilles troupes, et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince, qui lui fit perdre tant de ses vieux régimens à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivrée, les menaces d'un redoutable eunemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces ; toute la France suivit : en y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien. C'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais pour lui c'est le premier pas de sa course. *Bossuet, Oraisons funèbres.*



Combat et triomphe de Duguay-Trouin.

Duguay-Trouin s'avance ; la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre, l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés ; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues ; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres. Les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du com-

bat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups ; il préfère à un triomphe facile l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes ; levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abyme se referme et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres ! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris ; nos ports se remplissent de dépouilles ; et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis. Les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put se flatter que son trône serait un jour affermi.

Thomas, Eloge de Duguay-Trouin.

Duguay-Trouin enveloppé avec un seul bâtiment, par vingt-un vaisseaux de guerre ennemis, leur échappe.

Duguay-Trouin va être exposé à un des plus grands périls où se soit jamais trouvé un homme de mer. Vingt-un vaisseaux de guerre fondent sur lui, l'attaquent et l'environnent. Déjà il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui sert ce triomphe ? Ses ennemis peuvent renaître vingt fois pour l'accabler. Tout-à coup le vent tombe, le combat cesse, la nuit vient. Le héros, entouré de toutes parts, ne peut échapper ; enfin, les Anglais tiennent enfermé cet homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaisseaux. Cependant son âme n'est point abattue : il veut du moins dans sa défaite, entraîner une partie de ses vainqueurs. Dès que le jour paraîtra, il doit se jeter avec ses troupes dans le plus redoutable des vaisseaux ennemis. Il a inspiré à tous ses officiers ce courage de désespoir, qui est le dernier sentiment d'une âme magnanime. Le sommeil ne peut suspendre ses inquiétudes. Pendant la nuit, il laisse tristement errer ses regards sur ses ennemis, sur la mer, sur ce ciel où bientôt va reparaître le jour qui sera témoin de son désastre. Tout-à-coup il aperçoit à l'horizon le présage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres, on obéit en silence ; toutes ses voiles sont tendues ; le vent s'élève, et son vaisseau s'echappe rapidement à travers les Anglais étonnés.

Thomas, Eloge de Duguay-Trouin.

La course à pied, la Course des chars, et la Lutte dans les jeux solennels de la Grèce.

La Course à pied.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria : Que les coureurs du stade se présentent. Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils étaient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté : Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière ? il se fit un silence profond........ L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards inquiets des spectateurs ; elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'instant qui devait les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal ; les coureurs partirent, et dans un clin d'œil parvinrent à la borne où se tenaient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène, et mille bouches le répétèrent. . . . .

Les jours suivans, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent, à diverses reprises, l'attention de l'assemblée, nous vimes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs ; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs désirs, tomber tout-

à-coup sur un terrain glissant. On nous en fit remarquer dont les pas s'imprimaient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les esprits en suspens : ils dévançaient leurs adversaires de bien loin ; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le poussant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire, car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer. On permet seulement aux assistans d'animer, par leurs cris, les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne devaient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes ; mais à la fin de leur course, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empressait à les voir, à les féliciter ; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse et de joie, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistans, et les livraient aux applaudissemens de toute l'assemblée, qui répandait sur eux des fleurs à pleines mains.

Course des chars.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière ; uous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des cables qui s'étendaient le long de chaque file, et qui devaient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisaient n'étaient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers, dont ils pouvaient à peine modérer l'ardeur, attiraient tous les regards par leur beauté, quelques-uns par les victoires qu'ils avaient déjà remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne, et s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la car-

rière. Dans l'instant on les vit couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait, lorsqu'ils se trouvaient en présence de la statue d'un génie, qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète ; elle redoublait, lorsqu'ils entendaient le son bruyant des trompettes, placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne : posée dans largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient trés-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois ; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenait quelque accident qui excitait des sentimens de pitié, ou des rires insultans de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice ; d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence : la carrière était parsemée de débris, qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Lybien, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil ; il tombe, embarrassé dans les rênes ; et tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Lybien, qui le serrait de près ; que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière ; que tout retentit de cris perçans et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

La Lutte.

Les athlètes qui devaient concourir, se tenaient dans un portique voisin : ils furent appelés à midi : ils étaientau nombre de sept. On jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidens des jeux. Deux de ces bulletins étaient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le septième d'un D : on les agita dans la boîte, cheque athlète prit le sien, et l'un des présidens appareilla ceux qui avaient tiré la même lettre. Ainsi, il y eut trois couples de lutteurs ; et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, et après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent plus de prise en voulant les saisir.

Aussi-tôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le stade ; ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paraissent immobiles, et s'épuisent en efforts superflus ; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpens, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés ; une sueur abondante coule de leurs membres affaiblis ; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enlève son adversaire ; mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour-à-tour le dessus. A la fin, le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne ; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son

rival ; et communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restait trois vainqueurs, un Agrigentin, un Ephésien, et le Thébain dont j'ai parlé. Il restait aussi un Rhodien, que le sort avait réservé. Il avait l'avantage d'entrer tout frais dans la lice ; mais il ne pouvait remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain : ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres ; et dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

. . . .

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie, glorieuse pour eux, se fit dans le bois sacré, et fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissemens faisaient retentir les airs. On voyait ensuite paraître d'autres athlètes, montés sur des chevaux et sur des chars ; leurs coursiers superbes se montraient avec toute la fierté de la victoire, ils étaient ornés de fleurs, et semblaient participer au triomphe. . . . .

. . . .

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits

dans les registres publics des Eléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique et la danse augmentèrent les agrémens. . . . . .

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortége nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. . . . .

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis, chap. 38.



Le Calme, au milieu de l'Océan.

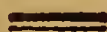
Dix fois le soleil fit son tour, sans que le vent fût appaisé. Il tombe enfin, et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent long-temps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'applanissent ; et sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle ; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abyme de l'étendue, un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité ; voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes ; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste : ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre ; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans ; ce liquide

cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste ; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent, on les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La nature qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide ; et plus les sources diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abyme des eaux : car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immense, solitaire, et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abyme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours ; sa pensée et ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, où l'on voyait des malheureux étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus et furieux, de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux !

Marmontel, les Incas.



Symptômes et ravages d'un Ouragan à l'Isle-de-France.

Un de ces étés, qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages.

C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'Isle-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts ; l'herbe était brûlée, des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissemens: le Cafre même qui les conduisait, se couchait sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux......

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons ; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne ; le fond de ce bassin était devenu une mer ; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île, et l'entrée de ce vallon une écluse, par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugis-

santes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir la pluie cessa, le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

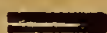
Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie.

Le Songe de Marc-Aurèle.

Je voulus méditer sur la douleur : la nuit était déjà avancée ; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière ; je luttai quelque temps ; enfin, je fus obligé de céder, et je m'assoupis ; mais dans cet intervalle, je crus avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés ; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers ; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *Mortels, apprenez à souffrir !* Au même instant, devant l'un, je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison ; il but, et fit une libation aux Dieux. Le troisième était debout auprès d'une statue de la liberté brisée ; il tenait d'une main un livre ; de l'autre, il prit une épée, dont il regardait la pointe. Plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux ; je courus à lui, en m'écriant : O Régulus ! est-ce toi ? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors, j'aperçus Fabricius dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Epictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Thraséas les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands

hommes malheureux, je versais des larmes ; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, s'approcha de moi, et me dit : « Ne nous plains pas, mais imite-nous ; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur !" Cependant, il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main ; je voulus l'arrêter, je frémis, et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage ; je résolus d'être homme, de souffrir, et de faire le bien.

Thomas, Eloge de Marc-Aurèle.



La Tyrannie et les Délations à Rome.

Quand les tyrans découvraint une conspiration, ou triomphaient d'une révolte, la proscription était un droit ; la raison d'état justifiait le meurtre ; nul citoyen n'était innocent, dès qu'il avait connu un coupable : les plus doux sentimens de la nature passaient pour crime ; on épiait la larme secrète qui s'échappait de l'œil d'un ami sur le cadavre de son ami, et la mère était traînée au supplice pour avoir pleuré la mort de son fils.

. . . .

Il s'était élevé une classe d'hommes qui, sous prétexte de venger les lois, trahissaient toutes les lois, vivant d'accusation et trafiquant de calomnie, et toujours prêts à vendre l'innocence à la haine, ou la richesse à l'avarice : alors tout était crime d'état. C'était un crime de réclamer les droits des hommes, de louer la vertu, de plaindre les malheureux, de cultiver les arts qui élèvent l'âme ; c'etait un crime d'invoquer le nom sacré des lois. Les actions, les paroles, le silence méme, tout était accusé : que dis-je ? on interprétait jusqu'à la pensée ; on

la dénaturait pour la trouver coupable. Ainsi l'art des délations empoisonnait tout ; et les délateurs étaient comblés des richesses de l'empire ; et l'on proportionnait l'excès de leur dignité à l'excès même de leur honte. Quelle ressource dans un état, lorsqu'on y égorge l'innocence au nom des lois qui doivent la défendre ? Souvent même on ne daignait pas recourir à la vaine formalité des lois. La puissance arbitraire emprisonnait, exilait ou faisait mourir à son gré. Telle était cette justice tyrannique qui met la volonté d'un homme à la place de la décision de la loi, qui fait dépendre ou d'une surprise ou d'une erreur la vie et la fortune d'un citoyen, dont les coups sont d'autant plus terribles que souvent ils sont sourds et cachés ; qui ne laisse que sentir au malheureux le trait qui le perce sans qu'il puisse voir la main d'où il part, ou qui, le séparant de l'univers entier, et ne le condamnant à vivre que pour mourir sans cesse, l'abandonne sous le poids des chaînes, ignorant à-la-fois son accusateur et son crime, loin de la liberté, dont l'auguste image est pour jamais voilée à ses yeux ; loin de la loi, qui, dans la prison ou dans l'exil, doit toujours répondre au cri du malheureux qui l'invoque.

Le même, ibid.



Clazomène, ou la Vertu malheureuse.

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans son enfance de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu méconnu dans ses disgraces de ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait

prendre de vengeance. Ses talens, son travail continuel, son application à bien faire n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune : sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue : ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge ; et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune ? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps, ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur ? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux, mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage. *Vauvenargues.*

L'Eclipse de soleil au Pérou.

L'astre adoré dans ces climats s'obscurcit tout-à-coup au milieu d'un ciel sans nuage. Une nuit soudaine et profonde investit la terre. L'ombre ne venait point de l'Orient ; elle tomba du haut des cieux, et enveloppa l'horizon. Un froid humide a saisi l'atmosphère : les animaux, subitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumière qui les conduit, dans une immobilité morne, semblent se demander la cause de cette nuit inopinée. Leur

instinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'est pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémissante, étonnés de ne pas se voir ; dans les vallons, ils se rassemblent et se pressent en frissonnant. Les oiseaux, qui, sur la foi du jour, ont pris leur essor dans les airs, surpris par les ténèbres, ne savent où voler. La tourterelle se précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à sa rencontre. Tout ce qui respire est saisi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes se ressentent de cette crise universelle. On dirait que l'âme du monde va se dissiper ou s'éteindre ; et dans ses rameaux infinis, le fleuve immense de la vie semble avoir ralenti son cours.

Et l'homme ! .... ah ! c'est pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'instinct le trouble et les perplexités d'une prévoyance impuissante. Aveugle et curieux, il se fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, et se remplit de noirs présages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les peuples à qui des sages ont révélé les mystères de la nature ! Ils ont vu sans inquiétude l'astre du jour, à son midi, dérober sa lumière au monde ; sans inquiétude, ils attendent l'instant marqué où le globe sortira de l'obscurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomène a frappé les adorateurs du soleil ? Dans une pleine sérénité, au moment où leur Dieu, dans toute sa splendeur, s'élève au plus haut de sa sphère, il s'évanouit ! et la cause de ce prodige, et sa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cusco, les Camps des deux Incas, tout gémit, tout est consterné.

Marmontel, les Incas.

Les Fléaux de 1709 ; *l'Humanité de Fénélon.*

Elle n'est point effacée de notre mémoire, cette époque désastreuse et terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV, où il semblait que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, et obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre stérile sous les flots de sang qui l'inondent, devient cruelle et barbare comme les hommes qui la ravagent, et l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples accablés à-la-fois par une guerre malheureuse, par les impôts et par le besoin, sont livrés au découragement et au désespoir. Le peu de vivres qu'on a pu conserver ou recueillir est porté à un prix qui effraie l'indigence, et qui pèse même à la richesse. Un armée, alors la seule défense de l'Etat, attend envain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénélon donne l'exemple de la générosité ; il envoie le premier toutes les récoltes de ses terres, et l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, et l'on devient libéral même dans la disette. Les maladies, suite inévitable de la misère, désolent bientôt et l'armée et les provinces. L'invasion de l'ennemi ajoute encore la terreur et la consternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes sont désertes, et leurs habitans épouvantés fuient dans les villes. Les asyles manquent à la foule des malheureux. C'est alors que Fénélon fit voir que les cœurs sensibles à qui l'on reproche d'étendre leurs affections sur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie. Son palais est ouvert aux malades, aux blessés, aux pauvres sans exception. Il engage ses revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne saurait recevoir. Il leur rend les soins les plus charitables ; il veille sur ceux qu'on doit leur rendre. Il n'est

effrayé ni de la contagion, ni du spectacle de toutes les infirmités humaines rassemblées sous ses yeux. Il ne voit en eux que l'humanité souffrante. Il les assiste, leur parle, les encourage. Oh ! comment se défendre de quelqu' attendrissement, en voyant cet homme vénérable par son âge, par son rang, par ses lumières, tel qu'un génie bienfaisant, au milieu de tous ces malheureux qui le bénissent, distribuer les consolations et les secours, et donner les plus touchans exemples de ces mêmes vertus dont il avait donné les plus touchantes leçons.

La Harpe, Eloge de Fénélon.



L'Orage et la Caverne des serpens au Pérou.

Un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre ; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entrouvre ; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine ; et à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissant, voyaient passer à côté d'eux le lion, le tygre, le lynx, le léopard, aussi tremblans qu'eux-mêmes : dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent qui se précipite en bon-

dissant, la déracine et l'entraîne ; et le sauvage qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre ; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux : il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie ; car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive en rampant au bas d'une roche escarpée, et à la lueur des éclairs, il voit une caverne, dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre ; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise ; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour ; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit, plus terrible que celui des tempêtes, le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broyement des cailloux, est celui d'une multitude de serpens, dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue, et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons ; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampans autour de

lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur ; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir, ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblans, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva, car les serpens en avaient eu autant de frayeur que lui-même ; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisans.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre ; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avait vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers détachées, marquaient la place des torrens ; leur lit pro-

fond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées, laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore, recommençait à jouir de la vie ; les oiseaux, les bêtes sauvages, avaient oublié leur effroi ; car, le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé à l'homme.

Marmontel, les Incas.

L'Eruption d'un volcan, et ses ravages.

Tout-à-coup au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit à leurs oreilles ; ils entendent de loin la mer mugir, et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées ; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés, la terre tremble sous leurs pas ; ils courent pleins d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine s'entrouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente, qui répand au milieu de l'obscurité une lumière rougeâtre et lugubre ; des rochers énormes volent de tous côtés ; la foudre éclate et tombe, une mer de feu, s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes à son approche ; les forêts s'embrasent ; la surface de la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie, qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés ? de quelque côté que vous cherchiez un asyle, comment éviterez-vous la mort qui vous menace ? de

nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flamme, de pierre, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes ; et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage, et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu-à-peu ; les feux s'amortissent ; la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillonnantes ; la terre se raffermit ; le bruit cesse, et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée ! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrens de lave ardente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres. Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets funèbres qu'une clarté pâle et terne : un calme sinistre règne dans l'air ; des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs ; et la mer répond par de sourds gémissemens au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le ciel qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à celui qui commande à la mer et à la foudre. Leur prière est courte, mais touchante ; ils la recommencent souvent, et chaque fois avec un ton plus pénétré ; ils cherchent en quelque sorte à faire parvenir leur voix jusques à l'être dont ils implorent la clémence : tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent, et qu'ils soutiennent avec effort.

Lacepède, Poétique de la Musique.

La Peste d'Athènes.

Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie il avait parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord ; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et sur-tout dans ces demeures obscures et mal-saines, où les habitans de la campagne se trouvaient entassés.

Le mal attaquait successivement toutes les parties du corps : les symptômes en étaient effrayans, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme perdait ses forces, le corps semblait en acquérir de nouvelles ; et c'était un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots redoublés, des convulsions effrayantes, n'étaient pas les seuls tourmens réservés aux malades. Une chaleur brûlante les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyait se traîner dans les rues, pour respirer plus librement ; et ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étaient consumés, se précipiter dans des puits ou dans les rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssaient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeaient leur vie au delà de ces termes, ce n'était que pour éprouver une mort plus douleureuse et plus lente.

Ceux qui ne succombaient pas à la maladie, n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation ! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infor-

tunés d'eux-mêmes. Les uns avaient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres ; les autres ne conservaient aucune idée du passé : heureux sans doute d'ignorer leur état ; mais ils ne pouvaient reconnaître leurs amis.

Le même traitement produisait des effets tour-à-tour salutaires et nuisibles : la maladie semblait braver les règles de l'expérience. Comme elle infestait aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxerxès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui était alors dans l'île de Cos : il fit briller à ses yeux de l'or et des dignités ; mais le grand homme répondit au grand roi qu'il n'avait ni besoins ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs, plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint ensuite offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle ; il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices et de si grands talens, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes ; d'autres prétendent que ce moyen fut employé, avec quelque succès, par un médecin d'Agrigente, nommé *Acron*.

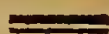
On vit, dans les commencemens, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse ; mais comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés ; les yeux, près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien, confondus dans un même tombeau avec les scélérats ; le renversement de tant de fortunes, devenues tout-à-coup le partage ou la proie des

citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte : persuadés que les Dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient faire ; et que n'ayant plus que des momens à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit : il se développa dix huit mois après ; et dans le cours d'une année entière, il reproduisit les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.



La Mort de Marc Aurèle.

Qui de vous, Romains,* ne faisait des vœux pour que ce grand homme fût immortel, ou que les Dieux lui accordassent du moins une longue vieillesse ? Quoi ! les âmes bienfaisantes sont si rares, et la terre en jouit si peu ! Quoi ! les maux nous environnent, ils nous assiégent, et lorsqu'il s'élève un prince, dont l'unique soin est de les adoucir, quand le genre humain, flétri par l'infortune, se

* Le philosophe Apollonius, son instituteur et son ami, fait ce récit au milieu de Rome.

relève et commence à retrouver le bonheur, l'appui qui le soutenait lui échappe, et avec un homme périt la félicité d'un siècle ! Marc-Aurèle resta encore deux ans parmi nous, quand les ennemis éternels de cet empire le rappelèrent pour la troisième fois au fond de la Germanie. Alors, malgré une santé languissante, il retourna aux rives du Danube. C'est au milieu de ces travaux que nous l'avons perdu. Ses derniers momens (j'en ai été témoin, et je puis vous en rendre compte) ont été ceux d'un grand homme et d'un sage. La maladie dont il fut attaqué ne le troubla point. Accoutumé depuis cinquante ans à méditer sur la nature, il avait appris à connaître ses lois, et à s'y soumettre. Je me souviens qu'un jour il me disait : « Apollonius, tout change autour de moi : l'univers d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, et celui de demain ne sera point le même. Parmi tous ces mouvemens, puis-je seul rester immobile ? Il faut aussi que le torrent m'entraîne. Tout m'avertit qu'un jour je cesserai d'être. Le sol où je marche a été foulé par des milliers d'hommes qui ont disparu. Les annales des empires, les ruines des villes, les urnes, les statues, qu'est-ce que tout cela, que des images de ce qui n'est plus ? Ce soleil que tu vois ne luit que sur des tombeaux . . . » Ainsi ce prince philosophe exerçait d'avance et affermissait son âme : quand le dernier terme approcha, il ne fut donc point étonné. Je me sentais élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste ; il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchais ces mains défaillantes qu'avec respect, et le lit funèbre où il attendait la mort me semblait une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée était consternée ; le soldat gémissait sous ses tentes ; la nature

elle-même semblait en deuil ; le ciel de la Germanie était plus obscur ; des tempêtes agitaient la cime des forêts qui environnaient le camp, et ces objets lugubres semblaient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Etre-Suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin il nous fit appeler. Tous les amis de ce grand homme, et les principaux de l'armée, vinrent se ranger autour de lui. Il était pâle, ses yeux presque éteints, et ses lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince,* il parut se ranimer un moment pour toi : sa main mourante te présenta à tous ces viellards qui avaient servi sous lui ; il leur recommanda ta jeunesse. Servez-lui de père, leur dit-il, ah ! servez-lui de père. Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devait les donner à son fils, et bientôt après Rome et l'univers le perdirent.

Thomas, Eloge de Marc-Aurèle.



Mort de Turenne.

Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se rallentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile ; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée qui

* Commode.

se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de J. C. pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe ; chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie ; tous entreprennent son éloge, et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Fléchier, Oraisons funèbres.

Le premier homme fait l'histoire de ses premiers mouvemens, ses premières sensations, ses premiers jugemens, après la création.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble, où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence; je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir ; je crus d'abord que

tous ces objets étaient en moi, et faisaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière ; son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout-à-coup j'entends des sons. Le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient un concert, dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai long-temps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillans ! mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même ; et quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la quantité des accidens de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençais à voir sans émotion, et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tont d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas ; la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême ; je crus qne mon existence fuyait : le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets ; je m'imaginais que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête ; je touchai mon front et mes yeux ; je parcourus mon corps ; ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être ; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps ; je lè jugeais d'un volume énorme, et si grand, que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai long-temps ; je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, et j'observais ses mouvemens. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges ; je croyais que le mouvement de ma main

n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables ; je l'approchai de mes yeux ; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel ; je me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger ; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer ; et après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchai donc à toucher tout ce que je voyais : je voulais toucher le soleil ; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise ; car tous les objets me paraissaient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main ; et comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entr'elles, mes jugemens n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion,

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvemens de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre ; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée de ma main. Je les touchai légèrement : aussi-tôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avais saisi de ces fruits ; je m'imaginais avoir fait une conquête, et je me glorifiais de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée que je faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux, j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage ; il se trouva près de mes lèvres ; je tirais à longues inspirations le parfum, et goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma

bouche s'ouvrit pour l'exhaler ; elle se r'ouvrit pour en reprendre ; je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier : enfin, je goûtai.

Quelle saveur ! quelle nouveauté de sensation ! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs ; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût ; mais une langueur agréable s'emparant peu-à-peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées ; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant mes yeux, devenus inutiles, se fermèrent, et ma tête n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé ; tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond ; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être. Cet anéantissement que je venais d'éprouver, me donna quelqu'idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savais si je n'avais pas laissé, dans le sommeil, quelque partie de mon être. J'essayai mes sens ; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue ; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

Buffon, Histoire naturelle de l'Homme.

TABLEAUX.

Dignité de l'Homme ; excellence de sa nature.

L'homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans ; il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottemens réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur

union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie ; où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est sur-tout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnaître : l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit, et la langue de l'intelligence.

Buffon, Histoire naturelle.

Origine et mobiles de l'activité de l'industrie humaine.

Toute activité, soit de corps, soit d'esprit, prend sa source dans les besoins ; c'est en raison de leur étendue, de leurs développemens, qu'elle-même s'étend et se développe ; l'on en suit la gradation depuis les élémens les plus simples, jusqu'à l'état le plus composé. C'est la faim, c'est la soif qui, dans l'homme encore sauvage,

éveillent les premiers mouvemens de l'âme et du corps ; ce sont ces besoins qui le font courir, chercher, épier, user d'astuce ou de violence : toute son activité se mesure sur les moyens de pourvoir à sa subsistance. Sont-ils faciles, a-t-il sous sa main les fruits, le gibier, le poisson ? il est moins actif, parce qu'en étendant le bras, il se rassasie, et que, rassasié, rien ne l'invite à se mouvoir, jusqu'à ce que l'expérience de diverses jouissances ait éveillé en lui les désirs qui deviennent des besoins nouveaux, de nouveaux mobiles d'activité. Les moyens sont-ils difficiles ? le gibier est-il rare et agile, le poisson rusé, les fruits passagers ? alors l'homme est forcé d'être plus actif ; il faut que son corps et son esprit s'exercent à vaincre les difficultés qu'il rencontre à vivre ; il faut qu'il devienne agile comme le gibier, rusé comme le poisson et prévoyant pour conserver les fruits. Alors, pour étendre ses facultés naturelles, il s'agite, il pense, il médite ; alors il imagine de courber un rameau d'arbre pour en faire un arc, d'aiguiser un roseau pour en faire une flèche ; d'emmancher un bâton à une pierre tranchante pour en faire une hache : alors il travaille à faire des filets, à abattre des arbres, à en creuser le tronc, pour en faire des pirogues. Déjà il a franchi les bornes des besoins ; déjà l'expérience d'une foule de sensations lui a fait connaître des jouissances et des peines, et il prend un surcroît d'activité pour écarter les uns et multiplier les autres. Il a goûté le plaisir d'un ombrage contre les feux du soleil ; il se fait une cabane. Il a éprouvé qu'une peau le garantit du froid ; il se fait un vêtement. Il a bu l'eau-de-vie et fumé le tabac ; il les a aimés. Il veut en avoir encore ; il ne le peut qu'avec des peaux de castor, des dents d'éléphans, de la poudre d'or,

etc.; il redouble d'activité, et il parvient, à force d'industrie, jusqu'à vendre son semblable.

Volney, Voyage en Syrie.

Sully loin de la cour.

L'histoire a peint des sages dans la retraite, des héros dans l'oppression; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de Sully dans le malheur. C'était la dignité de la vertu même, sur laquelle et les hommes, et les cours, et les rois ne peuvent rien. La grandeur qui était dans son âme, se répandait sur toute sa maison. Un nombre prodigieux de domestiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes; un luxe, non de frivolité, mais de magnificence; un appareil imposant, le respect de mille vassaux, la subordination d'une famille illustre; des appartemens immenses, et où les belles actions de Henri IV étaient representées avec celles de son ministre; des parcs où régnaient la simplicité et la grandeur; au milieu de tous ces objets, Sully en cheveux blancs, conservant les modes antiques, portant sur sa poitrine l'image de Henri IV, la sainte gravité de ses discours, la majesté de ses regards, le siége plus élevé qui le distinguait au milieu de ses enfans, l'accueil honorable que recevaient dans sa maison tous les vieillards, le silence mêlé de crainte, et le respect des jeunes gens que leurs pères conduisaient par la main pour voir ce grand homme, tout cela réuni, semblait offrir quelque chose de plus qu'humain, et portrait dans les cœurs je ne sais quelle émotion qui élevait l'âme en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres! C'est ainsi qu'il passa trente ans dans la retraite, sans se plaindre des hommes, ni de leur injustice, pleurant son ancien roi,

fidèle au nouveau, estimé et haï de Richelieu, ayant survécu à tout excepté à la vertu. Elle descendit avec lui dans sa tombe. La mort termina une carrière de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'état, et le reste aurait pu l'être.

Thomas, Eloge de Sully.

Modestie de Turenne.

Qui fit jamais de si grandes choses ? qui les dit avec plus de retenue ? Remportait-il quelque avantage ? à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille ? il n'oubliait rien sinon que c'était lui qui l'avoit gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre ? on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait, ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel ? il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dens ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre : il marche sans suite et sans équipage,

mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent : tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité, et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Fléchier, Oraison funèbre de Turenne.

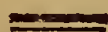
Les Forêts et les Habitans des régions glaciales.

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuages, où la clarté du jour ne pénètre qu'avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence et la nuit les habitent ; des arbres presqu'aussi vieux que la terre qui les porte, s'y élèvent et s'y amoncèlent, pour ainsi dire, sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses, que des ronces embarrassent encore : là, des cimes énormes succombent sous le poids des années ou la violence des vents ; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gissaient à leurs pieds, et recouvraient d'autres troncs à demi pourris. L'on n'entend dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sauvage, que les cris rauques et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlemens des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un torrent qui se précipite d'une roche escarpée, rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux brutes et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forêts retentissantes.

Là, habitent dans des cavernes, des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne

se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées ; qu'il répand à grands flots la neige ; que les eaux cessent de couler, se glacent et se durcissent ; que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin ; ils trouveront même, sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. ils vont donner la mort, et peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage, de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menace, ils proferent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles ; ils crient, ils élèvent leurs voix avec effort, et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent : un enthousiasme atroce s'empare de leur âme ; une espèce de chant sauvage, une chanson barbare sort de leur bouche avec leurs paroles de mort et de carnage.

Lacepède, Poétique de la Musique.



De la Nature dans l'Amérique méridionale.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale, où la nature plus active, fait descendre à grands flots, du som-

met des hautes Cordillières, des fleuves immenses, dont les eaux s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur course ; sur les rives limonneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve, devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes, la nature a jeté sur ces grandes productions, la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux, qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l,éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvemens, l'agilité de leur course ; les autres, par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol ; tous, par la diversité de leurs formes, font, des vastes contrées du nouveau monde, un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit ; de l'autre, des flots écumans se précipitent avec fracas de roches élevées, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissans du soleil ; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat, plus brillant encore, du plumage varié des oiseaux : là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares, de ces gros lézards, que l'on est tout étonné de voir décorer le som-

met des arbres, et partager la demeure des habitans ailés.

Le même ; Histoire Naturelle des Ovipares.



Le Spectacle d'une belle nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure aprés le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres ; à l'horizon opposé, une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu-à-peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée : tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans le cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre, n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune, descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour-à-tour se perdait dans les bois, tour-à-tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés, ça et là, dans la savanne, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques

feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulemens solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. Envain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces pays déserts ; l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Chateaubriand, Génie du Christianisme.

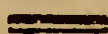


Le Grand Général et son armée, au moment d'une bataille.

Quel moment qu'une bataille, pour un homme tel que Catinat, déjà familiarisé avec l'art de vaincre, et capable de la considérer en philosophe, en même temps qu'il la dirigeait en guerrier ! Quel spectacle, que cette foule d'hommes, rassemblés de toutes parts, qui tous semblent n'avoir alors d'autre âme que celle que leur donne le général ; qui, agrandis les uns par les autres, élevés audessus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ses propres forces, n'eût jamais conçu l'idée ! Ah ! la multitude est dans la main du grand homme ; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainsi dire, qu'en faisant

pousser en elle un instinct qui la domine, et qu'elle n'est pas maîtresse de repousser. Alors le péril, la mort, la crainte, les petits intérêts, les passions viles s'éloignent et disparaissent ; le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instrumens militaires, et que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme ; le général le meut, le dirige, l'anime et ne le ressent pas ; seul, il n'en a pas besoin. La pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter ; elle occupe toutes les forces de sa raison recueillie. Tout ce qui se fait de grand lui appartient, et lui-même est au-dessus de cette grandeur. Son œil, toujours attaché sur la victoire, la suit dans tous les mouvemens qui semblent l'éloigner ou la rapprocher ; il la fixe, l'enchaîne enfin, et voyant alors tout le sang qu'elle a coûté, il se détourne du carnage, et se console en regardant la patrie.

La Harpe, Eloge de Catinat.



Le Culte du Feu.

C'est dans les climats où le froid exerce un long empire oû réside l'hiver accompagné de glaces perpétuelles et accumulées, que la découverte du feu a été une faveur du ciel, un bienfait pour l'humanité. L'homme qui sentait prêtes à se glacer les sources de la vie, a dû croire que la vie lui était rendue. Le froid est un ennemi que lui suscitait la nature ; le feu qui le combat, qui le force à disparaître, ne pouvait être qu'un Dieu bienfaisant et secourable. Vous imaginez combien l'essence même du feu a favorisé ces idées ; le feu, remarquable par le mouvement le plus actif, par la puissance qu'il a de tout détruire ! on lui a livré les troncs des arbres, les

dépouilles mortes de la terre, et on lui a dit : consumez, vivez, pourvu que nous vivions. En même temps le feu a présenté à l'homme attristé par l'absence du soleil, vivant dans la nuit, une lumière consolante ; il a éclairé les ténèbres d'une partie de l'année, il en a chassé l'ennui, la peur et toutes les chimères qui voltigent dans l'ombre. Il a donc réchauffé les corps glacés, et ranimé, égayé les imaginations devenues sombres comme la terre. Ces services valaient bien des autels. Mais ce feu produit par la foudre descendue des cieux, ou donné par le hasard, par le choc d'un caillou ; ce feu, né au sein des glaces, et qui dût y paraître étranger, vous jugez comme il a dû être précieux ! on craignit de le perdre et de ne pouvoir le retrouver. De là le soin de le conserver, ce soin sacré confié à des prêtres, à des vierges pures comme lui.

Bailly, Lettres sur l'Atlantide.

Le Volcan de Quito.

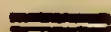
Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, et des dépouilles de la terre ! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes ; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, et dont la cime s'élève au dessus des nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts, des rochers calcinés, des métaux brûlans et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient au bord de ces gouffres ouverts.

Malheur aux peuples que la fertilité de cc terrain perfide attache ! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abyme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalasions du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine ; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondemens.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semaït, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à-la-fois,) et que les filles du soleil, dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent ; le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, et lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans, qu'ils ont détachés de l'abyme : superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond !

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur, se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les

uns tremblans, s'élancent hors du temple ; les autres consternés, embrassent l'autel de leur Dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête ; et courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir. *Marmontel, les Incas.*



La Cataracte de Niagara.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes, s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre,

et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme les cadavres brisés des élans et des ours.

Chateaubriand, Génie du Christianisme.

Vallée de Tempé.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté suprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le crystal, et, des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque par-tout un canal tranquille ; et, dans certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus, était une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature ; ici, on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux, forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.

Le Patriarche des Champs sur la fin d'un beau jour.

Je t'entends invoquer cet astre bienfaisant, heureux vieillard, toi qu'une vie de près d'un siècle, une vie aussi pure que les plus clairs ruisseaux, rend vénérable à tous les mortels : je t'entends, tu l'invoques et le bénis avec allégresse, quand sur la fin d'un beau jour tu reviens à pas tardifs des champs éloignés, long-temps cultivés par tes mains, suivant avec des yeux attendris les enfans de tes fils.

Les uns, chargés des trésors de Pomone, te prennent les mains en souriant, et les remplissent de fruits ; ils te montrent du doigt un nid d'oiseaux qu'ils ont découvert dans ce buisson épais, et que, pour les contenter, tu feins de voir d'un air satisfait. Les autres, suspendus à ton cou, te prodiguent de doux baisers ; d'autres conduisent devant toi tes nombreux troupeaux qui descendent en bêlant de cette colline verdoyante : ils t'invitent à caresser leur chien vigilant qui vient de sauver leur mouton le plus beau, en l'arrachant avec ardeur d'entre les dents ensanglantées d'un loup affamé.

Ceux-ci comptent de l'œil de jeunes agneaux, et se réjouissent de les ramener au bercail sans en avoir égaré un seul ; ceux-là, montés sur un âne indocile qu'ils pressent inutilement, et dont l'aiguillon ne peut accélérer la marche paisible, essaient les pipeaux qu'ils ont taillés eux-mêmes, et chantent des airs rustiques qu'ils se plaisent à faire redire cent fois aux échos des vallons.

Dieux immortels ! vous récompensez ainsi la simple vertu : les ombres heureuses des Champs Elysées ne jouissent pas d'une félicité plus pure, ni de délices plus parfaites. O respectable vieillard ! tu as vu déjà quatre-vingt-dix moissons, et ta vie a été un printemps continuel ;

la source du bonheur est dans ton cœur, et ce bonheur est le prix de l'innocence.

Héros de l'humanité ! tu approches enfin de ta cabane que tu voyais fumer de loin à travers ces tilleuls et ces figuiers touffus qui en dérobent une partie aux yeux. Là un repas frugal t'attend : vas t'asseoir au milieu de ta famille, et partâger avec elle ce pain frais, ces fruits, ce lait que des mains pures ont préparés ; vas renouveller tes forces dans les bras d'un sommeil tranquille, et ranimer cette vigueur que ni les glaces de l'âge, ni le brss d'airain de la pesante vieillesse n'ont pu énerver. Déjà tes paupières se ferment, tes mains tombent de lassitude, ta tête chancelle et s'appesantit insensiblement ; tu t'endors dans la paix jusqu'à ce que le lever de l'astre du jour te rappelle à tes travaux.

Quels désirs, quels vœux peux-tu former ? Tes champs sont couverts d'épis dorés, tes vignes couronnées de pampres et de raisins, tes arbres chargés de fruits odorants, tes troupeaux nombreux et féconds, la verdure riante de tes prés, ces fontaines pures qui les arrosent et ne tarissent jamais ; tout favorise, tout prévient tes souhaits ; entends le murmure de ce ruisseau, vois-le réfléchir dans l'azur de ses flots limpides, l'éclat des astres reproduits et multipliés sur la surface tremblante de ses eaux ; entends le chant de ces rossignols qui expriment, avec tant de douceur et d'harmonie leurs innocentes amours ; ces Zéphirs qui soupirent dans les rameaux de ce vieux chêne, et les agitent mollement.

Vois ces légions d'étoiles qu'aucun nuage n'obscurcit, la lune qui roule paisiblement son char d'argent dans un ciel pur et brillant : vois comme la douce rosée mouille ces humbles arbustes et ces saules vacillants ; comme elle blanchit ces vastes prairies, comme elle luit de l'éclat des plus vives couleurs en tombant sur ce gazon et

sur les fleurs dont cette plaine est émaillée, comme elle sème de perles étincelantes l'hyèble et le serpolet, la marjolaine et l'amaranthe.

Vois ces faunes qui abandonnent leurs grottes, ces satyres qui sortent du creux de ces vieux érables, autour desquels le lierre agreste s'élève en serpentant : vois ces dryades timides se poursui vre légèrement à travers ces épaisses forêts, où elles s'enfoncent et se cachent de manière à être aperçues ; vois-les, se tenant par la main, folâtrer sur le gazon qui plie à peine sous leurs pas, et danser ensemble au son de la flûte, sous ces peupliers dont l'ombrage s'étend au loin. Heureux mortel ! tout te promet le lendemain que tu désires ; les Dieux eux-mêmes se plaisent à combler tes vœux. Déjà le crépuscule paraît, l'horizon s'enflamme, et le soleil va se lever plus éclatant que jamais.

Reyrac, Hymne au soleil.

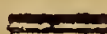


Les Mines, et leurs travaux.

Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant ; ses richesses, enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards des hommes, pour ne pas tenter leur cupidité : elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses, qui sont plus à sa portée, et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail, au secours de ses misères ; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre, aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels, qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et le jour, qu'il n'est plus digne de voir ;

il s'enterre tout vivant, et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux Cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux, et des laboureurs robustes, sur sa surface.

J. J. Rousseau, Œuvres posthumes.



Les Forgerons.

Hier au soir à Cône, nous allâmes dans un véritable enfer : ce sont des forges de Vulcain ; nous y trouvâmes huit on dix Cylopes forgeant, non pas les armes d'Enée, mais des ancres pour les vaisseaux : jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux ; de temps en temps, ces démons venaient autour de nous, tout fondus de sueur, avec des visages pâles, les yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs ; cette vue pouvait effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenais pas qu'il fût possible de résister à nulle des volontés de ces messieurs-là dans leur enfer. Enfin nous en sortîmes avec une pluie de pièces de quatre sous, dont nous eûmes soin de les rafraîchir, pour faciliter notre sortie.

Madame De Sévigné.

Mœurs, union, bonheur des familles dans l'Amérique septentrionale.

Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités. Il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie et le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes et secourables, elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin et du progrès de leurs plantations, qui seront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aisance, comme la sécurité qui naît de la propriété, comme l'espérance et la facilité communes d'augmenter ces possessions, comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe qui traîne la misère à sa suite, au lieu de ce contraste affligeant et hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le désir de se plaire mutuellement, désir plus satisfaisant, sans doute, que la secrète envie de nuire, qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes et les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie cham-

pêtre, qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces grâces, ces talens, ces jouissances recherchées, dont l'apprêt et les frais usent et fatiguent tous les ressorts de l'âme, amènent les vapeurs de la mélancolie après les soupirs de la volupté, mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens et des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux pour qui sait le goûter et mépriser les autres amours. C'est-là le spectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique septentrionale ; c'est dans les bois de la Floride et de la Virginie, c'est dans les forêts même dú Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la première fois, l'innocence et la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute entière.

Raynal, liv. 18.



Les Rochers de Meillerie.

Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, et paraissent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, roulait à vingt pas de nous une eau bourbeuse, et chariait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous, une chaîne de roches inaccessibles, séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme *Glacière*, parce que d'énormes sommets de glaces, qui s'accroissent incessamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite. Un grand bois de chênes était à gauche au delà du torrent ; et, au-dessous de nous, cette

immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes, nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets, le petit terrain où nous étions, étalait les charmes d'un séjour riant et champêtre ; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers, et roulaient sur la verdure, en filets de cristal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres ; la terre humide et fraîche était couverte d'herbe et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnaient, il semblait que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

J. J. Rousseau.

Les petites Cultures, ou le Pré Saint-Gervais.

De combien de récoltes et d'hommes se couvrent les petites cultures ! Voyez, aux environs de Paris, le Pré Saint-Gervais. Le fond en général en est médiocre, et cependant il n'y a aucune espèce de végétal de nos climats, que l'industrie de ses cultivateurs ne lui fasse produire. On y voit à-la-fois des pièces de bled, des prairies, des légumes, des carrés de fleurs, des arbres à fruit et de haute futaie. J'y ai vu, dans le même champ, des cerisiers au milieu des pommes de terre, des vignes qui grimpaient sur les cerisiers, et de grands noyers qui s'élevaient au-dessus des vignes ; quatre récoltes l'une sur l'autre, dans la terre, sur la terre, et dans l'air. On n'y voit point de haies qui y partagent les possessions, non plus que si c'était au temps de l'âge d'or. Souvent un jeune paysan avec un panier et une échelle, monté

sur un arbre fruitier, vous présente l'image de Vertumne ; tandis qu'une jeune fille qui chante dans quelque détour du vallon, pour en être aperçue, vous rappelle celle de Pomone.

Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la Nature.

Le Lys et la Rose.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaîtrai un lys ? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées ? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asyle ? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs ? Pour qu'elle soit à-la-fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphir la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle, par son éclat et par ses parfums, la main des amans. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude ; c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte, comme lui, le danger autour d'elle et le repentir dans son sein.

Le même.

Faiblesse du pouvoir de l'homme contre celui de la nature.

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre bled. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivières, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir nos parterres et même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre, comme livré à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main, que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes ; nous plantons des peupliers et des tilleuls sur des rochers ; nous mettons des vignobles dans des vallées, et des prairies sur des collines. Pour peu que ces travaux soient négligés, tout ces petits nivellemens sont bientôt confondus sous le niveau général des continens, et toutes ces cultures humaines disparaissent sous celles de la nature. Les pièces d'eau se changent en marais, les murs de charmilles se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment, les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers ; les chardons étoilés et les vigoureux verbascums étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglais ; des foules épaisses de graminées et de treffles se réunissent autour des arbres de Judée ; les ronces du chien y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut ; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des Naïades, et des forêts de roseaux, des forges de Vulcain ; des plaques verdâtres de mnium rongent les visages des Vénus, sans respecter leur beauté. Les arbres même assiégent le château ; les cerisiers sauvages, les ormes,

les érables montent sur ses combles, enfoncent leurs longs pivots dans ses frontons élevés, et dominent enfin sur ses coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires : elles montrent également combien le pouvoir de l'homme est faible, qnand il lutte contre celui de la nature. *Le même.*

Le bonheur de l'obscurité.

Heureux le mortel obscur qui, sans rang, sans bien, sans naissance, ne connaît d'autres devoirs que ceux de la simple nature, d'autres plaisirs que d'aimer, d'autre gloire que d'être chéri ! Insensible à ce vain orgueil dont nous avons fait notre premier besoin, il ne quitte point sa patrie pour aller chercher dans d'autres climats des périls ou des tourmens qui n'étaient pas destinés pour lui. Il ne vit point éloigné du doux objet de sa tendresse, et n'ajoute pas aux peines inséparables de l'amour la peine plus cruelle de l'absence, que la nature lui avait épargnée. Tranquille, il coule ses jours aux lieux où ses jours commencèrent. L'arbre sous lequel il jouait enfant, il s'y repose avec son épouse, il y dormira vieillard. La chaumière qui l'a vu naître, voit naître ses fils et ses filles. Rien ne change pour lui, rien ne changera. Le même soleil l'éclaire, les mêmes fruits le nourrissent,la même verdure réjouit ses yeux ; et la même compagne, toujours plus aimée, le fait jouir doublement des bienfaits de la nature, des délices de l'amour, du charme de l'égalité.

Florian, Gonsalve, liv. 7.

L'Elysée français.

Je voudrais qu'on choisît, auprès de Paris, un lieu que consacrerait la religion, pour y recueillir les cendres des hommes qui auraient bien mérité de la patrie.

Les services qu'on peut lui rendre sont en grand nombre, et de nature bien différente. Nous n'en connaissons guère que d'une sorte, qui dérivent de qualités redoutables, telle que la valeur. Nous ne révérons que ce qui nous fait peur. Les marques de notre estime sont souvent des témoignages de notre faiblesse. On ne nous élève qu'à la crainte, et point à la reconnaissance. Il n'y a si petite nation moderne qui n'ait ses Alexandre et ses César, et aucune ses Bacchus et ses Cérès. Les anciens, au moins aussi valeureux que nous, pensaient, sans contredit, bien mieux. Plutarque observe, quelque part, que Cérès et Bacchus, qui étaient des mortels, furent élevés au rang des Dieux, à cause des biens purs, universels et durables qu'ils avaient procurés aux hommes; mais qu'Hercule, Thésée et les autres héros, ne furent mis qu'au rang des demi-Dieux, parce que les services qu'ils rendirent aux hommes furent passagers, circonscrits et mêlés de beaucoup de maux.

Je me suis étonné souvent de notre indifférence pour la mémoire de ceux de nos ancêtres qui nous ont apporté des arbres utiles, dont les fruits et les ombrages font aujourd'hui nos délices. Les noms de ces bienfaiteurs sont, pour la plupart, totalement inconnus; cependant leurs bienfaits se perpétuent d'âge en âge. Les Romains n'en agissaient pas ainsi. Pline se glorifie de ce que, dans les huit espèces de cerises connues à Rome de son temps, il y en avait une appelée Plinienne, du nom d'un de ses parens à qui l'Italie en était redevable. Les autres espèces de ce même fruit portaient à

Rome les noms des plus illustres familles, et s'appelaient Aproniennes, Actiennes, Cœciliennes, Juliennes. Il dit que ce fut Lucullus, qui, après la défaite de Mithridate, apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers en Italie, d'où ils se répandirent, en moins de cent vingt ans, dans toute l'Europe, et jusqu'en Angleterre, qui était alors peuplée de barbares. Ils furent peut-être les premiers moyens de civilisation de cette île; car les premières lois naissent toujours de l'agriculture, et c'est pour cela que les Grecs appelaient Cérès législatrice. Pline félicite ailleurs Pompée et Vespasien d'avoir fait paraître à Rome l'arbre d'ébène, et celui de baume de la Judée au milieu de leurs triomphes, comme s'ils n'eussent pas alors triomphé seulement des nations, mais de la nature même de leur pays. Certainement si j'avais quelque souhait à faire pour perpétuer mon nom, j'aimerais mieux le voir porté par un fruit en France, que par une île en Amérique. Le peuple, dans la saison de ce fruit, se rappellerait ma mémoire; mon nom, dans les paniers des paysans, durerait plus que gravé sur des colonnes de marbre. Je ne connais point, dans la maison de Montmorenci, de monument plus durable et plus cher au peuple que la cerise qui en porte le nom. Le bon Henri, autrement lapathum, qui croît sans culture au milieu des champs, fera durer plus long-temps la mémoire de Henri IV, que la statue de bronze placée sur le pont-Neuf malgré sa grille de fer et son corps-de-garde. Si les graines et les génisses que Louis XV a envoyées, par un mouvement naturel d'humanité, dans l'île de Taïti, viennent à s'y multiplier, elles conserveront plus long-temps et plus chèrement sa mémoire parmi les peuples de la mer du Sud, que la petite pyramide de brique que des académiciens tentèrent de lui élever à Quito, et peut-être que les statues qu'on lui a élevées dans son propre royaume.

Le bienfait d'une plante utile est, à mon gré, un des services les plus importans qu'un citoyen puisse rendre à son pays. Les plantes étrangères nous lient avec les nations d'où elles viennent ; elles transportent parmi nous quelque chose de leur bonheur et de leur soleil. Un olivier me représente l'heureux pays de la Grèce mieux que le livre de Pausanias, et j'y trouve les dons de Minerve bien mieux exprimés que sur des médaillons. Sous un marronier en fleur, je me repose sous les riches ombrages de l'Amérique ; le parfum d'un citron me transporte en Arabie, et je suis au voluptueux Pérou en flairant l'héliotrope.

Je commencerais donc à ériger les premiers monumens de la reconnaissance publique à ceux qui nous ont apporté des plantes utiles ; pour cet effet, je choisirais une des îles de la Seine, dans les environs de Paris, afin d'en faire un Elysée. Par exemple, je prendrais celle qui est au-dessous du hardi pont de Neuilly, et qui ne tardera pas, avant quelques années, de se trouver dans les faubourgs de Paris ; j'y ajouterais le bras de la Seine qui ne sert point à la navigation, et une grande portion du continent qui l'avoisine ; je planterais autour de ce vaste terrain, et le long de ses rivages, les arbres, les arbrisseaux et les herbes dont la France a été enrichie depuis plusieurs siècles. On y verrait des marroniers d'inde, des tulipiers, des mûriers, des acacias de l'Amérique et de l'Asie, des pins de la Virginie et de la Sibérie, des oreilles d'ours des Alpes, des tulipes de Calcédoine, etc. Le sorbier du Canada, avec ses grappes écarlates ; le magnolia-grandiflora de l'Amérique, qui produit la plus grande et la plus odorante des fleurs, et le thuia de la Chine, toujours vert, qui n'en porte point

d'apparentes, entrelaceraient leurs rameaux, et formeraient çà et là des bocages enchantés. On placerait sous leurs ombrages, et au milieu des tapis de plantes de différentes verdures, les monumens de ceux qui les ont apportés en France. On verrait croître, autour du magnifique tombeau de Nicot, ambassadeur de France en Portugal, qui est à présent dans l'église de Saint-Paul, la fameuse plante de tabac, appelée d'abord de son nom Nicotiane, parce que ce fut lui qui, le premier, la fit connaitre dans toute l'Europe. Il n'y a point de prince européen qui ne lui doive une statue pour ce service ; car il n'y a point de végétal au monde qui ait donné tant d'argent à leurs trésors et tant d'illusions agréables à leurs sujets ; le Népenthé d'Homère n'en approche pas. On pourrait graver dans le voisinage, sur un socle de marbre, le nom du Flamand Auger de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand I, roi des Romains, à la Porte, d'ailleurs si recommandable par l'agrément de ses lettres ; et placer ce petit monument à l'ombre du lilas qu'il apporta de Constantinople, et dont il fit présent à l'Europe en 1562. La luzerne de la Médie y entourerait de ses rameaux le monument dédié à la mémoire du laboureur inconnu qui, le premier, la sema sur nos collines caillouteuses, et qui nous fit présent, dans des lieux arides, de pâturages qui se renouvellent jusqu'à quatre fois par an. A la vue du solanum de l'Amérique, qui produit à sa racine la pomme de terre, le petit peuple bénirait le nom de celui qui lui assura un aliment qui ne craint pas, comme le bled, l'inconstance des élémens et les greniers des monopoleurs. Il n'y verrait pas même sans intérêt l'urne du voyageur ignoré qui orna, à perpétuité, les humbles fenêtres de ses demeures obscures, des couleurs brillantes de l'aurore, en lui apportant du Pérou la fleur de capucine.

En avançant dans ce lieu agréable, on verrait, sous des dômes et sous des portiques, les cendres et les bustes de ceux qui, par l'invention des arts, nous apprirent à tirer parti des productions de la nature, et qui, par leur génie, nous épargnèrent de longs et de rudes travaux. Il n'y faudrait point d'épitaphes. Les figures du métier à faire des bas, de celui qui sert à organsiner la soie, et du moulin à vent, seraient des inscriptions aussi augustes et aussi expressives, sur les tombeaux de leurs inventeurs, que la sphère inscrite au cylindre sur celui d'Archimède.

En approchant du centre de cet Elysée, on rencontrerait les monumens encore plus vénérables de ceux qui, par leur vertu, ont laissé à la postérité des fruits plus doux que ceux des végétaux de l'Asie, et ont exercé le plus sublime de tous les talens. Là seraient les tombeaux et les statues du généreux Duquesne, qui arma lui-même une escadre à ses dépens, pour la dépense de la patrie ; du sage Catinat, également tranquille dans les montagnes de la Savoie et dans l'humble retraite de Saint-Gratien, et de l'héroïque chevalier d'Assas, se sacrifiant la nuit pour le salut de l'armée française, dans les bois de Closterkamp. Là seraient les illustres écrivains qui enflammèrent leurs compatriotes de l'amour des grandes actions. On y verrait Amyot, appuyé sur le buste de Plutarque. Et vous qui avez donné à-la-fois le précepte et l'exemple de la vertu, divin auteur du *Télémaque !* nous révérerions vos cendres et votre image dans une image de ces Champs Elysées que vous avez si bien décrits.

Il y aurait aussi des monumens de femmes vertueuses car il n'y a point de sexe pour la vertu : on y verrait les statues de celles qui, avec de la beauté, préférèrent une vie laborieuse et cachée aux vaines joies du monde ; des mères de famille qui rétablirent l'ordre, dans une

maison dérangée ; qui, fidèles à la mémoire d'un époux souvent infidèle, gardèrent encore la foi conjugale après sa mort, et sacrifièrent leur jeunesse à l'éducation de leurs chers enfans ; et enfin les effigies vénérables de celles qui atteignirent au plus haut degré de l'illustration, par l'obscurité même de leurs vertus. On y transporterait le tombeau d'une dame de Lamoignon, de la pauvre église de Saint-Gilles, où il est ignoré ; sa touchante épitaphe l'en rendrait encore plus digne que le ciseau de Girardon dont il est le chef-d'œuvre : on y lit qu'on avait dessein d'enterrer son corps dans un autre endroit ; mais les pauvres de la paroisse, à qui elle avait fait beaucoup de bien pendant sa vie, l'enlevèrent par force, et le déposèrent dans leur église : sans doute ils transporteraient eux-mêmes les restes de leur bienfaitrice, et viendraient les exposer dans ce lieu à la vénération publique.

Il y aurait là des monumens de toute espèce, distribués suivant les différens mérites ; des obélisques, des colonnes, des pyramides, des urnes, des bas-reliefs, des médaillons, des statues, des socles, des péristyles, des dômes ; ils n'y seraient pas entassés comme dans un magasin, mais dispersés avec goût ; ils ne seraient pas tous de marbre blanc, comme s'ils sortaient de la même carrière, mais de marbres et de pierres de toutes les couleurs. Il ne fraudrait, dans ce vaste terrain, auquel je suppose au moins un mille et demi de diamètre, ni alignement, ni terre bêchée, ni boulingrins, ni arbres taillés et émondés, ni rien qui ressemblât à nos jardins. Il n'y aurait de même ni inscriptions latines, ni expressions mythologiques. Il y aurait encore moins des titres de dignités et d'honneurs qui rappellent les vaines idées du monde ; on en retrancherait toutes les qualités que la mort détruit ; on n'y tiendrait compte que des bonnes

actions qui survivent aux citoyens, et qui sont les seuls titres dont la postérité se soucie, et que Dieu récompense. Les inscriptions en seraient simples, et naîtraient de chaque sujet. Ce ne seraient pas les vivans qui y parleraient inu tilement aux morts et aux objets inanimés, comme dans les nôtres ; mais les morts et les objets inanimés qui parleraient aux vivans pour leur instruction, comme chez les anciens. Ces correspondances d'une nature invisible à la nature visible, d'un temps éloigné au temps présent, donnent à l'âme l'extension céleste de l'infini, et sont les sources du charme que nous font éprouver les inscriptions antiques.

Ainsi, par exemple, sur un rocher planté d'une touffe de fraisiers du Chily, on lirait ces mots :

J'étais inconnue à l'Europe ; mais en telle année, un tel, né en tel lieu, m'a transplantée des hautes montagnes du Chily ; et maintenant je porte des fleurs et des fruits dans l'heureux climat de la France.

Au-dessous d'un bas-relief de marbre de couleur, qui représenterait de petits enfans buvant, mangeant et se réjouissant, on lirait cette inscription :

Nous étions exposés dans les rues, aux chiens, à la faim et au froid : une telle, de tel lieu, nous a logés, nous a vêtus, et nous a rendu le lait refusé par nos mères.

Il y aurait de ces monumens qui n'auraient, pour tout éloge, qu'un seul nom : tel serait, par exemple, le tombeau qui renfermerait les cendres de l'auteur du *Téléma-*

que ; à moins qu'on n'y gravât ces mots, si convenables à son caractère aimant et sublime :

Il a accompli les deux préceptes de la loi ; il a aimé Dieu et les hommes.

Ces statues de citoyens vertueux seraient bien aussi respectables que celles des Dieux du paganisme, et certainement plus intéressantes que celles du rémouleur ou du gladiateur antiques : mais il faudrait que nos artistes s'étudiassent à rendre, comme les anciens, les caractères de l'âme dans l'attitude du corps et dans les traits du visage, tels que le repentir, l'espérance, la joie, la sensibilité, la naïveté. Voilà les costumes de la nature qui ne varient jamais, et qui plaisent toujours sous quelque habit qu'on les mette : plus même les occupations et les vêtemens de ces personnages seront méprisables, plus l'expression de la charité, de l'humanité, de l'innocence et de toutes les vertus y paraîtra sublime. Une jeune et belle femme travaillant comme Pénélope à une toile, et vêtue modestement d'une robe grecque à longs plis, y plairait sans doute à tous les yeux : mais je la trouverais mille fois plus touchante que celle de Pénélope même, occupée du même travail, sous les lambeaux de l'infortune et de la misère.

Il n'y aurait sur ces tombeaux ni squelettes, ni ailes de chauves-souris, ni faulx du temps, ni aucun de ces attributs effrayans avec lesquels on cherche à nous faire peur de la mort, ce dernier bienfait de la nature ; mais on y verrait les symboles qui annoncent une vie heureuse et immortelle, des vaisseaux battus de la tempête, qui arrivent au port, des colombes qui prennent leur vol vers les cieux, etc.

Les statues saintes des citoyens vertueux, couronnées

de fleurs, avec les caractères de la félicité, de la paix et de la consolation dans leurs traits, seraient rangées vers le centre de l'île, autour d'une vaste pelouse, sous les arbres de la patrie, tels que de grands hêtres, de majestueux sapins, des châtaigners chargés de fruits. On y verrait aussi la vigne mariée aux ormes, et le pommier de la Normandie couvert de ses fruits colorés comme des fleurs. Du milieu de cette pelouse, s'élèverait un grand temple en forme de rotonde : il serait entouré d'un péristyle de colonnes majestueuses, comme était jadis à Rome le *Moles Adriani*. Mais je le voudrais plus spacieux. Sur sa frise, on lirait ces mots :

A l'amour du genre humain.

Au centre, il y aurait un autel simple et sans ornemens, sur lequel, à certains jours de l'année, on célébrerait le service divin. Ni la sculpture, ni la peinture, ni l'or, ni les pierreries, ne seraient dignes de décorer l'intérieur de ce temple ; mais des inscriptions sacrées y annonceraient le genre de mérite qu'on y couronne. Sans doute tous ceux qui reposeraient aux environs ne seraient pas des saints ; mais au-dessus de la principale porte, on lirait sur une table de marbre blanc ces paroles divines :

On lui a beaucoup remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Sur une autre partie de la frise, on graverait celle-ci, qui nous éclaire sur la nature de nos devoirs :

La vertu est un effort fait sur nous-mêmes, pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

On y pourrait joindre la suivante, propre à réprimer nos ambitieuses émulations :

Le plus petit acte de vertu vaut mieux que l'exercice des plus grands talens.

Sur d'autres tables, ou pourrait écrire des maximes d'espérance dans la Providence divine, tirées des philosophes de toutes les nations, telle que celle-ci, qui vient des Perses modernes :

Quand on est le plus affligé, c'est alors qu'il faut espérer le plus de consolation. Le plus étroit du défilé est à l'entrée de la plaine.

Et cette autre du même pays :

Quiconque a attaché fortement son cœur à Dieu, s'est délivré heureusement de toutes les afflictions qui lui peuvent arriver en ce monde et en l'autre.

On y en pourrait mettre de philosophiques sur la vanité des choses de ce monde, telles que celle-ci :

Comptez chacun de vos jours par des plaisirs, par des amours, par des trésors et par des grandeurs ; le dernier les accusera tous de vanité.

Ou cette autre, qui nous ouvre une perspective dans l'autre vie :

Celui qui a donné la lumière aux yeux de l'homme, des sons à son ouïe, des parfums à son odorat et des fruits à son goût, saura bien remplir un jour son cœur, que rien ne peut satisfaire ici bas.

Et cette autre, qui nous porte à la charité envers les hommes par notre propre intérêt :

> *Quand on étudie le monde, on ne fait cas que des hommes qui ont de la sagacité : mais quand on s'étudie soi-même, on n'estime que ceux qui ont de l'indulgence.*

Celle-ci serait inscrite en lettres de bronze antique autour de la coupole :

> *Je vous donne un dernier commandement, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même.*

Pour décorer ce temple au-dehors avec une dignité convenable, il ne faudrait d'autres ornemens que ceux de la nature. Les premiers rayons du soleil levant, et les derniers du soleil couchant, doreraient sa coupole élevée audessus des forêts ; pendant le jour, les feux du midi, et pendant la nuit, la clarté de la lune traceraient sur la pelouse son ombre majestueuse ; la Seine en répéterait les reflets dans ses eaux : les tempêtes frémiraient en vain contre son énorme voûte ; et lorsque le temps l'aurait bronzé de mousse, les chênes de la patrie sortiraient de ses antiques claveaux, et les aigles du ciel, planant autour, viendraient y faire leurs nids.

Ni les talens, ni la naissance, ni l'or ne seraient des titres pour avoir un monument dans cette terre patriotique et sainte. Mais, dira-t-on, qui déciderait du mérite de ceux dont on y déposerait les cendres? Le chef de l'état seul en serait le juge, et le peuple le rapporteur. Il ne suffirait pas à un citoyen, pour obtenir ce genre d'illustration, de cultiver une plante dans une serre chaude,

ni même dans son jardin ; mais il faudrait qu'elle fût naturalisée en plein champ, et qu'on en portât vendre les fruits au marché. Ce ne serait pas assez que le modèle d'une machine ingénieuse fût dans le cabinet d'un artiste, et approuvé par l'Académie des Sciences, il faudrait que la machine même fût entre les mains du peuple, et à son usage ; il ne suffirait pas, pour constater le succès d'un ouvrage littéraire, qu'il eût été couronné par l'Académie Française, mais il faudrait qu'il fût lu de la classe d'hommes à laquelle il est destiné. Le mérite d'un homme de guerre ou de mer, ne se déciderait pas d'après les gazettes, mais d'après la voix des soldats ou des matelots. A la vérité, le peuple ne connaît guères, dans les citoyens, d'autre vertu que la bienfaisance : il ne consulte que son premier besoin ; mais son instinct, sur ce point, est conforme à la loi divine ; car toutes les vertus aboutissent à celle-là, même celles qui en paraissent le plus éloignées. Et quand il y aurait des riches qui chercheraient à le captiver en lui faisant du bien, c'est précisement là ce que nous nous proposons de leur inspirer. Ils rempliraient leurs devoirs, et les grandes conditions se rapprocheraient des petites.

Il résulterait d'une pareille institution, le rétablissement d'une des lois de la nature les plus importantes à une nation, je veux dire une perspective inépuisable de l'infini, aussi nécessaire au bonheur d'un peuple, qu'à celui d'un particulier. Telle est, comme nous l'avons entrevu ailleurs, la nature de l'ésprit humain ; s'il ne voit l'infini dans ses vues, il se reploie sur lui-même, et il se détruit par ses propres forces. Rome présenta au patriotisme de ses citoyens la conquête du monde ; mais ce but était trop borné. Sa dernière victoire eût été le commencement de sa ruine. L'établissement que je propose n'a point cet inconvénient. Il n'y a point

pour l'homme d'objet plus étendu et plus profond que celui de sa propre fin. Il n'y a point de monumens plus variés et plus agréables que ceux de la vertu. Quand on n'élèverait, chaque année, dans cet Elysée, qu'un socle de marbre de Bretagne ou de granit d'Auvergne, il y aurait de quoi tenir toujours le peuple en haleine par le spectacle de la nouveauté. Les provinces du royaume plaideraient contre la capitale, pour y faire placer leurs habitans vertueux. Quel auguste tribunal on pourrait former d'évêques illustres par leur piété, de magistrats intègres, de généraux d'armée célèbres, pour examiner leurs diverses prétentions! Que de sujets nouveaux pour nos gens de lettres! Que d'anecdotes curieuses pour nos riches voluptueux! Ils paient fort chèrement l'histoire d'un insecte de l'Amérique, gravé de toutes les manières, et étudié au microscope, minute par minute, dans toutes les phases de sa vie. Ils n'auraient pas moins de plaisir à connaître les mœurs d'un pauvre charbonnier, élevant vertueusement sa famille dans les forêts, au milieu des contrebandiers et des brigands; ou celle d'un misérable pêcheur, qui, pour fournir aux délices de leur table, vit, comme une mauve, au milieu des tempêtes.

Je ne doute pas que ces monumens, exécutés avec le goût dont nous sommes capables, n'attirassent à Paris une foule de riches étrangers. Ils y viennent aujourd'hui pour y vivre, ils y viendraient encore pour y mourir. Ils chercheraient à bien mériter d'une nation devenue l'arbitre des vertus de l'Europe, et voudraient acquérir un dernier asyle dans la terre sainte de cet Elysée où tous les hommes vertueux et bienfaisans, seraient réputés citoyens. Cet établissement, qu'on peut sans doute former d'une manière bien supérieure à la faible esquisse que j'en présente, servirait à rapprocher les grandes conditions des petites,

bien mieux que nos églises mêmes, où l'avarice et l'ambition mettent souvent, entre les citoyens, des distinctions plus humiliantes qu'il n'y en a dans la société. Il attirerait les étrangers à la capitale, en leur offrant les droits d'une bourgeoisie illustre et immortelle. Il réunirait enfin la religion à la patrie, et la patrie à la religion, dont les liens mutuels sont bientôt près de se rompre.

Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la Nature, tome III.

LES QUATRE AGES.

L'Enfance.

L'enfant peut être rempli d'agrément, de grâces et de charmes, si une éducation mal entendue n'a pas contraint ses mouvemens, si la simple nature a développé librement ses membres, s'il a pu en faire usage par tous les exercices qui conviennent à cet âge tendre ; mais ami de l'agitation et du changement dans tous les genres, les proportions les plus agréables, c'est-à-dire, les proportions les plus naturelles, règnent dans ses membres ; il n'a pas encore appris à les tenir repliés par convenance, à les roidir par bon air, à leur donner des attitudes bizarres par convention : les travaux forcés ne les ont pas encore viciés, déformés, altérés. Sa main n'a pas encore manié des instrumens pesans ; son dos n'a pas été courbé sur une charrue ou sur un atelier : ses cheveux flottent au gré des vents et de la belle nature, sans avoir été décolorés bizarrement, brûlés avec art, et souvent ridiculement contraints ; sa peau n'a pas été ternie par un soleil ardent, ou gercée par le froid ; la tempête n'a pas encore fondu sur sa tête ; il ne voit la vie qui se présente à lui que comme

une route semée de fleurs ; il ne prévoit aucun des dangers et des malheurs qui l'attendent ; le chagrin n'a pas ridé son front et effacé la noblesse de ses traits, l'on y distingue encore la première origine du roi de la nature ; la défiance n'a pas rendu sa démarche arrêtée et suspendue, son regard inquiet, son coup d'œil fixe et sinistre ; son esprit, dégagé de préjugés et de soucis, ne lie que des idées agréables, n'enfante que des images gracieuses ; si quelques peines légères viennent troubler les beaux jours qui sont tissus pour lui, elles sont toutes hors de lui, elles ne laissent aucun souvenir, elles se dissipent rapidement avec les objets qui les ont fait naître : que lui manque-t-il pour offrir l'image la plus fidèle des grâces, de la gaieté, de l'agrément, des charmes et de la gentillesse ?

Lacepède, Poétique de la musique, t. I.

La Jeunesse.

Maintenant se présente à nous la brillante jeunesse, cet âge où la nature morale et la nature physique développent et étendent leurs forces, où l'esprit se déploie, et où les impressions seraient plus profondes que jamais, si la réflexion les accompagnait, la réflexion, cette faculté qui seule peut arrêter nos idées, fixer nos sentimens, et durcir véritablement leur empreinte. C'est alors que les passions commencent à exercer leur empire orageux, c'est alors que tous les objets règnent si aisément sur l'âme, rien ne la remue faiblement, comme dans l'enfance ; tout la secoue violemment : le jeune homme ne vit que d'élans et de transports ; heureux quand ces transports ne l'entraînent que dans la route qu'il doit parcourir ! Heureux lorsque les mains sages qui le dirigent ne s'ef-

forcent point d'éteindre le feu qui le dévore, et qu'ils ne pourraient parvenir à étouffer, mais qu'elles cherchent à contenir ce feu, à le lancer vers les vertus sublimes, vers tout le bien auquel la jeunesse peut atteindre !

Venant d'un âge où personne n'a eu besoin de se défendre contre lui, où personne n'a pu le redouter, où, parconséquent, rien ne lui a résisté, sentant chaque jour de nouvelles forces qui se développent en lui, imaginant qu'elles augmenteront toujours, ne les ayant encore mesurées avec aucun obstacle ; pensant que rien ne peut les égaler, croyant que tout doit s'applanir devant lui ; fier, indomptable, et voulant secouer entièrement le joug sous lequel sa faiblesse l'a retenu pendant son enfance, le jeune homme est l'image de la liberté et de l'indépendance. Il fuit tout ce qui peut lui retracer ce qu'il appelle son esclavage, tout ce qui peut lui peindre son ancienne soumission : il dédaigne des demeures trop resserrées où son corps et son esprit se trouvent à l'étroit ; il ne se plaît que dans une vaste campagne, où il peut en liberté exercer ses forces à courir, son courage à dompter des coursiers sauvages, son adresse à les dresser, et son intrépidité à vaincre et à immoler des animaux féroces. Là, il saute de joie sur la terre qu'il peut maintenant parcourir à son gré ; il agite ses membres vigoureux ; il s'essaie à transporter de lourds fardeaux ; il croit avoir beaucoup fait, lorsqu'il a renversé avec effort un bloc de rocher, abattu avec vigueur un arbre ou devancé ses chiens à la course. Ses traits ne sont plus l'image de la grâce et de la gentillesse, comme dans l'enfance, mais celle de la fierté. Son corps, dont les contours sont plus durement exprimés, offre des muscles dessinés avec force, et dont le jeu rapide et puissant annonce sa supériorité ; ses cheveux brunis par le soleil, dont il se plaît à affronter les ardeurs, sont plus longs et plus touffus. Ses

yeux pleins de feu brillent de courage : ses bras portent déjà les dures empreintes, non pas de ses travaux utiles, mais de ses travaux capricieux ; sa démarche est ferme, sa tête élevée, son ton de voix imposant ; il a l'air du fils d'Hercule, et paraît destiné à remuer sa massue et à dompter les monstres. Impétueux, remué aussi souvent que l'enfance, mais toujours agité violemment, transporté à la présence de chaque objet nouveau, changeant à chaque instant de place, de projets et de désirs, franchissant tous les obstacles, impatient de tout retardement ; qui pourrait s'opposer à sa course rapide et vagabonde ? La voix seule du sentiment est assez forte pour le retenir. La nature qui parle dans son cœur plus haut que tous les objets qui l'entourent, lui fait reconnaître, chérir et vénérer la voix de celui qui lui donna le jour, et qui soigna son enfance ; c'est un lion que l'on conduit avec une chaîne couverte de roses sans qu'il songe à rompre de si doux liens. Heureux le jeune homme, lorsque la tendresse paternelle est le seul frein donné à son courage ; lorsque les passions, si dangereuses, si vives à cet âge des erreurs, ne s'emparent pas de son âme, et ne la livrent pas en proie à toutes les illusions, à toutes les fausses espérances, à tous les tourmens ; lorsque la plus terrible de ces passions ne vient pas le dominer ! elle commence par le séduire ; elle lui peint tous les objets en beau ; elle présente la nature plus riante et plus belle aux yeux fascinés du jeune homme trompé ; elle conduit ses pas dans une route en apparence semée de fleurs : par un pouvoir fantastique, elle lui fait voir au bout de cette fatale carrière les portes du temple du bonheur ouvertes pour le recevoir ; elle lui montre sa place marquée à côté de l'objet de sa passion funeste : c'est Armide qui conduit Renaud dans une île enchantée, qui le retient éloigné de ses guerriers, de son devoir et de sa gloire, et

qui, en l'entourant de guirlandes, l'enlace dans des chaînes dont bientôt il sentira tout le poids.

Le même, ibid.

L'Age mûr.

L'homme jouit ici de toutes les forces de son corps et de son esprit : les passions tumultueuses, et que l'ivresse ne cesse d'accompagner, ne règnent plus avec assez de force sur lui pour offusquer sa raison. Le rayon divin qui l'anime brille de tout son éclat : son intelligence, échauffée par les feux que le trouble de la jeunesse a laissés dans son imagination jouit de tous ses droits, et soumet tout à sa puissance. Son âme, animant alors un corps parfait, dont tous les organes ont reçu un juste degré de développement, où la force et la souplesse se trouvent réunies, et où tout seconde les divers mouvemens qui l'agitent, s'élance vers les spéculations les plus sublimes, découvre les grandes vérités, entrepend, exécute, achève les plus grands travaux : alors l'homme, véritable emblême de la majesté et de la puissance, élevant sa tête droite et auguste sur un corps robuste et endurci, marche, parle, agit en maître de la nature, lui commande et la fait servir à ses nobles desseins.

Mais si les passions folles de la jeunesse ne déchirent pas son âme, elle est en proie à des passions presque aussi redoutables, moins vives, mais bien plus constantes. L'ambition fait briller devant lui des couronnes de toute espèce ; elle l'engage dans des routes épineuses pour arriver au but éclatant qu'elle lui offre, but illusoire et fantastique qui fuit presque toujours devant ceux qui cherchent à y parvenir, et qui disparaît enfin aux yeux de ceux qui sont près de l'atteindre. Il suit la voix de cette

ambition cruelle et celle de la fausse gloire ; il médite des projets sanguinaires ; il forge des chaînes pour des voisins dont tout le crime est d'être trop près de lui ; il court aux armes ; il aiguise le fer meurtrier ; il va, la flamme à la main, cueillir, au milieu des horreurs d'une guerre injuste et barbare, des lauriers teints de sang : assis sur les débris d'une ville fumante, entouré des victimes infortunées de sa passion forcenée, il contemple avec des yeux féroces et cruels le ravage qui couvre au loin les campagnes, et tous ses gestes sont des signes de mort et de désolation. Ici, avide d'or et de vaines richesses, quels dangers ne brave-t-il pas pour assouvir sa brutale avarice ? Dans sa rage féroce, il répand le sang de tout un monde nouveau que le génie n'avait pas découvert pour des forfaits horribles ; il le change en un vaste désert, court semer les crimes plus atroces dans une partie immense de l'ancien monde, en réduit sous le joug les malheureux habitans, et les transporte chargés de chaînes sur le nouveau monde qu'il a dévasté, et où il a cru, dans sa fureur insensée, faire venir de l'or en l'abreuvant de sang.

D'un autre côté, la gloire et souvent la vertu l'appellent dans de nouvelles routes interrompues par un grand nombre de précipices, mais dont le but, bien loin d'offrir un vain fantôme, présente l'image sacrée de l'utilité publique. Alors prince juste, bon et généreux, il donne la paix et le bonheur au monde, et ne compte ses jours que par ses bienfaits ; ici, dispensateur des grâces d'une religion consolatrice, ou des lois sacrées de la propriété et de la sûreté publique, il reçoit, dans les acclamations des citoyens qu'il console et qu'il protège, la touchante récompense de ses vertus. Là, il appelle l'agriculture, le commerce et les arts utiles, et leur dit de fertiliser, de peupler un pays inculte, pas ses bienfaits, ses travaux et son

industrie ; il unit les états les plus reculés, il les enrichit par ses soins, il les protège par sa puissance guerrière, ses talens militaires, ses vertus héroïques ; faisant naître les arts agréables, il répand mille charmes au milieu des tranquilles habitations de ses semblables, il les réunit, radoucit leurs caractères et en affaiblit la dureté, leur inspire les vertus aimables, calme leurs peines par de vives et d'innocentes jouissances, leur retrace leurs anciens héros, leurs guerriers illustres, leurs grands hommes, fait revivre leurs hauts faits et leurs sublimes pensées. Recueilli enfin dans une paisible retraite, consultant en secret la nature, abandonnant, pour ainsi dire, sa dépouille mortelle, s'élevant sur les ailes de son génie et de la contemplation, il découvre et montre à ses semblables les vérités les plus cachées et les plus utiles.

Le même, ibid.



La Vieillesse.

Si l'homme, parvenu à l'âge viril, jouit de tout son être ; s'il est alors arrivé au plus haut degré de puissance, il va bientôt en déclinant : chaque jour ses facultés s'affaiblissent, les forces de son corps diminuent, il passe à la vieillesse. Que cet état digne de tous nos hommages ne soit introduit sur la scène tragique que pour y intéresser, que pour y faire verser des larmes.

Que l'on conserve à la vieillesse que l'on produira sur la scène, toute la raison et toute la lumière de l'expérience ; qu'elle présente même encore quelquefois un corps vigoureux, et que sous ses cheveux blancs elle offre toujours un front auguste ; que le vieillard soit représenté comme un chêne antique qui soutient encore avec force ses rameaux puissans ; qu'il soit plein de

douceur et d'une tendre compassion ; que les maux qu'il a éprouvés, que l'expérience qu'il a de la faiblesse humaine, et des dangers de toute espèce qui entourent ses semblables, remplissent son cœur d'une charité douce ; qu'il plaigne et qu'il pardonne ; que la nature ne cesse de se faire entendre à son cœur.

Comme l'on doit voir avec intérêt cette image de la faiblesse de la tendre enfance réunie avec toute la majesté, toute la vénusté de l'âge viril, et avec un caractère plus touchant, plus attendrissant, plus sacré encore ! Comme tout ce que dira le vieillard sera intéressant, lorsque des paroles de douceur ne cesseront de sortir de sa bouche uniquement ouverte par une tendre pitié ! C'est un Dieu consolateur laissé au milieu de ses enfans pour y être une image vivante du Dieu qu'ils adorent, pour leur transmettre ses bénédictions, pour les aider par ses conseils, pour les soutenir par le secours de ses encouragemens et de sa tendresse touchante, lorsqu'il reçoit de leur amour et de leur reconnaissance tous les secours que ses maux peuvent réclamer. Et quel est le cœur qui ne sera pas déchiré, si le vieillard auguste et respectable est obligé de courber sa tête défaillante sous le poids de la misère ou sous celui de l'infortune ?

Le même, ibid.

DESCRIPTIONS.

Théorie de l'Aurore.

Les rayons qui se plient pour s'approcher de nous, passent au-dessus de nos têtes avant de nous atteindre ; ils se réfléchissent sur les particules grossières de l'air pour former d'abord une faible lueur, incessamment augmentée, qui annonce et devient bientôt le jour. Cette lueur est l'aurore. La lumière décomposée peint les nuages, et forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du soleil : c'est dans ce phénomène coloré de la réfraction, que les poètes ont vu la déesse du matin ; elle ouvre les portes du jour avec ses doigts de rose, et la fille de l'air et du soleil a son trône dans l'atmosphère. Si cette atmosphère n'existait pas, si les rayons nous parvenaient en ligne droite, l'apparition et la disparition du soleil seraient instantanées : le grand éclat du jour succéderait à la profonde nuit, et des ténèbres épaisses prendraient tout-à-coup la place du plus beau jour. La réfraction est donc utile à la terre, non-seulement parce qu'elle nous fait jouir quelques momens de plus de la présence du soleil, mais parce qu'en nous donnant les crépuscules, elle prolonge la durée de la lumière ; et la nature a établi des dégradations pour préparer nos plaisirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une faible espérance ; il s'échappe sans qu'on y songe ; et la lumière se perd comme nos forces, comme la

santé, les plaisirs, la vie même, sans que nous nous en apercevions.

Bailly, Astronomie moderne.

Lever du Soleil.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux, en chœur, se réunissent et saluent, de concert, le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J. J. Rousseau, Emile, livre III.

L'Aurore et le lever du Soleil.

Quel spectacle pour un amant de la simple nature ! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites îles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux ; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne, et, se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs et leur inconstance. Je crois être le dieu de la source qui bouillonne à mes côtés : ce siége, revêtu de mousse, semble être le trône où la nature m'a permis de monter ; elle veut sans doute que je règne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, et qui semblent percer le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement : on dirait que le voile qui couvrait la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire ; les astres qui y sont attachés, pâlissent et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore, mais leurs efforts sont vains : tout l'orient se pare des plus riches couleurs ; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; et déjà, des cabanes voisines, je vois sortir des torrens de fumée, qui annoncent la fuite du repos et le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'aurore l'empire du matin ; mais, contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui

laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'aurore est rapide. Image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche ; rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'était parée : le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel ; la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe, qui paraît être composé d'une lumière tremblante et bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'astre monte et commence à former dans sa marche une ligne courbe ; son globe se rétrécit ; sa lumière s'épure, et ses rayons, plus prompts et plus ardens, vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre et les présens de l'aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlèvent forment en l'air les nuages légers, qui, portés sur l'aile de l'inconstance et des zéphirs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets ! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe ! Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes ?

Bernis.

Le Soleil au retour du Printemps.

L'hiver s'est enfin retiré dans ses grottes profondes. Les vents impétueux ne mugissent plus et sont enchaînés dans leurs antres souterrains. Les aquilons ne désolent plus les campagnes, et ne soufflent plus avec violence, dans les airs obscurcis, la neige et les frimats. On n'entend plus la grêle, lancée par un affreux ouragan, retentir et rouler avec fracas sur nos toits ébranlés. Les tristes

hyades n'épanchent plus dans les vergers de Pomone leur urne intarissable.

Tout renaît, les fontaines long temps captives ont repris leur cours paisible, les pluies orageuses n'en corrompent plus la pureté. Déjà les fleurs percent la terre, leurs boutons printanniers s'élèvent sur leurs tendres tiges, ils grossissent et entr'ouvrent leur sein odorant. Les arbres, dépouillés de leurs feuilles jaunissantes, se parent d'une verdure nouvelle; leurs branches courbées en voûtes commencent à présenter aux voyageurs de l'ombre et du frais.

Engourdi tout l'hiver par la rigueur du froid, le serpent sort du creux de vieilles ruines, couvertes de mousse, où il s'était enseveli, roulé sur lui-même : ses yeux lancent des étincelles ; il dresse, en sifflant, sa tête venimeuse, et, dardant son triple aiguillon, traîne sur la pelouse les replis ondoyans de son corps écailleux.

Les abeilles murmurent le long des buissons parfumés, et font résonner de leurs bourdonnemens les campagnes rajeunies. On les voit voltiger à l'envi du cytise au thym fleuri, se plonger dans le calice brillant de la rose, et recueillir sur les feuilles de l'acanthe et de l'arboisier un miel aussi doux que celui du mont Hymette.

Les troupeaux bondissent sur l'herbe naissante. On voit avec délices les tendres brebis allaiter leurs jeunes agneaux, et paître dans les prairies, tandis que la chèvre vagabonde, erre au loin, et grimpe au haut des monts pour y brouter la ronce épineuse et les boutons fleurissans de l'églantier. Les bergers qui faisaient jaillir d'un caillou l'étincelle prisonnière, et brûlaient le tronc noueux d'un antique érable, folâtrent maintenant dans les vallons, et forment de nouveaux concerts. O soleil !

c'est ta vue qui les enchante et leur inspire les plus doux sentimens ; c'est elle qui fait briller dans leurs yeux la candeur et la joie naïve de leur âme.

Montés sur des coursiers hennissans, dont le frein ne peut modérer les bonds impétueux, et qui impriment la terreur par l'audace de leurs regards et le feu jaillissant de leurs larges naseaux, les chasseurs, dès le lever de l'aurore, font retentir les côteaux et les forêts des sons belliqueux du cor. Ceux-ci lancent avec ardeur le timide chevreuil, qui fuit envain le trépas. Ceux-là excitent, par leurs cris, les chiens aboyans, à se jeter sur un horrible sanglier, qui, malgré le sang bouillonnant qui ruissèle de ses profondes blessures, les crins hérisés, la gueule ouverte et enflammée, les arrête tous, et les fait reculer d'épouvante, en perçant d'un coup violent de ses longues défenses le plus téméraire, qu'il jette en l'air, sanglant et déchiré.

Disparaissez devant le flambeau des cieux, sombres brouillards, vapeurs sinistres, noirs frimats qui plongez l'univers dans une léthargie funèbre, disparaissez : ne dérobez plus à nos yeux le spectacle imposant de ces montagnes menaçantes qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux nues, et soutiennent depuis l'origine du monde la voûte immense des cieux. Laissez-nous contempler leurs fronts majestueux chargés d'enormes glaçons tout rayonnans des feux du soleil, qu'ils réfléchissent au loin dans les plaines avec un éclat éblouissant.

Tes regards, astre divin, tes regards vainqueurs chassent les nuages. Tu t'élevès tout-à-coup du gouffre des ondes en gerbe de feu, et dans l'instant la vaste étendue des mers paraît couverte de flammes ondoyantes : tu fends les airs, et déchires, dans ta course lumineuse, ces voiles ténébreux qui couvrent la terre. O prodige ! tu

l'arraches au sommeil lugubre où elle est ensevelie ; elle sort de ses ruines et sourit à ton aspect ; elle tressaille et renaît cent fois dans l'ardeur de tes embrassemens : tu l'embellis de toutes les grâces du printemps. Tu répands avec profusion, dans son sein amoureux, l'esprit des fleurs et les germes des fruits ; tes feux vivifians pénètrent jusques dans ses entrailles ; ils y forment l'or le plus pur, et ces magnifiques pierreries où brillent tes rayons étincelans, et ces superbes diamans qui relèvent la majesté du front des rois.

O père de la fécondité ! avec quelle excellence tu la prodigues au monde entier ! époux de la nature, tu allumes dans son sein les flammes sacrées de l'amour conservateur. Ces flammes conjugales circulent rapidement dans ce corps immense, et soudain la terre et les cieux, inondés de cette sève de feu, sont peuplés d'habitans nouveaux. Tout s'anime, tout vit, tout respire : dans les champs de l'air, sur le sommet des hautes montagnes, au fond des forêts, et jusqu'au sein des mers profondes, tes feux, ô dieu du jour, tes feux paternels vont donner l'existence à des générations innombrables, qui se la transmettent fidèlement pendant la longue succession des siècles renaissans.

Reyrac, Hymne au soleil.



Le Printemps du climat de la Grèce.

Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène, et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières ; ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule : c'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose dou-

cement sur tous les objets ; c'est la lumière dont les Dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes ; les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelans, et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères : mais bientôt elle se hâte d'éclore ; et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avait précédée ; il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque instant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillans ! ô nuits délicieuses ! quelle émotion excitait dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens ! O dieu des plaisirs, ô printemps ! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devaient les embellir ; vous paraissiez dans les vallées : elles se changeaient en prairies riantes ; vous paraissiez sur les montagnes : le serpolet et le thym exhalaient mille parfums ; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les amours empressés accouraient à votre voix ; ils lançaient de toutes parts des traits enflammés ; la terre en était embrasée. Tout renaissait pour s'embellir ; tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces momens fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait

n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.



L'Orage.

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres ; le soleil commençait à pâlir ; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel tendu et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude, qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asyle dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendue sur nos têtes ; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrent sur la terre ; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abymes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes ; et de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux ; nous l'entendîmes mugir dans le lointain ; le ciel brilla d'une clarté plus pure ; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

L'Ouragan des Antilles.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif et brillant de la zône torride, succède une nuit universelle et profonde ; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés, ou leurs débris dispersés ; les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des côteaux riches et verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés ; les cris et les hurlemens des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et débris : tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

Raynal, liv. 11.

Les Habitans de la campagne sous un bon gouvernement.

Ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple ; presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en

empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, il vivent sans peine avec leurs femmes et leurs enfans ; car la terre n'est jamais ingrate ; elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement ; elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Le plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres, qui sont plus avancés en âge, mènent déjà les grands troupeaux ; enfin, les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère et toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfans qui doivent revenir fatigués du travail de la journée ; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil ; elle prépare des fromages, des chataignes et des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venait de les cueillir.

Le berger revient avec sa flûte, et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue, et ses bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse : tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil, par l'ordre des Dieux, répand sur la terre, apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pouvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur

joie innocente ! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des desseins pleins de faste et d'ambition, les doux fruits de la terre, qn'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front ! La nature seule tirerait de son sein fécond tout ce qu'il faudrait pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux ; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Fénélon, Télémaque, liv. 12.

Le Fraisier de Bernardin de Saint-Pierre, où le monde d'insectes sur une plante.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, *trente-sept* espèces toutes différentes ; mais il y en vint à la fin en si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression,

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres, par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban ; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes, elle paraissait obscure comme un point de velours noir ; elle étincelait à d'au-

tres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre ; d'autres de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant, à la manière des papillons ; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à-peu-près semblable à celui des cerfs-volants de papier qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de 22 degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs ; d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout-à-fait inconnues ; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire, dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons ; enfin, les arraignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans. D'ailleurs, mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des momens perdus ; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes et les hommes sur-tout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire du haut de ma grandeur ; car dans ce cas ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire, à quelques lignes de distance ; tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous est tout-à-fait inconnu, ceux qui sont

auprès d'eux et au loin. Ce sont à-la-fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup-d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartimens hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartimens m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueurs ; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différens. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnans. Or, la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leewenhoek y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entr'autres Robert Hook, en ont vu, dans une goutte d'eau, de la petitesse d'un grain de millet, les uns dix, les autres trente, et quelques-uns jusqu'à quarante-cinq mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peut aller la patience et la sagacité d'un observateur, pourraient douter de la justesse de ces observations, si

Lyonnet, qui les rapporte dans la *Théologie des Insectes* de Lesser, n'en faisait voir la possibilité par un mécanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche, et même sur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies, qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire ; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable ; les nectaires, des fleuves de sucre ; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfèvrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture ; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long cou, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable demi-transparente, parsemée de brillans, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets, doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets

d'eau ; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage ; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre ; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau ; et s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et parmi les hommes des savans qui connaissent tout, qui expliquent tout ; qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin, et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des élémens de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

Etudes de la Nature.

Passage des Alpes par François I.

On part ; un détachement reste et se fait voir sur le Mont-Cénis et sur le Mont-Genèvre, pour inquiéter les Suisses et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre ; trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers ; on remplit des vides

immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme: les soldats aident les pionniers; les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la coignée, poussent aux roues, tirent les cordages; on gravit sur les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière arrose, et où des torrens de glaces et de neiges fondues par le soleil, se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissans et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abymes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrens, les cris des mourans, les hennissemens des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte. On arriva enfin à une dernière montagne où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. La sappe et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seul roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? Navarre qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu; et l'armée introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance.

Gaillard, Histoire de François I.

L'Apollon du Belvedère.

De toutes les statues antiques qui ont échappé à la fureur des barbares et à la puissance du temps, celle d'Apollon est sans contredit la plus sublime. L'artiste a composé cet ouvrage sur l'idéal, et n'a employé de matière que ce qu'il lui en fallait pour exécuter et représenter son idée. Autant la description qu'Homère a donnée d'Apollon surpasse les descriptions qu'en ont faite aprés lui les autres poètes, autant cette figure l'emporte sur toutes les figures de ce même Dieu. Sa taille est au-dessus de celle de l'homme, et son attitude respire la mejesté. Un éternel printemps, tel que celui qui règne dans les champs fortunés de l'Elysée, revêt son beau corps d'une aimable jeunesse, et brille avec douceur sur la fine structure de ses membres. Pour sentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre de l'art, tâchez de pénétrer dans l'empire des beautés incorporelles, et devenez, s'il se peut, créateur d'une nature céleste ; car il n'y a rien ici qui soit mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité. Ce corps n'est ni échauffé par des veines, ni agité par des nerfs ; un esprit céleste circule comme une douce vapeur dans tous les contours de cette figure admirable. Ce Dieu a poursuivi Python, contre lequel il a tendu pour la première fois son arc redoutable ; dans sa course rapide il l'a atteint, et lui a porté le coup mortel. De la hauteur de sa joie, son auguste regard pénètre comme dans l'infini, et s'étend bien au delà de la victoire. Le dédain siége sur ses lèvres, l'indignation qu'il respire gonfle ses narines, et monte jusqu'à ses sourcils ; mais une paix éternelle, inaltérable, est empreinte sur son front, et son œil est plein de douceur, comme s'il était au milieu des Muses empressées à le caresser. Parmi

toutes les figures qui nous restent de Jupiter, vous ne verrez dans aucune le père des Dieux approcher de la grandeur avec laquelle il se manifesta jadis à l'intelligence d'Homère, comme dans les traits que vous offre ici son fils ; les beautés individuelles de tous les Dieux sont réunies dans cette figure comme dans celle de Pandore. Ce front est le front de Jupiter renfermant la déesse de la sagesse ; ses sourcils, par leur mouvement, annoncent sa volonté ; ce sont les grands yeux de la reine des Déesses, et sa bouche est la bouche même qui inspirait la volupté au beau Branchus. Semblable aux tendres rejetons du pampre, sa belle chevelure flotte autour de sa tête, comme si elle était légèrement agitée par l'haleine de Zéphir. Elle semble parfumée de l'essence des Dieux, et attachée négligemment au haut de sa tête par la main des Grâces. A l'aspect de ce chef-d'œuvre, j'oublie tout l'univers ; je prends moi-même une attitude noble pour le contempler avec dignité. De l'admiration, je passe à l'extase ; je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève, comme l'éprouvent ceux qui sont remplis de l'esprit des prophéties ; je suis transporté à Délos et dans les bois sacrés de Lycie, lieux qu'Apollon honorait de sa présence ; car la figure que j'ai sous les yeux paraît recevoir le mouvement, comme le reçut jadis la beauté qu'enfanta le ciseau de Pygmalion ; mais comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre ! Il faudrait pour cela que l'art même daignât m'inspirer et conduire ma plume. Les traits que je viens de crayonner, je les dépose à tes pieds ; ainsi ceux qui ne peuvent atteindre jusqu'à la tête de la Divinité qu'ils adorent, mettent à ses pieds les guirlandes dont ils auraient voulu la couronner.

Winkelman, Histoire de l'Art chez les anciens.

L'Aspect des Pyramides d'Egypte.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les Pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré ; l'on commence à voir ces montagnes factices, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leurs pieds ; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve ; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds, tout saisit à-la-fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect ; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport ; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces bar-

bares ouvrages ; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monumens de l'Egypte ; ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice, qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on en accorde moins de pitié à ces ruines ; et tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet au plus humble de ses besoins, l'orgueil d'un luxe inutile.

Volney, Voyage en Egypte.

Le Soleil.

Tel qu'un fleuve profond et majestueux dont les eaux coulent toujours avec la même abondance, ou tel qu'un volcan intarissable qui ne cesse de faire jaillir de ses gouffres tonnans des sources de feu, et de vomir des torrens de flammes, abyme infini de lumière, tu la répands, tu la prodigues depuis la naissance des siècles, sans jamais l'épuiser.

Tu ne te consumes pas toi-même, et ne vieillis pas comme tout ce qui respire ; tu ne tombes pas insensiblement en poussière comme le corps fragile de l'homme. Mille fois tu as vu la terre se renouveler, ses habitans changer de maîtres, de lois, de mœurs et de langage : tu as vu mille fois les nations se diviser et se détruire ; des cités superbes et opulentes sortir du sein des déserts, et

s'y ensevelir ; des empires se former, s'agrandir, devenir formidables, décroître et s'éteindre, ou renaître pour périr encore ; les rois se combattre, se détrôner les uns les autres ; les peuples d'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves débordés, impétueux torrens, inonder, ravager la surface de la terre ; tous enfin, peuples et rois, après un peu de bruit, tomber et disparaître dans l'abyme du temps, toujours ouvert pour les engloutir.

Tu n'éclaires donc plus que les restes de ces antiques empires et les débris de leurs vaines grandeurs ; le monde entier n'est plus à tes regards qu'un vaste tombeau, où les cendres de ces générations innombrables de souverains et de sujets sont entassées et confondues, sans que la main qui les remue puisse distinguer ce qui a été, ni en retrouver aucun vestige ; tandis que toi seul, ô soleil ! ô flambeau de l'univers ! toi seul, témoin de ces grands spectacles, existes par toi-même, immuable au milieu de ces éternelles révolutions.

Envain je porte la vue sur toute la terre pour y découvrir les magnifiques monumens que des peuples adorateurs ont érigés à ta gloire ; il n'en est plus ; temples, autels, pontifes, tout est anéanti : le Dieu vit encore ; et poursuivant sa carrière, triomphe, au plus haut des cieux, des outrages du temps. Ce temps jaloux, toujours enchaîné à ton char, ne peut étendre sur toi ses ravages. Tu parcours depuis le commencement, avec la même rapidité, l'immense étendue des airs, et tu roules ton globe resplendissant au milieu du torrent des âges, sans qu'ils puissent ni t'affaiblir ni t'arrêter.

Ton éclat, au contraire, semble renaître et croître avec une nouvelle vigueur. La fin de ta course paraît plus brillante encore que son commencement. Ton char, en se plongeant dans l'onde, laisse après lui dans les nues de

longues traces de lumière qui se prolongent jusqu'au règne des ténèbres.

A ton coucher, le ciel se nuance de mille traits de pourpre, d'or, d'azur et d'argent : tu n'abandonnes l'horizon qu'après l'avoir inondé d'un déluge de feux que tu vas prodiguer à d'autres mondes ; et la source de tes rayons, qui enfantent le jour et vivifient les astres de la nuit, ne tarit jamais.

Marais fangeux, lacs impurs, repaire de mille horribles reptiles, images des cœurs infectés du venin des passions, vous ne les souillez point par vos exhalaisons ces rayons si purs : s'ils vous éclairent, c'est sans se corrompre, et sans rien perdre de leur inaltérable beauté.

Ornement sacré des cieux, je te salue encore : reçois jusqu'à la fin des jours et des temps, les hommages multipliés des êtres sans nombre qui peuplent l'étendue de l'univers. Brille pendant l'espace infini des siècles avec la même splendeur ; éclaire éternellement la terre, la mer et les cieux, et ne rentre jamais dans les gouffres du chaos.

Astre merveilleux, roi du monde, sois immortel comme les Dieux ; tu es leur céleste image : leur essence et leur gloire se peignent en caractère de feu dans l'éclat de ton globe éblouissant. O que ta vue élève mon âme, et qu'elle l'agrandit en lui dévoilant sa sublime origine ! tu ne cesses de lui révéler la divinité. Oui, je suis le fils des Dieux ; je n'ose plus en douter quand je te contemple ; chacun de tes rayons est une preuve victorieuse de leur existence, une vive étincelle de leur grandeur, et le triomphe continuel de leur pouvoir suprême. *Reyrac, Hymne au Soleil.*

RUINES.

Effet pittoresque des Ruines de Palmyre, d'Egypte, etc.

Les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau, que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les ceintres de l'édifice ; mais, quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les fleuves, les montagnes : alors, par un jeu naturel d'optique, les horizons reculent, et les galeries, suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus des anciens ; ils élevaient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature, au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lion* qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil.* Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée ; et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du Silence. On y voit encore une espèce d'arbres, dont le feuillage échevelé,

et les fruits en crystaux, forment, avec les débris pendans, de beaux accords de tristesse. Une caravanne, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines ; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque couchés entre de grands fragmens de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Egypte ; souvent elles étalent, dans un petit espace, toutes les sortes d'architecture et toutes sortes de souvenirs. Le sphynx, et les colonnes du vieux style égyptien, s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne : un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe : des champs de féves, des rizières, des plaines de trèfles s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés : le chakal, monté sur un piédestal vide, alonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier : la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, et la poule sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent, de toutes parts, les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes, et les fleurs saxatiles ; une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé ; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosyne, aimable symbole de la renommée passée, et de l'oubli présent

de ces lieux. Les flots de l'Egée qui viennent expirer sous de croulans portiques ; Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel ; le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda ; tous ces accidens, produits par les grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelle, consacré à Neptune, et suspendu à ses rivages.

Chateaubriand, Génie du Christianisme.

Les Ruines de Palmyre.

Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horison lointain des monts de la Syrie : la pleine lune, à l'Orient, s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate ; le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit, calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chamaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert ; seulement, à de longs intervalles, l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques *chacals*. . . . . L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. . . . Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne ;

et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur la désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente ; ici fut le siége d'un empire puissant. Quoi ! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires ; en ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchans de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr* pour le fil précieux de la *Sérique ;* les tissus moëlleux de *Cachemire* pour les tapis fastueux de la *Lydie ;* l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes ; l'or *d'Ophir* pour l'étain de *Thulé.*

Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des Dieux !....Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire !....Comment se sont anéantis tant de travaux !....

Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations.

Volney. Les Ruines.



Vue du Liban.

Le Liban, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du *Kesraouân* et du pays des *Druzes*, présente tout le spectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scènes, où la nature déploie, tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer et descend-on sur le rivage ? la hauteur et la rapidité de ce rempart qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élancent dans les nues, inspirent l'étonnement et le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'a ces sommets qui bornaient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre devient un autre sujet de son admiration ; mais pour jouir entièrement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Liban, ou du *Sannin*. Là, de toutes parts, s'étend un horizon sans bornes ; là, par un temps clair, la vue s'égare et sur le désert qui confine au golfe persique, et sur la mer qui baigne l'Europe : l'âme croit embrasser le monde. Tantôt les regards errans sur la chaîne successive des montagnes, porte l'esprit, en un clin d'œil, *d'Antioche* à *Jérusalem*. Tantôt se rapprochant de tout ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage. Enfin, l'attention fixée par des objets distincts, observe avec détail les rochers, les bois, les torrens, les côteaux, les villages et les villes. Ou prend un plaisir secret à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On regarde avec complaisance la vallée couverte de nuées

orageuses, et l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronde si long-temps sur la tête ; on aime à voir à ses pieds ces sommets jadis menaçans, devenus dans leur abaissement semblables aux sillons d'un champ, ou aux gradins d'un amphithéâtre ; l'on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, et l'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices, commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidens pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières, pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue : il tourne, il descend, il cotoye, il grimpe ; et dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scène. Tantôt ce sont des villages prêts à glisser sur des pentes rapides, et tellement disposés, que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui les domine. Tantôt c'est un couvent placé sur un cône isolé ; ici un rocher, percé par un torrent, est devenu une arcade naturelle ; là, un autre rocher taillé à pic, ressemble à une haute muraille ; souvent sur les côteaux, les bancs de pierre dépouillés et isolés par les eaux ressemblent à des ruines que l'art aurait disposées. En plusieurs lieux, les eaux trouvant des couches inclinées, ont miné la terre intermédiaire, et ont formé des cavernes ; ailleurs, elles se sont pratiqué des cours souterrains, où coulent des ruisseaux pendant une partie de l'année ; quelquefois ces incidens pittoresques sont devenus tragiques. On a vu, par des dégels et des tremblemens de terre des rochers perdre

leur équilibre, se renverser sur les maisons voisines, et en écraser les habitans ; il y a environ vingt ans qu'un accident semblable ensevelit un village, qui n'a laissé aucunes traces. Plus récemment, et près du même lieu, le terrain d'un côteau chargé de mûriers et de vignes, s'est détaché par un dégel subit, et glissant sur le talus de roc qui le portait, il est venu, semblable à un vaisseau qu'on lance du chantier, s'établir tout d'une pièce dans la vallée inférieure.

Volney, Voyage en Syrie.

Source du Rhône.

C'est là que les yeux, enchantés par la vue riante du Valais, se saisissent avec empressement de ces lieux désolés. On monte le long de la gorge d'où descend le Rhône, par un sentier taillé dans le roc, ayant le fleuve à sa droite, des pins au-dessus de sa tête, et des rochers suspendus devant soi ; ce lieu sauvage offre sans cesse de nouvelles scènes dans la profondeur des abymes où le torrent se précipite. Dans l'aspect des rochers prêts à s'écrouler, tout fait spectacle, tout paraît être en mouvement ; le bruit de l'eau, l'agitation de l'air, les pins renversés, les cascades concourent à rendre ces lieux intéressans ; l'horizon se développe, la gorge s'agrandit, et annonce un nouvel ordre de choses et des beautés d'un autre genre : bientôt on voit le fleuve s'ensevelir sous des amas de neiges durcies par les hivers ; à quelque distance, des débris de rochers, des troncs d'arbres couchés pêle-mêle le coupent ; plus haut d'énormes rochers forment une magnifique voûte, et servent de ponts aux voyageurs, qui de là voient le fleuve écumer à cent pieds au-dessous d'eux. Enfin on arrive au dernier échelon de ce

passage, tout-à-la-fois sauvage et magnifique ; c'est là qu'on est arrêté par l'aspect étonnant et majestueux d'un mur énorme de glaces, resplendissant comme le soleil, et éclairant comme lui tout ce qui l'environne : sa hauteur est de quatre mille pieds, sa largeur de dix mille ; et ce prodigieux amas de glaces semble descendre du ciel, et se montrer entre d'immenses rochers, comme le paroi d'un temple auguste se voit entre un portail. Tel est l'aspect du glacier du Rhône, élevé par la nature, et d'après un plan qui n'appartient qu'à elle d'exécuter. On admire le cours majestueux d'un fleuve ; on ne soupçonne pas que ce qui le fait naître et l'entretient, puisse être plus majestueux et plus magnifique encore.

Anonyme.

---

*Le Meschacebé.**

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux

* Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi, *Vieux père des eaux.*

fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce et toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux, remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sens bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental : mais elle change tout-à-coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les

formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile : surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des troupes de cariboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts, à tête jaune ; des piverts empourprés, des cardinaux de feu grimpent, en circulant, au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens ciseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes, de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou

broient entre leurs dents les noyeaux des fruits; des bruissemens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Chateaubriand, Génie du Christianisme.

La Colonie cosmopolite, ou Asyle hospitalier pour une famille malheureuse de chaque nation de l'univers.

Pour remplir un objet si intéressant, je désirerais que l'on y destinât un vaste emplacement, dans le voisinage de Paris, sur le bord de la Seine, du côté de la mer. On le choisirait dans un terrain inégal, formé de montagnes, de rochers, de ruisseaux, de bruyères, de prairies. On y sèmerait toutes les plantes exotiques déjà naturalisées dans notre climat, ou celles qui peuvent l'être; la grande vesce de Sibérie aux fleurs bleues et blanches, qui donne un abondant pâturage; le trèfle du même pays, qui n'est pas moins fécond; le chanvre de la Chine, qui s'élève comme un arbre, à quinze pieds de hauteur; les différens mils, le gom de la Mingrelie, le bled de Turquie, la rhubarbe de la Tartarie, la garance, etc. On y planterait en différens groupes, les arbres et arbrisseaux étrangers qui ont résisté dans nos jardins à notre dernier hiver; les acacias, les thuyas, les arbres de

Judée et de Sainte-Lucie, les sumachs, les sorbiers, les ptéléas, les lilas, les andromédas, les liquidambars, les cyprès, les ébéniers, les amélanchiers, les tulipiers de Virginie, les cèdres du Liban, les peupliers d'Italie et de Hollande, les platanes d'Asie et d'Amérique, etc. Chaque végétal y serait dans le sol et l'exposition qui lui seraient le plus convenables. On y ferait contraster le bouleau à feuillage mobile et gai, avec le sapin pyramidal et sombre ; le catalpa aux larges feuilles en cœur, qui dresse au ciel ses branches roides comme celles d'un candélabre, avec le saule de Babylone, dont les rameaux traînent à terre comme une longue chevelure ; l'acacia, dont les ombres légères jouent avec les rayons du soleil, avec l'épais mûrier de la Chine, qui leur interdit tout passage ; le thuya dont les rameaux applatis ressemblent aux feuillures d'un rocher, avec le mélèze qui porte les siens garnis de pinceaux semblables à des houpes de soie. On peuplerait ces bosquets de faisans, de canards de Manille, de poules d'Inde, de paons, de daims, de chevreuils, et de tous les animaux innocens qui peuvent supporter notre climat. On verrait dans leurs clairières le cerf léger se promener auprès de la tortue rampante, et sous leurs ombrages, le brillant pivert grimper sur les écorces du sapin, où l'écureuil de Sibérie, au gris de perle argenté, s'élancerait de branche en branche. Le long d'un ruisseau, le cygne voguerait en paix auprès du castor occupé à bâtir une loge sur son rivage. Beaucoup d'oiseaux seraient attirés dans ces lieux par les végétaux de leur pays, et s'y naturaliseraient comme eux, lorsqu'ils n'auraient rien à redouter des chasseurs.

On diviserait ce terrain en petites portions suffisantes à l'amusement d'une famille, et on les donnerait en toute propriété à des infortunés de toutes les nations, pour

leur servir de retraite. On y bâtirait aussi des logemens convenables à leurs besoins, et on leur fournirait, de plus, des vivres et des habits, suivant leurs costumes.

Quel spectacle plus grand, plus aimable et plus touchant, que de voir sur des montagnes et dans des vallées françaises des arbres de toutes les parties de la terre, des animaux de tous les climats, et des familles malheureuses de toutes les nations, se livrant en liberté à leur goût naturel, et rappelées au bonheur par notre hospitalité ! A l'ombre de l'olivier de Bohême ou plutôt de Syrie, dont l'odeur est aimée des Orientaux, un Turc silencieux, échappé au cordon du sérail, fumerait gravement sa pipe ; tandis que dans son voisinage, un Grec de l'Archipel, joyeux de n'être plus sous le bâton des Turcs, cultiverait en chantant l'arbrisseau du laudanum. Un Indien du Mexique effeuillerait le coco, sans être forcé par un Espagnol d'aller le boire dans les mines du Pérou ; et près de là, l'Espagnol méditant, lirait tous les livres propres à l'instruire, sans craindre l'inquisition. Le paria n'y serait point voué à l'infamie par le brame, et de son côté le brame n'y serait point opprimé par l'Européen. La justice et l'humanité s'étendraient jusqu'aux animaux. Le sauvage du Canada n'y désirerait point de dépouiller l'ingénieux castor de sa peau, et aucun ennemi ne souhaiterait à son tour d'enlever au sauvage sa chevelure. Les hommes et les animaux innocens y trouveraient en tous temps des asyles assurés. Un Anglais dans une île semée de rey-gras, s'exerçant à élever des coursiers, ou à construire des barques encore plus légères à la course, se croirait dans sa patrie, tandis qu'un juif qui n'en a plus, se rappellerait la sienne, et les chants de Jérusalem, sur les bords de la Seine, au pied d'un

saule de Babylone; un bateau attaché à un tilleul renfermerait la famille d'un Hollandais, toujours prêt à voguer le long du fleuve pour les besoins de la colonie, et une tente sur des roues, attelée de chameaux, contiendrait celle d'un Tartare errant, qui chercherait, à chaque saison, l'exposition qui lui conviendrait le mieux. Sur la plus haute montagne, un Lapon, sous un bois de sapin, ferait paître en été son troupeau de rennes auprès d'une glacière, tandis qu'au fond de la vallée, au midi, dans les plus rigoureux hivers, un nègre du Sénégal cultiverait, dans une serre, des nopals chargés de cochenille. Beaucoup de plantes et d'animaux qui se refusent à nos éducations, aimeraient à se reproduire entre les mains de leurs compatriotes, et beaucoup de familles étrangères, qui meurent de regret hors de leur patrie, se naturaliseraient dans la nôtre, au milieu des plantes et des animaux de leur pays.

Il n'y aurait de chaque nation qu'une seule famille qui la représenterait, non par son luxe qui excite la cupidité, mais par des infortunes qui sont pour tous les hommes un objet d'intérêt. Ces retraites ne seraient données ni à la naissance, ni à l'argent, ni à l'intrigue, mais au malheur. Parmi les prétendans du même pays, on accorderait la préférence á celui qui aurait éprouvé le plus d'infortunes et qui les aurait le moins méritées. Ils n'auraient d'autres arbitres que les autres habitans du lieu, qui, ayant passé par les mêmes épreuves, seraient leurs pairs et leurs juges naturels. . . . .

. . . .

. . . .

En rapprochant toutes ces familles, on affaiblirait entre elles les préjugés et les haines qui divisent leurs nations, et causent la plupart de leurs malheurs. Au milieu de leurs habitations serait un bois inhabité, formé de tous les

arbres étrangers que la nature a naturalisés chez nous, et de ceux qui croissent d'eux-mêmes dans nos forêts, tels que les ormes, les peupliers, les chênes, etc. Au centre de ce bois seraient des bocages de tous nos arbres fruitiers, de noyers, de vignes, de pommiers, de poiriers, de châtaigniers, d'abricotiers, de pêchers, de cerisiers, entremêlés de champs de bled, de fraisiers et de légumes, qui servent à la nourriture des hommes. Au milieu de ces cultures, terminées par un ruisseau assez escarpé pour servir de barrière aux animaux, serait une vaste pelouse, où paîtraient jour et nuit des troupeaux de vaches, de brebis, de chèvres et de tous les animaux qui sont utiles à l'homme par leur lait, leur laine ou leurs services. Du centre de cette pelouse, s'élèverait un temple en rotonde, ouvert aux quatre parties du monde, sans figures, sans ornement, sans inscriptions et sans portes, comme ceux qui furent élevés dans les premiers temps à l'auteur de la nature. Chaque jour de l'année, chaque famille viendrait tour-à-tour, au lever et au coucher du soleil, y réciter, dans la langue de ses pères, la prière de l'évangile, qui, s'adressant à Dieu comme au père des hommes, convient aux hommes de toutes les nations. Ainsi, comme la plupart des religions ont consacré à Dieu un jour particulier dans chaque semaine : les Turcs, le vendredi ; les juifs, le samedi ; les chrêtiens, le dimanche ; les peuples de la Nigritie, le mardi ; et sans doute d'autres peuples le lundi, le mercredi, le jeudi ; Dieu serait honoré dans ce temple d'un culte solennel chaque jour de la semaine, et dans une langue différente, tous les jours de l'année.

Comme les animaux heureux se rassembleraient sans crainte autour des habitations des hommes, de même les hommes heureux se réuniraient sans intolérance autour du temple de la Divinité. La reconnaissance envers Dieu et envers les hommes, y rapprocherait peu-à-peu les

langues, les costumes et les cultes qui divisent les habitans par toute la terre. La nature y triompherait de la politique : ces habitans y offriraient en commun à Dieu les fruits dont il soutient la vie humaine dans nos climats. Comme l'année est un cercle perpétuel de ses bienfaits, et que chaque lune amène ou des feuillages, ou des fruits, ou des légumes nouveaux, chaque lune nouvelle serait l'époque de leurs récoltes, de leurs offrandes et de leurs fêtes principales. Dans ces jours sacrés, toutes les familles se rassembleraient autour du temple pour y prendre en commun des repas innocens avec les racines des plantes, les fruits des arbres, les bleds des graminées, et le lait des troupeaux.

. . . .

. . . .

Oh ! que la France se couvrirait de gloire, si elle ouvrait dans son sein une telle retraite aux infortunés de toutes les nations ! Heureux si je pouvais consacrer à ce saint établissement les faibles fruits de mes travaux ! Heureux si j'y pouvais finir mes jours, ne fût-ce que dans une chaumière, sur quelque crête escarpée de montagne, sous des sapins et des genevriers, mais voyant au loin, sur les côteaux et dans leurs vallons, des hommes jadis divisés de langues, de gouvernemens et de religions, réunis au sein de l'abondance et de la liberté par l'hospitalité française !

Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la Nature.



Les Déserts de l'Arabie Pétrée.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles

l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossemens, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans borne ; il voit par-tout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abyme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir, car la faim, la soif et la chaleur brûlante, pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Buffon, Histoire du Chameau.



Moyen de connaître les grands effets des variétés de la Nature.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connaître les grands effets des variétés de la nature ; c'est en se transportant des sables brûlans de la Torride aux glacières des pôles ; c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers ; c'est en comparant les déserts avec les déserts que nous les jugerons mieux, et l'admirerons davantage. En

effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes, et des majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée ; ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre, sans verdure, n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout paraît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau d'une sécheresse absolue dans une terre trop ancienne à celui des vastes plaines de fange, des savanes noyées du nouveau continent, nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut ; des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper toute entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé ; et ces vastes marécages exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées ; et ces broussailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux élémens, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Les énormes serpens traçent de larges sillons sur cette terre bourbeuse ; les crocodiles, les cra-

pauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange ; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qui l'obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confus, multipliés et mêlés aux croassemens des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur, pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles ; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les élémens n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différens districts de la nature.

Le même, Oiseaux Kamichi.



Le Chien pour l'Homme sauvage, et la première Cabane.

Cependant, au milieu de ces bois voisins des eaux, et dont les grottes naturelles sont encore l'habitation de l'espèce humaine, un animal doué d'un odorat exquis, d'une vue perçante, d'un instinct supérieur, d'un naturel aimant, courageux pour les objets qui lui sont chers, timide pour ses propre besoins, avide d'un secours étranger, réclamant sans cesse un appui, se livrant sans réserve, modifiant ses habitudes par affection, docile par sentiment, supportant même l'ingratitude, oubliant tout, excepté les bienfaits, et fidèle jusqu'au trépas, s'attache à l'homme, se dévoue à le servir, lui abandonne véritablement tout son être, et par cette alliance volontaire et durable, lui donne

le scèptre du monde. Jusqu'à ce moment l'homme n'avait pu que repousser, poursuivre, mettre à mort tous les animaux : maintenant il va les régir. Aidé du chien, son nouveau, son infatigable compagnon, il réunit autour de lui la chèvre, la brebis, la vache ; il forme des troupeaux, il acquiert dans le lait un aliment salubre et abondant ; la houlette remplace la hache et la massue ; il devient pasteur.

N'étant plus condamné à des courses lointaines, il cherche à embellir la grotte dont il n'est plus contraint de s'éloigner si fréquemment. Son cœur apprend à goûter les charmes d'un paysage, à préférer un séjour riant, à attacher des souvenirs touchans à la forêt silencieuse, à la verte prairie, au rivage fleuri ; il a façonné le bois pour l'attaque et la défense, il va le façonner pour le plaisir, et, toujours guidé par le sentiment, entouré de sa compagne, de ses enfans, du son chien fidèle, il rapproche des branches souples, en entrelace les rameaux, les couvre de larges feuilles, les élève sur des tiges préparées, et, environnant d'épais feuillages et d'arbrisseaux flexibles cette enceinte si chère, cet asyle, qu'il consacre à tout ce qu'il aime, il construit la première cabane, et l'éternel modèle de la plus pure architecture est dû à la tendresse.

Lacepède, Disc. d'ouv. du Cours d'hist. nat. an 6.

Le Chien.

Le chien fidèle à l'homme conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux, il leur commande, il régne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de

sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force, que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans, qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie toute entière. Les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce par ses mouvemens et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas-à-pas, et par des accens différens indique les temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage, redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir comme l'homme la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, toute ardeur et toute

obéissance ; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves, il lèche cette main, instrument de douleur qui vient de le frapper, il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Buffon. Quadrupèdes.

Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut, qui se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

Le même.

La Chèvre et la Brebis.

La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis ; elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement ; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et mōins timide que la brebis ; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau ; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices ; elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paraît cependant pas dans la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et se multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette ; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur ; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissemens, ni vertiges ; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paraît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont par cette raison beaucoup

moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit, comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur ; et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvemens qui lui sont naturels. *Le même.*

Le Lion et le Tigre.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force ; le premier qui peut tout est moins tyran que l'autre, qui ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps

qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite ; il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme ; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques ; met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble : la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps, l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchirer leur mère, lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit.

Le même.



La Fauvette.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature ; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitans de l'air

détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers ; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation ; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissans, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchans sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer, et y chanter l'amour.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables ; vives, agiles, légères, et sans cesse remuées, tous leurs mouvemens, ont l'air du sentiment ; tous leurs accens, le ton de la joie, et tous leurs jeux, l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles, et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes ; les uns viennent habiter nos jardins ; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaieté.

A ce mérite des grâces naturelles, nous voudrions réunir celui de la beauté ; mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne, excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres, de blanchâtre, de gris et de roussâtre. . . . .

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu ; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus long-

temps ; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner par-tout du chant de ces fauvettes ; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées ; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur ; car les cœurs sensibles n'entendent pas, sans une douce émotion, les accens inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

Le même.



Le Rossignol.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol ; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons : les autres ont le timbre aussi pur et plus doux ; d'autres ont des tours de gosiers aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage ; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se repète jamais, du moins

jamais servilement ; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens : il réussit dans tous les genres ; il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature ? il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatans, batteries vives et légères ; fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables, roulades précipitées, brillantes, et rapides, articulées avec force, et même avec une dureté de bon goût ; accens plaintifs cadencés avec mollesse, sons filés sans art, mais enflés avec âme ; sons enchanteurs et pénétrans, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur, et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante. C'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sent entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concou-

rent si puissamment aux grands effets ; on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles ; bientôt on attend, on désire une autre reprise : on espère que ce sera celle qui plaît ; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront. Au reste, une des raisons pourquoi le chant du rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est parce que chantant la nuit, qui est le temps le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat, et n'est offusquée par aucune autre voix : il efface tous les autres oiseaux, par ses sons moëlleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes ; un observateur a compté dans ce ramage seize reprises différentes, bien déterminées par leurs premières et dernières notes, et dont l'oiseau sait varier avec goût les notes intermédiaires : enfin il s'est assuré que la sphère que remplit la voix d'un rossignol n'a pas moins d'un mille de diamètre, sur-tout lorsque l'air est calme ; ce qui égale au moins la portée de la voix humaine.

Gueneau de Montbeillard.

Le Serin et le Rossignol.

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre ; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts ; avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de

variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire ; et comme la différence du caractère, sur-tout dans les animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier ; il est capable de connaissance, et même d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocens, et sa colère ne blesse ni n'offense : ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques ; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile, est aussi plus heureuse ; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel, pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instrumens ; il applaudit, il accompagne, et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté ; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler ; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter ; celui du serin est un modèle de grâces, d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agrémens de la société ; le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur ; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des re-

cluses ; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans les âmes innocentes et captives ; et ses petits amours, qu'on peut considérer de près en le faisant nicher, ont rappelé mille et mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés ; c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal. *Buffon.*

Le Paon.

Si l'empire appartenait à la beauté, et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux ; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné ; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête, et l'élève sans la charger ; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre, et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter, ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de prin-

temps ; mais si sa femelle vient tout-à-coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure, les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes, sa tête et son cou se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce front radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses ; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses, et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connaître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne qui en est privée, sans en être moins chérie. . . . .

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année ; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté ; car on prétend qu'il en jouit en effet ; qu'il est sensible à l'admiration ; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on

paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors, et les cache à qui ne sait point les admirer. *Le même.*

Le Cygne.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne régnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté : au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense : il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer ; roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide ; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent, dans le cygne, à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fré-

quente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux ; la nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces, qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout, dans le cygne, respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père â la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnoître, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en représente la carène ; son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe ; sa queue est un vrai gouvernail ; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à-la-fois,

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée ; soit que s'en détachant, et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant

ses grâces par mille mouvemens doux, ondulans, et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre, ou renfermer ; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes pièces d'eau ; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes, mettre au nombre de ses plaisirs, celui de peupler de ces beaux oiseaux, les bassins de ses maisons royales. *Le même.*

L'Oiseau-Mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur ;

son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche : elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux, légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillant sur ses habits, il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instans ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat : il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil ;* les Espagnols les ont appelés *tomineos*, mot relatif à leur excessive petitesse. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux, sont audessous de la grande mouche-asyle (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillans ; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus ; ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs

ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs paraît non-seulement immobile, mais tout-à-fait sans action ; on le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir, il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée ; elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. . . . . . . Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats ; l'impatience paraît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété, ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor, et se dispersent dans les campagnes. Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps ; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse, recueillie sur des fleurs ; ce nid est

fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse ; la femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux ; on la voit empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture ; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue ; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommiers, qu'elle colle à l'entour, pour le défendre des injures de l'air, autant que pour le rendre plus solide ; le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, ou quelquefois à un fétu qui pend de la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coupe ; on y trouve deux œufs tout blancs, et pas plus gros que de petits pois, le mâle et la femelle les couvent tour à tour pendant douze jours ; les petits éclosent au 13e. jour, et ne sont alors pas plus gros que des mouches. " Je n'ai jamais pu remarquer, dit le P. Dutertre, " quelle sorte de becquée la mère leur apporte, sinon " qu'elle leur donne à sucer sa langue encore toute " emmiellée du suc tiré des fleurs."

Le même.

Les Serpens.

Les serpens paraissent privés de tout moyen de se mouvoir, et uniquement destinés à vivre sur la place où le hasard les fait naître. Peu d'animaux cependant ont les mouvemens aussi prompts, et se transportent avec autant de vîtesse que le serpent ; il égale presque, par sa rapidité, une flèche tirée par un bras vigoureux, lorsqu'il s'élance sur sa proie, ou qu'il fuit devant son enne-

mi : chacune de ses parties devient alors comme un ressort qui se débande avec violence ; il semble ne toucher à la terre que pour en rejaillir, et, pour ainsi dire, sans cesse repoussé par les corps sur lesquels il s'appuie, on dirait qu'il nage au milieu de l'air en rasant la surface du terrain qu'il parcourt. S'il veut s'élever encore davantage, il le dispute à plusieurs espèces d'oiseaux, par la facilité avec laquelle il parvient jusqu'au plus haut des arbres, autour desquels il roule et déroule son corps avec tant de promptitude, que l'œil a de la peine à le suivre : souvent même, lorsqu'il ne change pas encore de place, mais qu'il est prêt à s'élancer, et qu'il est agité par quelque affection vive, comme l'amour, la colère ou la crainte, il n'appuie contre terre que sa queue, qu'il replie en contours sinueux : il redresse avec fierté sa tête, il relève avec vîtesse le devant de son corps, et le retenant dans une attitude droite et perpendiculaire, bien loin de paraître uniquement destiné à ramper, il offre l'image de la force, du courage et d'une sorte d'empire.

Lacepède, Ovipares.



Le Serpent.

Ses mouvemens diffèrent de ceux de tous les autres animaux ; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes ; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît, disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en

spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Le labyrinthe avait moins de sinuosités, que les méandres tracés par ce reptile. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche ; elles changent à tous les aspects de la lumière, et comme ses mouvemens, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtres, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente les tombeaux, habite les lieux inconnus, compose des poisons, qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes ; ici, il fait entendre une sonnette, il siffle comme un aigle de montagne, il mugit comme un taureau. Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence a son caducée ; aux Enfers, il arme les fouets des furies ; au Ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence. Ses regards enchantent les oiseaux dans les airs, et sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait.

Chateaubriand, Génie du Christianisme.

Le Serpent devin.

C'est sur-tout dans les déserts brûlans de l'Afrique qu'exerçant une domination moins troublée, le serpent devin parvient à une longueur plus considérable. On frémit lorsqu'on lit, dans les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, la manière dont cet énorme serpent s'avance au milieu des herbes hautes et des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On aperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sur son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps ; on voit fuir devant lui les troupeaux de gazelles et d'autres animaux dont il fait sa proie, et le seul parti qui reste à prendre dans ces solitudes immenses pour se garantir de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, et sur-tout lorsqu'il est irrité par la faim. L'on ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes, qui se propagent avec vitesse au milieu de végétaux presque entièrement desséchés, en excitant ainsi un vaste incendie, et en élevant, pour ainsi dire, un rempart de feu contre la poursuite de cet énorme animal. Il ne peut être, en effet, arrêté ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer dont il fréquente souvent les bords, car il nage avec facilité, même au milieu des ondes agitées ; et c'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres ; il se roule, avec promptitude, jusqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes; aussi vit-il souvent dans les forêts. Enveloppant les tiges

dans les divers replis de son corps, il se fixe sur les arbres à différentes hauteurs, et y demeure souvent long-temps en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre, ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il entortille sa queue autour d'une branche, et suspendant son corps allongé à cette espèce d'anneau, se balançant, et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Il se retire aussi quelquefois dans les cavernes des montagnes et dans d'autres antres profonds où il a moins à craindre les attaques des ennemis, et où il cherche un asyle contre les températures froides, les pluies trop abondantes, et les autres accidens de l'atmosphère qui lui sont contraires. . . . .

Il paraît bien constaté qu'à la Guyanne il jouit d'une force assez grande, pour qu'un seul coup de sa queue renverse un animal assez gros, et même l'homme le plus vigoureux ; il y attaque le gibier le plus difficile à vaincre : on l'y a vu avaler des chèvres et étouffer des cougars, ces représentans du tigre dans le Nouveau-Monde. Il dévore quelquefois, dans les Indes orientales, des animaux encore plus considérables, ou mieux défendus, tels que des porcs-épics, des cerfs et des taureaux, et ce fait était déjà connu des anciens.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence un combat, qui alors serait trop désavantageux pour lui ; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence, que ne pouvant ni s'échapper, ni user de ses armes, et réduit à pousser de vains, mais d'affreux hurlemens, elle est bien-

tôt étouffée sous les efforts multipliés du monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort ; il en écrase les parties les plus compactes, et lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne en se roulant avec elle auprès d'un gros arbre, dont il renferme le tronc dans ses replis ; il place sa proie entre l'arbre et son corps ; il les environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux, et, se servant de la tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts, et parvient bientôt à comprimer en tout sens, et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'alonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur ; il l'imbibe de sa salive, ou d'une sorte d'humeur analogue qu'il répand en abondance. Il pétrit, pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe, ce corps qui n'est plus qu'un composé confus de chairs ramollies et d'os concassés. C'est alors qu'il l'avale en la prenant par la tête, en l'attirant à lui, et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées ; mais malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi ; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre ; et l'on a souvent vu le serpent devin, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu

à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion.

Lacepède, Ovipares.

Le Lézard gris.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares ; mais elle lui a donné une parure élégante ; sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil ; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris, et lorsque dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nouvelle avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délice de cette chaleur bienfaisante ; il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée ; il fait briller ses yeux vifs et animés ; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder, avec complaisance ; mais au moindre bruit qui l'effraye, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe et demeure pendant quelques instans comme étourdi par sa chute ; ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, décrit en un ins-

tant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asyle, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée. *Le même.*

Le Dragon.

A ce nom de dragon, l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle, avec promptitude, tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux ; l'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poétique : une sorte de frayeur saisit les cœurs timides ; et la curiosité s'empare de tous les esprits. Les anciens, les modernes ont tous parlé du dragon. Consacré par la religion des premiers peuples, devenu l'objet de leur mythologie, ministre des volontés des Dieux, gardien de leurs trésors, servant leur amour et leur haine, soumis au pouvoir des enchanteurs, vaincu par les demi-dieux du temps antique, entrant même dans les allégories sacrées du plus saint des recueils, il a été chanté par les premiers poètes, et représenté avec toutes les couleurs qui pouvaient en embellir l'image : principal ornement des fables pieuses, imaginées dans des temps plus récens, dompté par les héros, et même par les jeunes héroïnes qui combattaient pour une loi divine ; adopté par une seconde mythologie, qui plaça les fées sur le trône des anciennes enchanteresses ; devenu l'emblême des actions éclatantes des vaillans chevaliers, il a vivifié la poésie moderne, ainsi qu'il avait animé l'ancienne : proclamé par la voix sévère de l'histoire, par-tout décrit, par-tout célébré, par-tout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant

ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées ave la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelans, réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, le dragon a été tout, et s'est trouvé par-tout, hors dans la nature. Il vivra cependant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira long-temps les images hardies d'une poésie enchanteresse ; le récit de sa puissance merveilleuse charmera les loisirs de ceux qui ont besoin d'être quelquefois transportés au milieu des chimères, et qui désirent de voir la vérité parée des ornemens d'une fiction agréable ; mais à la place de cet être fantastique, que trouvons-nous dans la réalité ? un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les espèces d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard, et tous ses rapports avec les serpens, ont fait trouver quelque sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de dragon par les naturalistes. *Le même.*

ALLEGORIES.

Le Fable et l'Allégorie.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'Orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, et les rubis sur la route du soleil. A cette annonce, la terre se réveille, et s'apprête à recevoir le Dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie : il paraît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des Cieux. Son char, conduit par les heures, vole et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste. Alors s'élève un autre char, dont la clarté douce et consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie. Une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un bout de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres pour soulever les flots. Au pied de ce côteau, est une grotte, asyle de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une nymphe bienfaisante verse, de son urne intarissable, le ruisseau qui fertilise la plaine voisine ; c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté

qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre, ce n'est ni le silence, ni la solitude qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez, est l'effet de la majesté divine.

Barthélemy, Voyage d'Anarcharsis.

Les Divinités de la Grèce.

L'imagination fertile des Grecs peupla l'univers d'une foule de Divinités. Cette théologie bizarre et confuse eut pourtant ses charmes. Elle fut ornée de tout ce que le goût peut enfanter de plus délicat. . . . L'enthousiasme de la liberté, la pureté de l'air, la variété des paysages, l'excellence des productions, les accidens de la nature, la beauté du Ciel, ce délicieux concours portait aux sens des Grecs les émotions les plus voluptueuses, et disposait leur esprit aux plus brillantes images, comme leur cœur aux plus douces jouissances : pour eux la nature était vivante et animée ; tout ce qui les environnait semblait doué de sentiment et d'intelligence. Le spectacle de la mer leur offrait le cortége le plus galant de Divinités ; c'était Neptune sur son char ; c'était Amphitrite accompagnée des plus charmantes Néréides, qui parcourait légèrement sa surface. Zéphir agitait mollement ses ondes ; et si quelquefois le violent Borée bouleversait ses flots, on avait encore l'espoir de l'apaiser par des sacrifices. Le Dieu qui présidait au cours d'un fleuve penché sur son urne, et couronné de roseaux, regardait avec attendrissement les danses des Nymphes auxquelles ses ondes servaient d'asyle ; les sources et les fontaines étaient des grottes de crystal, où les Naïades faisaient leur demeure ; les Oréades habitaient les montagnes ; dans la solitude des fo-

rêts, on se trouvait au milieu d'une troupe de Dryades, de Faunes et de Satyres, dont la figure grotesque faisait contraste avec la taille svelte et dégagée des Nymphes qui cherchaient à éviter leurs poursuites.

Cousin-Despréaux, Histoire de la Grèce.

Le Séjour du Temps.

Sous le pôle arctique, aux extrémités du monde connu, et au couchant de l'astre du jour, est une plaine inculte et aride, où le temps, monstre créé avec la terre, règne despotiquement. Ce fier tyran de tout ce qui respire, élevé sur une colonne de marbre blanc, étale sur un même front les grâces de l'adolescence et les rides de la vieillesse. Son visage mi-parti par une longue barbe grise, laisse voir une décrépitude parfaite à côté de l'embonpoint de la jeune virilité ; son corps toujours prêt à voler, ne porte que sur un pied qu'il appuie légèrement sur une horloge de sable, les heures qui le font couler en comptent scrupuleusement tous les grains ; lui-même il tient une faux tranchante dans ses mains, et de ses yeux perçans qui ne se livrent jamais au sommeil, il choisit ses victimes dans la multitude innombrable de mortels supplians qui implorent sa pitié. Mais ce monstre également dur et sourd, sans égard ni pour l'âge qu'il affaiblit, ni pour les conditions qu'il anéantit, ni pour les sexes qu'il confond, ni pour la beauté qu'il flétrit, ni pour l'esprit qu'il énerve, agitant ses ailes longues et bleuâtres, chasse loin de lui les jours, les mois, les années, et frappe indistinctement tantôt un fils unique, l'espérance de toute une famille, tantôt un monarque chéri qu'il précipite du trône presqu'aussi-tôt qu'il y est monté : quelquefois il ar-

rache une jeune épouse du lit nuptial, et change la joie d'un doux hymenée en pompe funèbre. Souvent il épargne un vieillard caduc et goutteux, pour trancher les jours d'un jeune homme sain et robuste. Il ne laisse enfin tomber sa faux meurtrière sur les vieillards qui l'environnent, que lorsque son bras appesanti de lassitude, ne peut s'étendre au loin pour choisir ses victimes. Alors ils tombent, semblables aux feuilles jaunâtres que le souffle du rigoureux Aquilon secoue des arbres sur la fin de l'automne.

Tels sont les jeux cruels qui amusent le temps, lorsque de sa faux sanglante il frappe les victimes. L'affreux contre-coup qui les livre à la mort empressée de les enlever, leur ouvre ces noires barrières qui servent de porte à l'éternité. C'est par là que les âmes entrent dans cet empire immense, d'où nul mortel ne peut revenir à la lumière. Son insatiable voracité ne se borne pas aux faibles mortels ; empires, royaumes, républiques, villes, temples, palais, tout éprouve sa dent de fer. Les monumens respectables de l'art ne sont pas plus respectés que les chefs-d'œuvres de la nature : autour de lui sont entassés les débris des dignités et des grandeurs humaines, couronnes fracassées, sceptres brisés, trônes mis en poudre, et sur les ruines desquels il élève d'autres trônes qu'il renverse incontinent. Il se fit un jeu d'élever les quatre grands empires du monde, de les détruire tour-à-tour, les uns par les autres, et d'en faire disparaître les nations. Devant lui passent rapidement toutes les générations, les vieillards poussés par les hommes d'un âge viril, et ceux-ci par des enfans. Tel est le Temps qui engloutit et dévore tout ; mais à la fin des siècles, ce monstre, dévoré lui-même, expirera aux portes de l'éternité.

De la Beaume.

Les Génies.

Le moment du départ étant arrivé, je sentis mon âme se dégager des liens qui l'attachaient au corps, et je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de substances animées, bonnes ou malfaisantes, gaies ou tristes, prudentes ou étourdies ; nous les suivîmes pendant quelque temps, et je crus reconnaître qu'elles dirigent les intérêts des états et ceux des particuliers, les recherches des sages et les opinions de la multitude.

Bientôt une femme de taille gigantesque étendit ses crêpes noires sous la voûte des Cieux ; et étant descendue lentement sur la terre, elle donna ses ordres au cortège dont elle était accompagnée. Nous nous glissâmes dans plusieurs maisons ; le Sommeil et ses ministres y répandaient des pavots à pleines mains ; et, tandis que le Silence et la Paix s'asseyaient doucement auprès de l'homme vertueux, les Remords et les Spectres effrayans secouaient avec violence le lit du scélérat. Platon écrivait sous la dictée du Génie d'Homère, et des Songes agréables voltigeaient autour de la jeune Lycoris.

L'Aurore et les Heures ouvrent les barrières du Jour, me dit mon conducteur ; il est temps de nous élever dans les airs. Voyez les Génies tutélaires d'Athènes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au-dessus de ces villes ; ils en écartent, autant qu'il est possible, les maux dont elles sont menacées. Cependant leurs campagnes vont être dévastées ; car les Génies du Midi, enveloppés de nuages sombres, s'avancent en grondant contre ceux du Nord. Les guerres sont aussi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, et le combat des Titans et des Typhons, ne fut que celui de deux peuplades de Génies.

Observez maintenant ces agens empressés, qui, d'un vol aussi rapide, aussi inquiet que celui de l'hirondelle, rasent la terre, et portent de tous côtés des regards avides et perçans ; ce sont les inspecteurs des choses humaines ; les uns répandent leurs douces influences sur les mortels qu'ils protègent ; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Némésis. Voyez ces médiateurs, ces interprètes, qui montent et descendent sans cesse ; ils portent aux Dieux vos vœux et vos offrandes ; ils vous rapportent les songes heureux ou funestes et les secrets de l'avenir, qui vous sont ensuite révélés par la bouche des Oracles.

O mon protecteur ! m'écriai-je tout-à-coup, voici des êtres dont la taille et l'air sinistre inspirent la terreur ; ils viennent à nous. Fuyons, me dit-il, ils sont malheureux, le bonheur des autres les irrite, et ils n'épargnent que ceux qui passent leur vie dans les souffrances et dans les pleurs.

Echappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeans. Até, la détestable Até, source éternelle des dissentions qui tourmentent les hommes, marchait fièrement au-dessus de leur tête, et soufflait dans leur cœur l'outrage et la vengeance. D'un pas timide, et les yeux baissés, les Prières se traînaient sur ses traces, et tâchaient de ramener le calme par-tout où la Discorde venait de se montrer. La Gloire était poursuivie par l'Envie, qui se déchirait elle-même les flancs ; la Vérité, par l'Imposture, qui changeait à chaque instant de masque ; chaque Vertu, par plusieurs Vices, qui portaient des filets ou des poignards.

La Fortune parut tout-à-coup ; je la félicitai des dons qu'elle distribuait aux mortels. Je ne donne point, me dit-elle d'un ton sévère, mais je prête à grosse usure. En proférant ses paroles, elle trempait les fleurs et les

fruits, qu'elle tenait d'une main, dans une coupe empoisonnée qu'elle tenait de l'autre.

Alors passèrent auprès de nous deux puissantes Divinités, qui laissaient après elles de longs sillons de lumière. C'est l'impétueux Mars et la sage Minerve, me dit mon conducteur. Deux armées se rapprochent en Béotie ; la Déesse va se placer auprès d'Epaminondas, chef des Thébains ; et le Dieu court se joindre aux Lacédémoniens, qui seront vaincus, car la Sagesse doit triompher de la Valeur.

Voyez en même temps se précipiter sur la terre ce couple de Génies, l'un bon, l'autre mauvais. Ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître ; ils l'accompagneront jusqu'au tombeau. Dans ce premier moment, ils chercheront à l'envi à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur et de l'esprit; dans le cours de sa vie, à le porter au bien ou au mal, suivant que l'influence de l'un prévaudra sur celle de l'autre. . . . .

J'espérais entrevoir le souverain de l'univers, entouré des assistans de son trône, de ces êtres purs que nos philosophes appellent Ombres, Idées éternelles, Génies immortels. Il habite des lieux inaccessibles aux mortels, me dit le Génie : offrez-lui votre hommage, et descendons sur la terre.

Barthélemy, Anacharsis.

LES QUATRE SAISONS.

Le Printemps.

L'âme de la nature, l'aimable déesse du printemps a rompu les chaînes qui la retenaient captive ; balancée

sur l'aile des Zéphirs, elle descend du haut des Cieux, épurés par son haleine et réjouis de sa présence : une vapeur légère, émanée d'elle et comme imprégnée de verdure, décèle sa trace vivifiante ; sa taille efface celle de la messagère des Dieux ; ses traits, ceux de la plus jeune des Grâces ; l'éclat de la rose nouvellement épanouie, le cède à celui de son teint. Une gaze verdoyante, et dont la transparence laisse deviner les appas qu'elle couvre, badine autour de son beau corps et en caresse amoureusement les contours arrondis. Une de ses mains voltige sur la lyre de Cupidon, où ce Dieu lui-même a gravé ses triomphes ; soudain, aux doux accords de l'harmonie créatrice, deux âmes, l'une par l'autre attirées, se rapprochent et s'unissent : revêtues des formes sveltes que l'antiquité a prêtées à Psyché et à l'Amour, elles paraissent se pénétrer et confondre, dans l'ivresse extatique d'une ineffable félicité, leurs plus vives affections ; l'immortelle s'applaudit : ses regards, où brille une douce majesté, se reposent avec complaisance sur ces heureux objets de sa sollicitude. Mais tout ce qui respire a des droits assurés à son amour : à l'ombre des plis de sa robe flottante, et comme au fond d'un bosquet mystérieux, deux blanches tourterelles, émues par les sons de la lyre enchanteresse, se prodiguent de doux baisers. Leurs ailes, à demi déployées, s'agitent voluptueusement ; chaque plume semble frissonner de plaisir. Un des replis du voile, à l'abri des caprices des Zéphirs, sert d'asyle à un nid de fauvettes ; la mère y couve les précieux fruits de ses amours, retenus encore dans leur faible prison. La fille de Vénus s'écoute préluder avec complaisance : elle incline sa belle tête, où mille fleurs variées s'épanouissent et se renouvellent sans cesse ; elles lui tiennent lieu de tresses ondoyantes ; elles forment seules son diadême et sa coiffure. Ici le narcisse

majestueux, la renoncule, l'anémone et la tulipe orgueilleuse, rivalisent de magnificence et se disputent le prix de la beauté ; là, l'humble violette et la flexible hyacinthe brillent d'un plus doux éclat, et rehaussent, par le suave mêlange de leurs teintes azurées, la pourpre et l'or de la rose naissante. De volages papillons, des essaims bourdonnans s'enivrent des parfums qu'exhalent leurs calices. La jeune déesse, à la vue des prodiges qu'elle-même a opérés, sent une joie secrète inonder son cœur. Le sourire du bonheur siége sur ses lèvres vermeilles. Mais son but est rempli : tout jouit, tout est heureux par ses bienfaits, et la face de la nature est renouvelée.

L'Eté.

Le brûlant fils du Soleil, le radieux Eté règne à son tour : ses regards majestueux et doux s'abaissent vers la terre ; il vient perfectionner l'ouvrage du Printemps. Sa tête et sa poitrine robuste, siége des principes ignés, en lancent de tous côtés les émanations ; des jets de flamme forment sa brillante chevelure. D'une main il retient près de lui le Sirius qui souffle de ses nazeaux ses exhalaisons malignes ; de l'autre, il verse abondamment l'urne des eaux fécondantes. Du mélange des deux principes, le chaud et l'humide, il compose les nuages orageux : il les foule de son pied puissant et les abaisse vers la terre. La foudre et la grêle s'en échappent, et avec elle la pluie bienfaisante, dont la douce fraîcheur pénètre et réjouit le sein de la terre altérée. Mais l'orage est près de se dissiper : déjà, dans une région presque dégagée de vapeurs, brille à l'œil consolé l'éclatante écharpe d'Iris. Le vêtement de l'Eté se peint de la verdure la plus vive : le lézard européen, à demi caché sous ses replis obscurs,

s'y tapit, et là, comme à l'ombre d'un épais buisson, il brave impunément les feux du jour. Plus loin, la cigale imprévoyante voltige et s'épuise en frivoles chansons, tandis que la fourmi laborieuse garnit en silence ses magasins. A l'autre extrémité du manteau, un reptile dangereux, des contrées soumises au joug du brûlant équateur, déploie fièrement ses orbes redoublés, et dressant sa tête audacieuse vers celle du Dieu, il semble allumer, aux rayons de sa chevelure, le noir venin dont il se gonfle et les couleurs variées de son armure étincelante. Cependant l'Eté bienfaisant a produit son effet ; du sein de ce riche vêtement qui le couvre, il laisse échapper libéralement les moissons dorées, douce récompense dont il paie avec usure les sueurs du laboureur infatigable.

L'Automne.

Personnifiée sous les traits d'une déité, la riche Automne vient enfin accomplir les promesses du Printemps : la Déesse incline son visage vermeil, et souriant à la terre qu'elle regarde avec une complaisance maternelle, elle partage la joie et le bonheur qu'elle lui procure ; et de sa main droite. elle secoue sa chevelure dorée, d'où s'échappe une pluie intarissable de mille fruits divers ; de la gauche, elle presse avec amour sa mamelle féconde, et en fait jaillir une liqueur douce et vermeille, dont les heureux enfans de Cybèle seront bientôt abreuvés. Son vêtement se colore du vert brillant de l'Eté, où s'entremêlent cependant quelques-unes des teintes flétries dont l'Hiver, qui doit lui succéder bientôt, vient attrister la nature. Une écharpe légère, dont la couleur rappelle la tendre verdure du Printemps, entoure ses reins et se balance mollement, gonflée par les Zéphirs, image al-

légorique de la seconde sève de l'année, qui paraît braver les approches de l'Hiver, et faire un dernier effort pour se soustraire à sa puissance. De ses pieds nus, colorés du vermillon des roses, et qu'un léger brouillard environne, elle foule la pourpre et l'or des raisins. Cette fille bienfaisante de l'Eté prépare ainsi elle-même la liqueur de Bacchus, ce baume salutaire qui charme les soucis des mortels, et dont la chaleur pénétrante soutient et vivifie leurs forces épuisées. Outre ces dons, l'Automne procure encore à l'homme avide de jouissances, les richesses et les plaisirs de la chasse. C'est en vain que la perdrix et le lièvre timides cherchent à éluder, sous les plis de sa robe, les poursuites de leur agile ennemi : bientôt, hors d'état de fuir, ils deviendront la proie du chasseur.

L'Hiver.

L'Hiver paraît le dernier, et vient fermer le cercle de l'année : il renverse à ses pieds le flambeau d'où émane la chaleur créatrice, et en comprime les feux sans les éteindre. De l'urne de bronze qu'il tient sous son bras, il laisse échapper les trésors de la gelée, et presse du pied les flocons amoncelés de la neige étincelante : bientôt ils se divisent, se répandent en tournoyant sur la terre affligée, et l'enveloppent d'un immense vêtement de deuil. Des oiseaux aquatiques fendent, d'un vol rapide, l'atmosphère glaciale. Le tyran de l'année est vêtu d'un manteau, où s'imprime la morne couleur dont il flétrit la végétation. Ce manteau lui sert d'ornement, et lui couvre à peine les épaules. Ses bras robustes, ses cuisses et ses jambes nerveuses et à découvert, décèlent sa force indomptable. Ses cheveux, sa barbe et ses sourcils, semblables aux pics de glaces éternelles des Alpes ou des

Pyrénees, hérissent son aspect farouche. Les brouillards et les noirs orages s'engendrent de sa tête menaçante. Ils siégent sur son front tristement baissé vers la terre, qu'il glace de ses sombres regards. Une couronne de branches mortes, monument de son triomphe sur l'Eté, ceint sa tête : quelques feuilles desséchées y tiennent encore ; d'autres s'en détachent, et vont à ses pieds joncher la neige. Mais les lois puissantes de la nature ne permettent point à l'Hiver d'outrager toutes ses productions ; il les respecte encore, et pour preuve de son obéissance aux immuables volontés de la Déesse, il a joint à son lugubre diadême quelques tiges de ces arbres toujours verdoyans, dont il accroît et rehausse encore pour lui plaire la sombre et majestueuse beauté.

G.

DEFINITIONS.

L'Amour propre.

L'amour propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les arbeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites. Ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses rafinemens ceux de la chimie ; on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abymes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrans, il fait mille insensibles tours et retours ; là il est souvent invisible à lui-même ; il y conçoit, y nourrit, et il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines. Il en forme de si monstrueuses, que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules pursuasions qu'il a de lui-même, ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentimens sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il à rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à

lui-même, n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux. Il veut obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut; il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles ; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie. et dans toutes les conditions ; il vit par-tout ; il vit de tout ; il vit de rien ; il s'accommode des choses, et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux ; il conjure à sa perte ; il travaille même à sa ruine ; enfin, il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer ; et lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues une fidelle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvemens.

La Rochefoucault.

La Médisance.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui exerce sa fureur sur le bon grain, comme sur la paille ; sur le profane, comme sur le sacré ; qui ne laisse par-tout où il a passé, que la ruine et la désolation ; qui creuse jusques dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres, ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant ; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais, qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire. La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse qui, blessée des talens ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent ; un scandale pour ceux qui vous écoutent ; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher. La médisance est un mal inquiet qui trouble la société ; qui jette la dissention dans les cités ; qui désunit les amitiés les plus étroites ; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordres et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur et

de la politesse. Enfin, c'est une source pléine d'un venin mortel; tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissemens, malins; son silence, criminel; ses gestes, ses mouvemens, ses regards, tout a son poison et le répand à sa manière.

Massillon.

La Vie humaine et les hommes.

Qu'est-ce que la vie humaine? qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes. Que sont les hommes eux-mêmes? que les tristes jouets de leurs passions insensées, et de la vicissitude éternelle des événemens. Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elle dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée; chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre, croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, se con-

soler d'une passion par une passion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une disgrace par de nouvelles espérances, l'amertume les suit par-tout; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice. *Massillon.*

Le Monde.

Qu'est-ce que le monde pour ceux-mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde, c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers, et aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journalière d'événemens, qui réveillent tour-à-tour dans le cœur de ses partisans les passions les plus violentes et les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeurs et la contrariété des sentimens; les passions et les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence; le monde, enfin, est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux

qui n'espèrent rien, se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît ne plaît jamais long-temps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau ; c'est vous-mêmes qui m'écoutez. Voilà le monde, et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire, tel que vous le connaissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Le même.



Une Armée.

Qu'est-ce qu'une armée ? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions : c'est une multitude d'âmes pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans : c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la confiance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné ? Comment se faire

aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire ?

Fléchier, Oraison funèbre de Turenne.

Les Combats de mer, bien différens de ceux sur terre.

Si jamais l'homme eut occasion de développer cet instinct de courage que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent à la vérité un spectacle terrible : mais du moins le sol qui porte les combattans, ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas ; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi, et les laisse diriger leurs mouvemens à leur gré ; la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, tout conspire à augmenter les périls, à diminuer les ressources. L'eau n'offre que des abymes, dont la surface balancée par d'éternelles secousses, est toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents produit les orages, trompe les efforts de l'homme, et le précipite au devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre, ou reculée à une grande distance, refuse son asyle ; ou, si elle est près, sa proximité même est dangereuse, et le refuge est souvent un écueil. L'homme isolé et séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite, d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de toutes parts. Mais parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui ; c'est l'homme son semblable qui, armé du fer, et mêlant l'art à la fureur,

l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu.

Thomas, Eloge de Duguay-Trouin.



La Police de Paris.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à-peu-près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes, sans en avoir aucune connaissance ; et même plus l'ordre d'une police ressemble, par son uniformité, à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources ; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer leur commerce ; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler ; reconnaître, dans une foule infinie, tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles, par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeraient pas, ou ne s'acquitteraient pas si bien ; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité, qu'ils sont toujours prêts à franchir ; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtimens trop écla-

tans ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement ; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être présent partout sans être vu ; enfin, mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'âme toujours agissante et presque inconnue de ce grand corps : voilà quelles sont, en général, les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, et des caractères qu'il faut prendre ; mais la voix publique répondra si d'Argenson a suffi à tout.

Fontenelle, Eloge de d'Argenson.



La vraie Gloire.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celles d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers, ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la

récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul ; composez un poëme sublime ; ayez surpassé Cicéron ou Démosthènes en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire ; je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire. On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous avez tiré d'un bloc de marbre, ou le gladiateur, ou l'Apollon du Belvédère ; que la transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux, vous aient placé sur la ligne de Pergolèze, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places ; Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées ; gagnez des batailles, conquérez des provinces, toutes ces actions seront belles, sans doute, et votre nom passera à la postérité la plus reculée ; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité. Il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie ; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé pendant un règne orageux du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre, que de vivre es-

clave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus, ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV.

Raynal, Histoire Philosophique.

Y

PHILOSOPHIE
MORALE ET PRATIQUE.

Existence de Dieu.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu ? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous voyons l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atôme imperceptible. Quelle magnificence ! Qui a dit au soleil : sortez du néant, et présidez au jour ? et à la lune : paraissez et soyez le flambeau de la nuit ? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond ? Quel autre que le souverain créateur de l'Univers pourrait les avoir opérées ? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant ? et l'impie, sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait ?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur ; leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations ; c'est une voix entendue par-tout où la terre nourrit des habitans. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, et les plus désertes ; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était : c'est-là où ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies : c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême ; la structure admirable des cieux et de l'Univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfans ; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres qui ne paraissaient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-memes leurs divinités. Insensés, ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre, ni les recevoir. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur.

Massillon.

Existence de Dieu.

Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte. Regardons cette voûte immense des cieux qui nous couvre, ces abymes d'air et d'eau qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion, ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour, que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions, étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abymes presque infinis dont il est environné de toutes parts ; un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre ; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers ; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Fénélon, Existence de Dieu.

De la Terre.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile ? qui est-ce qui en a posé les fondemens ? rien n'est ce semble plus vil qu'elle, les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver. Si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter ; il enfoncerait par-tout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre, que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette

masse informe, vile, et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour-à-tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveller ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule ; elle rejeunit chaque année au printemps. Elle ne manque point aux hommes : mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse, et par leur désordre, qu'ils laissent croître les ronces et les épines, en la place des vandanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérans laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes ; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux.

Aupres d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtus de riches moissons. Ici des côteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles, et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusques dans les nues, et les torrens qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples, il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argilleuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise, à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers, on trouve d'excellens pâturages ; il y a dans leurs cavités des veines, que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes mêmes qui paraissent les plus stériles, offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très-salutaires, qui manquent dans les pays les plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la Providence divine, que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie de l'homme. Car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque ; et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autre-

ment tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'alimens ; rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Le même.

Des Plantes.

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excrémens des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même, et perfectionnent sa fertilité : ainsi plus elle donne, plus elle reprend ; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache dans sa culture lui rendre ce qu'elle a donné : tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd ; toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de bled ; en se pourrissant, ils germent, et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles, vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dan son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse ? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre, elles fournissent des alimens aux sains, et des remèdes aux malades ; leurs espèces et leurs vertus sont innombrables ; elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde ? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel ; leurs

racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige ; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air ; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc : en été, ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil ; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu, c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme ; les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres : la terre qui ne change jamais, fait tous ces changemens dans son sein. *Le même.*

De l'Eau.

Regardons maintenant ce que l'on appelle l'eau : c'est un corps liquide, clair et transparent ; d'un côté, il coule il échappe, il s'enfuit ; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air, toute la face de la terre serait sèche et stérile, il n'y aurait que des animaux volatiles ; nulle espèce d'animaux ne pourrait nager,

nul poisson ne pourrait vivre ; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides ? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants, qu'on nomme vaisseaux ; les corps les moins pesans s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impérieuse pour entraîner les plus pesantes masses ? Elle est docile, l'homme la mène, comme un cavalier mène son cheval, sur la pointe des racines ; il la distribue comme il lui plaît ; il l'élève sur des montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes, qui la font remonter autant qu'elle est descendue : mais l'homme qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elle ; l'eau est une des plus grandes forces mouvantes, que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps ; mais ces eaux qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer long-temps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents ? S'ils tombaient tout-à-coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrens, ils submergeraient et detruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres domeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distilait par un arrosoir ? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les

rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie ; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil ou du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé au besoin des peuples pour arroser les terres ? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles ?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides ; et celui qui nous a donné ce corps fluide, l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés ; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées ; les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation est, au contraire, le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans trace, au travers des abymes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si msytérieux : ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas, avec tant de régularité ? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerterait toute la nature. Un peu plus de

mouvement dans les eaux qui remontent, inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses ? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu ? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : là, vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues. Mais ces eaux si coulantes deviennent tout-à-coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même, en tout temps, des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme ; là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos alimens. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois, dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux ? quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées ? *Le même.*

De l'Air.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air ? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide, nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés

dans des abymes d'air, comme les poissons dans des abymes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons : l'air, de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noyerions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terretre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié, avec tant de justesse, cet air que nous respirons ? S'il était plus épais, il nous suffoquerait ; comme s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions par-tout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide ? celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel ? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent, en certaines mers, dans des saisons précises ; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patiens et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations. *Le même*

Du Feu.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand par-tout sa lumière ? voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de souffre dans ses entrailles ? Ce même feu de-

meure paisiblement caché dans les veines des cailloux ; et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu du soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit ; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles ; il enlève tout-à-coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré ? il réchauffe l'homme, il cuit les alimens. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux Dieux. *Le même.*

Du Ciel.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit, au-dessus de nos têtes, une si vaste et si superbe voûte ? Quelle etonnante variété d'admirables objets ! C'est pour nous donner un beau spectacle, qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatans objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt, nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent. Tantôt nous voyons, dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter. Tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les

couleurs les plūs vives, qui changent à chaque moment cette décoration, par les plus beaux accidens de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre ? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour : elle le commence, à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Ecriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par-là il éclaire tour-à-tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail : la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit tour-à-tour toutes les fatigues, et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout ; elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient, pour rappeler l'homme au travail et pour ranimer toute la nature. *Le même.*

Du Soleil.

Mais outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle et au bout de six mois revient avec la même diligence sur ces pas, pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il était plus grand dans la même distance, il embraserait tout le monde ; la terre s'en irait en poudre. Si, dans la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable. Si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait. Si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel

et la terre, a pris des mesures si justes ? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne, pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche, pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisans fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit, où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre, qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour-à-tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier ? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait ? quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté ? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujettie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle ? qui lui a appris à tourner sans cesse, et si régulièrement, dans des espaces où rien ne la gêne ? ne circule-t-elle pas autour de nous, tout exprès pour nous servir ? que si cet[illegible] flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est n[illegible] tournons autour d'elle, je demande d'où vient [illegible] si bien placée dans le centre de l'univers, pour êt[illegible] le foyer ou le cœur de toute la nature ; je demand[illegible] vient que ce globe d'une matière si subtile, ne s'échap[illegible] jamais d'aucun côté dans ces espaces immenses qui l'en-

vironnent, et où tous les corps, qui sont fluides, semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme ?

Enfin, je demande d'où vient que le globe de la terre qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti pour régler son cours ? Qu'on cherche tant qu'on voudra, dans la physique, les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait. toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la Divinité. Plus ce ressort, qui conduit la machine de l'univers, est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous. *Le même.*

Des Astres.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses, où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte ? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance ? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous ? Si au contraire les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres ? Depuis tant de siècles, que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps qui nagent circulairement dans son enceinte ? Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles ? La profusion avec

laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage, fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons ; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage, celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errans, comme un berger conduit un troupeau ? Si au contraire ce sont seulement des flambeaux allumés pour luire à nos yeux, dans ce petit globe qu'on nomme *la terre*, quelle puissance, que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte ! quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant !

Le même.

Des Animaux.

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, les autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent ; les autres rampent ; d'autres volent ; d'autres nagent ; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons, sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau, ou du poisson dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air,

et qui s'appesantirait dans les eaux. Au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches qui fendent l'eau, sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voiles. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller comme les vaisseaux à la bouline, quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux, qui s'étendent, et qui font les raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes. Aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux, et prompts à s'élancer. Les os de leur mâchoire sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes, qui leur servent d'armes terribles, pour déchirer et pour dévorer les autres animaux. Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur, et d'une chair très-dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoiqu'assez pesans, s'élèvent-ils sans peine jusques dans les nues, d'où ils s'élancent comme la foudre sur toute proie qui peut les nourrir. D'autres animaux ont des cornes. La plus grande force des uns est dans les reins et dans le cou ; d'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerre qu'ils font les uns contre les autres, pour les be-

soins de la vie. Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né ; l'autre bâtit la sienne, comme les oiseaux, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés ; il pose même son nid dans les feuillâges les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir, jusqu'au fond des eaux d'un étang, l'asyle qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur, pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris, et pour éluder les piéges du chasseur. Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique : ils se plient et replient, par les évolutions de leurs muscles ; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent ; se glissent subtilement par-tout : leurs organes sont presque indépendans les uns des autres ; aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés. Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre et y prendre leurs alimens. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant par sa grosseur, s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles, qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tous sens, pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

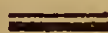
Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser comme il lui plaît ; pour lui donner une image agréable de société,

d'amitié, de fidélité et de tendresse ; pour garder tout ce qu'on lui confie ; pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien prendre. Le cheval et les autres animaux semblables, se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail et pour se charger de mille fardeaux. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont, dans leur toison, un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus éloignés du soleil. Les animaux qui n'ont presque point de poil, ont une peau très-épaisse et très-dure, comme des écailles; d'autres ont des écailles mêmes, qui se couvrent les unes les autres, comme les tuiles d'un toit, et qui s'entr'ouvrent ou se resserrent, suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes. Les bêtes farouches mêmes s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Observons encore que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage ; que les femelles de chaque espèce ont des mamelles, dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envie de riches étoffes, et se consument pour nous les donner. Ils se font, de leur coque, une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage ; et ils renaissent sous une figure étrangère pour se perpétuer. D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odo-

riférantes pour en composer leur miel, et elles le rangent avec un ordre qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches et tantôt en vers ; si on les trouve inutiles, on doit considérer que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usages pour les hommes tranquilles et attentifs. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique que ce grand nombre de républiques d'animaux, si bien policées, et dont chaque espèce est de construction différente des autres ?

De plus, les animaux ont un instinct admirable, et pour s'approcher des objets utiles, et pour fuir ceux qui peuvent leur nuire. Ne cherchons point en quoi consiste cet instinct ; contentons-nous du simple fait sans raisonner. Le petit agneau sent de loin sa mère, et court au-devant d'elle. Le mouton est saisi d'horreur aux approches du loup, et s'enfuit avant de l'avoir pu discerner. Le chien de chasse est presque infaillible pour découvrir, par la seule odeur, les traces du cerf. Il y a dans chaque animal un ressort impétueux qui rassemble tout-à-coup les esprits et qui tend tous les nerfs, qui rend toutes les jointures plus souples, qui augmente d'une manière incroyable, dans les périls soudains, la force, l'agilité, la vîtesse et les ruses, pour fuir l'objet qui le menace de sa perte. *Le même.*



L'Amour des hommes.

O humanité, penchant généreux et sublime, qui vous annoncez dans notre enfance, par les transports d'une tendresse naïve ; dans la jeunesse, par la témérité d'une confiance aveugle ; dans le courant de notre vie, par la

facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaisons ! O cris de la nature, qui retentissez d'un bout de l'Univers à l'autre, qui nous remplissez de remords, quand nous opprimons nos semblables ; d'une volupté pure, quand nous pouvons les soulager ! O amour, ô amitié, ô bienfaisance, sources intarissables de biens et de douceurs, les hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix ! O Dieux, auteurs de si grands bienfaits ! L'instinct pouvait sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur faiblesse ; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre, sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée.

Cependant, au lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles dissentions, de vils intérêts travaillent sans cesse à l'éteindre. Si l'on nous disait que deux inconnus, jetés par hazard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union des charmes, qui les dédommagent du reste de l'Univers : si l'on nous disait qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié ; si l'on nous disait qu'il existe dans un coin de la terre un peuple qui ne connaît d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez ; qui de nous oserait plaindre le sort de ces deux inconnus ? Qui ne désirerait appartenir à cette famille ? Qui ne volerait à cet heureux climat ? O mortels, ignorans et indignes de votre destinée ! il n'est pas nécessaire de traverser les mers, pour découvrir le bonheur ; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, par-tout où l'on aime.

Barthélemy, Anacharsis.

L'Amour de la patrie.

Aimer sa patrie, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations. Le maintien des lois et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure ; ainsi, pendant qu'on oppose aux ennemis de l'état des généraux et des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence et aux vices qui tendent a tout détruire, des lois et des vertus qui tendent à tout rétablir : et de là quelle foule de devoirs, aussi essentiels qu'indispensables, pour chaque citoyen en particulier !

O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré ; vous enfin que je voudrais embraser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talens, sur vos vertus, sur vos sentimens et sur toutes vos actions ; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger !

Pour remplir une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses lois, de connaître ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille, ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations, et les divisions intestines ; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs, guerre d'autant plus

funeste que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfans.

« C'est ici que vous avez reçu la vie, et que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes lois veillent à la sûreté du moindre des citoyens, et vous avez tous fait un serment formel, ou tacite, de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres ; quels sont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs, qui servent mieux que les lois, de fondement à mon empire ? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'Etat un poison destructeur ; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation, et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille ; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous fallait du courage pour la braver, et que le faste avec lequel vous étalez des excès qui restent impunis, est une lâcheté aussi méprisable qu'insolente ?

« Cependant vous osez vous approprier ma gloire, et vous enorgueillir aux yeux des étrangers, d'être nés dans cette ville qui a produit Solon et Aristide, de descendre de ces héros qui ont fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il de communs entre ces sages et vous ? Je dis plus, qu'y a-t-il de commun entre vous et vos aïeux ? Savez-vous qui sont les compatriotes et les enfans de ces grands hommes ? les citoyens vertueux, dans quelque état qu'ils soient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître.

« Heureuse leur patrie, si aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignaient pas une indulgence qui concourt à sa perte ! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui, de siècle en siècle, perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des lois contre les crimes ; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance

ne peut être qu'entre vos mains, et que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse. Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices et les perfidies qui se dérobent à la vigilance des lois, sur la fausse probité, la fausse modestie, la fausse amitié et toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes ; et ne dites pas que les temps sont changés, et qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables : une vertu sans ressort est une vertu sans principes : dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée.

" Songez quelle ardeur s'emparerait de vous, si tout-à-coup on vous annonçait que l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos frontières, qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui ; il est au milieu de vous, dans le sénat, dans les assemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides, qu'à moins que les Dieux, ou les gens de bien n'arrêtent ses entreprises, il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme et de salut."

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre, la société, devenue par notre excessive condescendance un champ abandonné aux tigres et aux serpens, serait le séjour de la paix et du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement ; beaucoup de citoyens ont des vertus ; rien de si rare qu'un homme vertueux ; parce que, pour l'être en effet, il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circonstances, malgré tous les obstacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais, si les âmes honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux et pervers, qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien ; qu'elles se

pénètrent sur-tout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature, et qu'il serait temps de restituer à la société, d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il nous apprendrait à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légèreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions et ces défiances, source funeste de tant de dissentions et de haines. Il nous apprendrait aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée et des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, et d'un cœur qui se pénètre de leurs peines ; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes, et vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige ! Ah ! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les âmes qui suivent ses inspirations ! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déshonneur, j'en prends à témoin les émotions que vous éprouverez ; vous verrez alors qu'il est dans la vie des momens d'attendrissement qui rachètent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractère ; car l'envie est une rouille qui ronge le fer. Ne craignez pas la présence des ingrats ; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, si le bienfait qu'ils ont reçu de vous, fut accompagné et suivi de l'estime et de l'intérêt ; car si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne, vous êtes coupable, et votre protégé n'est qu'à

plaindre. On a dit quelquefois : celui qui rend un service doit l'oublier ; celui qui le reçoit, s'en souvenir ; et moi je vous dis que le second s'en souviendra, si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe ? est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien ?

Le même.

L'Amitié.

Passion sublime, sentiment des grandes âmes, bonheur du monde, devant lequel tous les maux disparaissent, ou s'affaiblissent, et tous les biens s'embellissent et s'accroissent : ô divine amitié ! ton nom seul me rappelle tous les charmes de ma vie. Passion héroïque, dont le feu toujours pur est allumé par le sentiment, et animé par l'intelligence, vertu consolatrice que le souverain être a accordée à l'homme, pour le dédommager des suites funestes d'une raison égarée, sentiment bienfaisant, sans lequel il ne peut exister aucun bien pour nous ; car qu'est-ce qu'un bien dont on ne peut parler à son ami ? Vertu céleste dont le nom a été si souvent prostitué, dont l'image a été si souvent altérée, que les mortels adorent, même lorsqu'ils t'ignorent ; passion généreuse et sublime qui ennoblit tout notre être, et qui ne nous fait vivre que pour l'ami que notre cœur a choisi : c'est toi que nous avons maintenant à peindre.

Jamais celui dont le cœur est brûlé par les douces flammes de la sainte amitié, n'éprouva un sentiment si vif, que lorsque l'ami qu'il chérit a le plus besoin de son secours ; il le suit au milieu de l'infortune la plus cruelle ; il s'attache à lui pour ne jamais s'en séparer ; les froideurs même de celui qu'il a choisi, ne peuvent éteindre le feu céleste dont il est embrasé ; il l'aime même

ingrat, même infidèle aux saintes lois de l'amitié ; il le plaint, il lui pardonne tous les maux qu'il en reçoit ; il en est désolé, mais il ne l'en chérit pas moins ; il immole tout son bonheur au sien ; il veut mourir pour son Oreste, et consent qu'il l'ignore. Son âme se confond avec celle de son ami ; elle n'a plus que les mêmes désirs, les mêmes mouvemens, les mêmes affections ; et lorsque la mort qui vient tout désunir, lui enlève l'objet de ses tendres et immortels sentimens, il l'accompagne avec courage jusqu'au bord de sa tombe ; il lui dérobe ses pleurs ; il sème de quelques charmes ces instans funestes ; il le console au moment où tout va lui être ravi sans retour ; et lorsque la porte fatale du tombeau est fermée, désolé et sans espoir, il ne retient plus ses larmes ; mais seul au milieu du silence des bois les plus épais et les plus solitaires, il va pleurer celui qu'il a perdu, se nourrir de ses regrets et de l'image de son ami, et consumer dans la douleur un cœur dont les sentimens ne peuvent plus s'épancher, une vie qui n'était pas pour lui, et qui lui est devenue inutile. Quelquefois, lorsque les ombres régnent sur la terre, il croit distinguer son ami au milieu d'une faible lumière, il lui parle, hélas ! comme s'il pouvait l'entendre ; il charme sa douleur par cette douce et cruelle illusion ; il court embrasser cette ombre si chérie, il ne rencontre que des ténèbres insensibles, et ne retrouve dans son cœur que les regrets les plus cuisans ; il le redemande à la nuit, il le redemande au jour ; et ne pouvant plus supporter le faix de ses amertumes, de ses chagrins et de sa perte, il succombe enfin à sa douleur, et meurt en prononçant le nom de son ami. O céleste amitié ! pourquoi tes flammes pures ne consument-elles pas toutes les âmes ? Pourquoi si peu de mortels t'ont-ils dans le cœur, lorsque tous t'ont sur leurs lèvres ? Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devrait

prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahisons et des complots sinistres ?

Lacepède, Poëtique de la musique.



Savoir quitter l'état qui nous quitte, et rester homme en dépit du sort.

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir, ni de prévenir eelle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares, que vous puissiez compter d'en être excmpt ? Nous approchons de l'état de crise, et du siècle des révolutions. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors. Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc dans la bassesse, ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera dans la pauvreté ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne sait point user de lui-même, et ne met son être que dans ce qui est étrange à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise, je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout, s'il n'est roi ; mais celui qui la perd, et s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un

méchant, un fou, peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ; et quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul, il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir, s'il ne règne pas ; que l'héritier et le fils d'un roi des rois, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant par-tout des secours, et trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

J. J. Rousseau, Emile.

Aux Ecrivains : respect de la vérité.

Il est temps de respecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit, et deux mille ans que l'on flatte. Poëtes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir ; il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. *Les quatre Siècles des Arts*, monumens de génie, sont aussi des monumens de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il soit celui de la vérité. La flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours ; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés, l'effroi la repousse de nos cœurs quand elle y veut descendre. O écrivains ! qu'elle ait un asyle dans vos ouvrages ; que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper. Avant de louer un homme, interrogez sa vie ; avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Etes-

vous destinés par vos talens à la renommée ? songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus ; montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira ; et tremblez qu'après avoir lu elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune ; il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une faiblesse, et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords. Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes, et l'intérêt des sociétés, s'intruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la honte, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feraient, voilà sa fonction ; que chacune de ses paroles soient sacrées, que son silence même inspire le respect et ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimait la gloire, mais plus avide de renommée que juste, s'étonnait de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectait, ne parlait jamais de lui. Il le demanda. Pourquoi, dit-il, les hommes les plus sages de mon empire se taisent-ils sur mes conquêtes ? Prince, dit le vieillard, les sages des siècles suivans le diront à la postérité ; et il se retira.

Thomas, Essais sur les éloges.



Le véritable Homme de Lettres, l'Homme de Lettres citoyen.

Quel état que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprète de la morale et de la vertu ! Mais pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits. On ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages ; et lorsqu'un sentiment honnête viendra

s'offrir sous sa plume, il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son âme ! heureux si sa maison est le sanctuaire de la nature ! si tous les jours il peut aimer ce qu'il honore ! si tous les jours, il peut serrer dans ses bras un père, une mère qui répondent à ses caresses, et dont la vieillesse adorée n'offre, aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus et le souvenir attendrissant des bienfaits ! Dans le monde, simple et sans faste, aussi éloigné de la fausseté que de la rudesse, il parlera aux hommes sans les flatter, comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'âme est à tout le monde ; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle ; que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le Ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis, il opposera le courage et la douceur ; à l'envie le développement de ses talens ; à la satire, le silence ; aux calomniateurs, sa vertu. La vertu dans un cœur noble se nourrit par la liberté. Il sera donc libre ; et sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les lois. Jouirait-il de cette indépendance, s'il pouvait ouvrir son âme au désir de la fortune et au vil intérêt ? Non. L'intérêt et la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient esclave, et ton âme n'est plus à toi. Va, la richesse ne cherche pas les hommes libres. Elle ne pénètre pas dans les solitudes. Elle ne court pas après la vertu. Elle fuit sur-tout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère ; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse, et le salaire d'un mensonge. Si ton âme est noble, ta fortune

est l'honneur ; ta fortune est l'estime de ta patrie, l'amour de tes concitoyens, le bien que tu peux faire. Si elle ne te suffit pas, renonce à un état que tu déshonores. Tu serais à-la-fois vil et malheureux, tourmenté et coupable ; tu serais trop à plaindre. Que le véritable homme de lettres est différent ! Tout ce qui trouble et agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses, la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage ; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté. Ainsi les jours se succèdent, ainsi les années s'écoulent entre le bonheur et la paix. Enfin la tranquille vieillesse vient couronner ses travaux. Il voit le dernier terme sans remords et sans trouble. Il tourne les yeux vers la patrie dont il se sépare. Elle l'a honoré, elle le regrette. Il voit la postérité qui s'avance pour recevoir son nom. Si, en ramenant ses regards sur lui-même, il parcourt toutes les pensées de sa vie, il n'en trouve aucune qu'il désirât pouvoir effacer ; toutes ont été utiles, toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, et répand la serénité sur ses derniers momens. Il meurt, mais ses pensées vivent, et feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres mêmes ne seront plus. Telle est la carrière de l'homme de lettres citoyen : en est-il une où la gloire soit plus douce, et laisse au fond d'un cœur honnête une satisfaction plus touchante et plus pure ?

Thomas, Discours à l'Académie Française.

La Retraite, essentielle au travail.

Eh ! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience ? C'est dans des antres solitaires qu'Apollon rendait autrefois ses oracles. Ses prêtres criaient qu'on écartât les profanes au moment où ils allaient recevoir le Dieu. Ainsi l'orateur, le poète, le grand écrivain, s'il attend et sollicite l'inspiration, fuit, loin du séjour des villes, vers les demeures retirées et champêtres. A mesure qu'il s'en approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui, et dans ce silence universel s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant, il était gêné dans la foule ; sa marche était contrainte, son langage timide ; à présent ses liens sont brisés ; il relève la vue, son regard est fixe et assuré. Il est venu se placer à sa hauteur ; il est seul, et la pensée alors sort indépendante et fière de l'âme qui l'a conçue. L'âme est rappelée à sa liberté originelle par le grand spectacle de la nature. L'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts et des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin, voilà les alimens de l'enthousiasme et les témoins du génie dans ses momens de création.

La Harpe, Discours de réception à l'Acad. Franç.

Les Plaisirs naturels et l'indépendance de la vie champêtre, opposés aux Plaisirs factices et à la servitude des villes.

Euthymène nous parlait avec plaisir des travaux de la campagne, avec transport des agrémens de la vie champêtre.

Un soir, assis à table devant sa maison, sous de superbes platanes qui se courbaient au dessus de nos têtes, il nous disait : quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes yeux. Ces moissons, ces plantes, n'existent que pour moi, ou plutôt que pour les malheureux dont je vais soulager les besoins. Quelquefois je me fais des illusions pour accroître mes jouissances. Il me semble alors que la terre porte son attention jusqu'à la délicatesse, et que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les grâces.

Une émulation sans rivalité forme les liens qui m'unissent avec mes voisins. Ils viennent souvent se ranger autour de cette table, qui ne fut jamais entourée que de mes amis. La confiance et la franchise règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos découvertes ; car, bien différens des autres artistes qui ont des secrets, chacun de nous est aussi jaloux de s'instruire que d'instruire les autres.

S'adressant ensuite à qnelques habitans d'Athènes qui venaient d'arriver, il ajoutait : Vous croyez être libres dans l'enceinte de vos murs ; mais cette indépendance que les lois vous accordent, la tyrannie de la société vous la ravit sans pitié : des charges à briguer, et à remplir des hommes puissans à ménager ; des noirceurs à prévoir, et à éviter ; des devoirs de bienséance plus rigou-

reux que ceux de la nature ; une contrainte continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles ; le poids insupportable de l'oisiveté ; les lentes persécutions des importuns ; il n'est aucune sorte d'esclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ses fers.

Vos fêtes sont si magnifiques ! et les nôtres si gaies ! vos plaisirs si superficiels et si passagers ! les nôtres si vrais et si constans ! les dignités de la république imposent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un art sans lequel l'industrie et le commerce tomberaient en décadence ?

Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartemens la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voûte de verdure ? Et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, et ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains ? Et quel goût ne prêtent pas à nos alimens, des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver, et dans les chaleurs de l'été, dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphyrs, sur un gazon qui invite au sommeil ; tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine, au milieu de ma femme et de mes enfans, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre, au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de ma retraite, sans en troubler la tranquillité !

Ah ! si le bonheur n'est que la santé de l'âme, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les désirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, et l'intérêt toujours accompagné du calme.

Barthélemy, Voyage d'Anacharsis.

La maison, les amis, les plaisirs de Jean-Jacques à la campagne, s'il était riche.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume ; qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux, des espaliers superbes, aux-quels à peine ont osât toucher. Or cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon aysle dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant ; de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres ; prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses et le pannier des vendangeurs . Là, tous les airs

de la ville seraient oubliés, et devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins,où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait par-tout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun se préférant ouvertement à tout autre trouvarait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais, épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long diner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons

propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : Je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitans du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrein d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange, de meilleur cœur qu'au bal de l'opéra.

J. J. Rousseau, Emile.

La Jalousie.

Jalousie, toi que la vanité et le besoin firent naître, mère de tant de tourmens et de noires fureurs, comment te représenter ? Malheureux le cœur qui a ressenti ses cruelles atteintes ! Dès qu'une fois elle est entrée dans une âme, dès qu'elle a commencé d'y établir son empire, elle ne cesse jamais d'y régner ; elle peut laisser respirer pendant quelques momens l'être infortuné dont elle tient le cœur dans ses mains cruelles, mais ce n'est le plus souvent que pour lui faire éprouver des tourmens encore plus affreux : plus de repos, plus de plaisir, plus de joie, plus de tranquille paix : sans cesse inquiète, sans cesse écoutant tout, elle crée elle-même des fantômes qui la déchirent ; les lieux les plus solitaires, les plus

reculés sont ceux où elle va composer ses noirs venins, pour les répandre ensuite : mais ce venin si actif, ce venin si funeste aux malheureux objets de sa rage, se répand sur elle-même, l'infecte et la dévore, elle est la première victime de ses projets horribles et inhumains ; la vengeance la plus atroce ne peut arracher le trait qui l'a blessée, elle ne fait que l'agiter et agrandir la plaie : sans cesse en proie à l'horrible serpent qui la couvre de ses poisons, elle fait de vains efforts pour s'en débarrasser : le monstre la saisit, la serre au milieu de ses horribles contours, et sans cesse perçant son cœur de son aiguillon infecté, il lui fait éprouver des maux plus cruels que tous ceux que préparent ses haines et ses vengeances : rien n'est sacré pour elle ; si elle marche presque toujours dans l'ombre, la rage et le désespoir font briller devant elle leurs torches funèbres ; presque toujours elle porte ses coups d'une main assurée, et son poignard altéré de sang ne frappe presque jamais envain.

Lacepède, Poétique de la musique.

La Femme.

L'auteur de la nature a donné à chacun de nous, dans notre espèce, un ami naturel, propre à supporter tous les besoins de notre vie, et à subvenir à toutes les affections de notre cœur et à toutes les inquiétudes de notre tempérament. . . . .
La femme plaît à tous nos sens, par sa forme et par ses grâces. Elle a, dans son caractère, tout ce qui peut intéresser le cœur humain dans tous les âges. Elle mérite, par les soins longs et pénibles qu'elle prend de notre enfance, nos respects comme mère, et notre reconnaissance

comme nourrice ; ensuite, dans la jeunesse, notre amour comme maîtresse ; dans l'âge viril, notre tendresse comme épouse, notre confiance comme économe, notre protection comme faible ; et dans la vieillesse, nos égards comme la mère de notre postérité, et notre intimité, comme une amie qui a été la compagne de notre bonne et de notre mauvaise fortune. Sa légèreté et ses caprices mêmes, balancent en tout temps, la gravité et la constance trop réfléchie de l'homme, et en acquièrent réciproquement de la pondération. Ainsi, les défauts d'un sexe et les excès de l'autre, se compensent mutuellement.

Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la Nature.



Le Présent, l'Avenir.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils ! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi-tôt séchée qu'éclose : tu te verras changé insensiblement ; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieillesse, languissante et ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te

faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Fénélon, Télémaque, chap. 19.



La Mort.

O mort, mort que l'on redoute, et qui seule donnes le repos: tu ne serais pas un malheur, si toujours tu frappais ensemble les amis fidèles, les tendres amans! Cesser d'exister n'est rien, se quitter est le plus grand des maux. Il n'est pas à plaindre celui qui vers la fin ou dès les premiers pas d'une glorieuse carrière, tombe et s'endort content de lui-même; mais son amante, mais son ami, qui demeurent avec sa cendre, qui ne conservent de la vie que la faculté de souffrir: voilà les vrais infortunés; voilà ceux qui méritent nos larmes. Inutile, étranger au monde, semblable au triste voyageur isolé dans des régions lointaines, celui qui survit à l'objet qu'il aime, se croit au milieu d'un peuple sauvage; il parle, et n'est point entendu; on lui parle, il ne peut répondre. La langue des indifférens est inconnue à son cœur; les hommes qu'il voit, ne sont pas ses frères, ils ne pleurent pas comme lui. Inaccessible aux émotions douces, même à celles de la vertu, il ne la regarde que comme un de-

voir, il ne se souvient plus qu'elle est un plaisir. Seul, isolé dans l'univers, il erre en un désert immense, où rien n'intéresse sa vue, où ses yeux fatigués, éteints, cherchent seulement un tombeau. C'est là qu'il adresse ses pas, c'est là qu'il brûle de descendre, et le tombeau s'éloigne sans cesse.

Florian, Gonzalve de Cordoue, liv. 8.



Même sujet.

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instans du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir? Qu'on interroge les hommes accoutumés à observer les actions des mourans, et à recueillir leurs derniers sentimens; ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation, causée par des mouvemens convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleurs; et même ces terribles agonies effrayent plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent les malades; car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti! Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance, jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquens et familiers, qui en est averti par les mouvemens inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi; on n'en croit pas les jugemens des autres, on les regarde comme des alarmes peu fondées; tant qu'on se sent, et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort, que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage, lorsque, par zèle ou par indiscrétion, quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir; il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état; mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons, nous la jugeons mal de loin: c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine dis-

tance, et qui disparaît, lorsqu'on vient à en approcher de près ; nous n'en avons donc que des notions fausses ; nous la regardons non-seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses ; nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t-on dit, lorsque l'âme se sépare du corps ; elle peut aussi être de très-longue durée, puisque le temps n'ayant d'autre mesure que la succession de nos idées, un instant de douleur très-vive pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous paraître plus long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement, et relativement aux sentimens tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement ! Il ne mériterait pas d'être relevé, s'il était sans conséquence, mais il influe sur le malheur du genre humain. Il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être, et n'y eût-il qu'un très-petit nombre de gens trompés, par l'apparence spécieuse de ces idées, il serait toujours utile de les détruire et d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'âme vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse ? Non, cette union se fait sans que nous nous en apercevions ; la désunion doit s'en faire de même, sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême ? Quelle cause peut produire cette douleur, ou l'occasionner ? La fera-t-on résider dans l'âme ou dans le corps ? La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée ;

celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse ; dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus faible que jamais ; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

Buffon, Histoire de l'Homme.

DISCOURS

ET

MORCEAUX ORATOIRES.



Invocation à la Paix.

Grand Dieu ! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers ; vous qui, du trône immobile de l'empirée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion ; qui du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvemens immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes, rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée ! qu'elle soit dans le silence ! Qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses ! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin se répandant par-tout, réunira les nations ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de

nouveau et se multipliera sans nombre ; la nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

Buffon, Première vue de la Nature.

Les insectes d'un jour, sur l'Hypanis ; et des discours de l'un d'eux, qui, en mourant vers le soir, donne ses derniers avis à ses descendans et à ses amis.

Aristote dit qu'il y a de petites bêtes sur la riviere Hypanis qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse ; celle qui meurt à cinq du soir, meurt en sa décrépitude.

Supposons qu'un des plus robustes de ces Hypaniens, fût, selon ces notions, aussi ancien que le temps même, il aura commencé à exister à la pointe du jour ; et par la force extraordinaire de son tempérament, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes de dix ou de douze heures. Durant une si longue suite d'instans, par l'expérience et par ses réflexions sur tout ce qu'il a vu, il doit avoir acquis une haute sagesse : il voit ses semblables qui sont morts sur le midi, comme des créatures heureusement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieillesse est sujette. Il peut avoir à raconter à ses petits-fils une tradition étonnante de faits antérieurs à tous les mémoires de la nation. Le jeune essaim, composé d'êtres qui peuvent avoir déjà vécu une heure, approche avec res-

pect de ce vénérable vieillard, et écoute avec admiration ses discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera, paraîtra un prodige à cette génération dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paraîtra la durée entière des temps, et le crépuscule du jour sera appelé dans leur chronologie, la grande ère de leur création.

Supposons maintenant que ce vénérable insecte, cè Nestor de l'Hypanis, un peu avant sa mort, et environ l'heure du coucher du soleil, rassemble tous ses descendans, ses amis et ses connaissances, pour leur faire part en mourant de ses derniers avis ; ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un champignon, et le sage moribond s'adresse à eux de la manière suivante :

« Amis et compatriotes, je sens que la plus longuè vie doit avoir une fin. Le terme de la mienne est arrivé ; et je ne regrette pas mon sort, puisque mon grand âge m'était devenu un fardeau, et que pour moi il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Les révolutions et les calamités qui ont désolé mon pays, le grand nombre d'accidens particuliers auxquels nous sommes tous sujets, les infirmités qui affligent notre espèce, et les malheurs qui me sont arrivés dans ma propre famille, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une longue vie, ne m'a que trop appris cette grande vérité : qu'aucun bonheur, placé dans les choses qui ne dépendent pas de nous, ne peut être assuré, ni durable. Une génération entière a péri par un vent aigu ; une multitude de notre jeunesse imprudente a été balayée dans les eaux par un vent frais et inattendu. Quels terribles déluges ne nous a pas causés une pluie soudaine ? Nos abris même les plus solides, ne sont pas à l'épreuve d'un orage de grêle. Un nuage sombre fait trembler tous les cœurs les plus

courageux. J'ai vécu dans les premiers âges, et conversé avec des insectes d'une plus haute taille, d'une constitution plus forte, et je puis dire encore d'une plus grande sagesse qu'aucun de ceux de la génération présente. Je vous conjure d'ajouter foi à mes dernières paroles, quand je vous assure que le soleil qui nous paraît maintenant au-delà de l'eau, et qui semble n'être pas éloigné de la terre, je l'ai vu autrefois fixé au milieu du ciel, et lancer ses rayons directement sur nous. La terre était beaucoup plus éclairée dans les âges reculés, l'air beaucoup plus chaud, et nos ancêtres plus sobres, et plus vertueux. Quoique mes sens soient affaiblis, ma mémoire ne l'est pas ; je puis vous assurer que cet astre glorieux a du mouvement. J'ai vu son premier lever sur le sommet de cette montagne, et je commençai ma vie vers le temps où il commença son immense carrière. Il a, pendant plusieurs siècles, avancé dans le ciel avec une chaleur prodigieuse, et un éclat dont vous ne pouvez avoir aucune idée, et que sûrement vous n'auriez pu supporter ; mais maintenant, par son déclin, et une diminution sensible dans sa vigueur, je prévois que toute la nature doit finir en peu de temps, et que ce monde va être enseveli dans les ténèbres en moins d'une centaine de minutes.

“ Hélas ! mes amis, combien ne me suis-je pas autrefois flatté de l'espérance trompeuse d'habiter toujours cette terre ! quelle magnificence dans les cellules que je me suis moi-même creusées ! quelle confiance n'avais-je pas mise dans la fermeté de mes membres et les ressorts de leurs jointures, et dans la force de mes ailes ; mais j'ai assez vécu pour la nature et pour la gloire, et aucun de ceux que je laisse après moi n'aura la

même satisfaction en ce siècle de ténèbres et de décadence que je vois commencer."

Anonyme.

Un Sergent écossais, aux Américains sauvages, dont il est le prisonnier, pour se soustraire aux tortures de la mort.

" Héros et patriarches du monde occidental, vous n'étiez par les ennemis que je cherchais ; mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit de la victoire. Je ne vous le dispute pas. Mais puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à rejeter.

" Sachez donc, braves Americains, que dans le pays où je suis né, certains hommes ont des connaissances surnaturelles. Un de ces sages, qui m'était allié par le sang, me donna, quand je me fis soldat, un charme qui devait me rendre invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits : sans cet enchantement, aurais-je pu survivre à tous les coups mortels dont vous m'avez assailli ? Car j'en appelle à votre valeur ; la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le danger. C'est moins la vie que je vous demande aujourd'hui, que la gloire de vous révéler un secret important à votre conservation, et de rendre invincible la plus vaillante nation du monde. Laissez-moi seulement une main libre, pour les cérémonies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve sur moi-même en votre présence."

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours, qui flattait en même temps et leur caractère belliqueux et leur penchant pour les merveilles. Après une courte

délibération, ils délièrent un bras au prisonnier. L'Ecossais pria qu'on remît son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée ; et dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute et d'un air gai : " Voyez maintenant, sages Indiens, une preuve " incontestable de ma bonne foi. Vous, guerrier, " qui tenez mon arme tranchante, frappez de toute " votre force : loin de séparer ma tête de mon corps, " vous n'entamerez pas seulement la peau de mon " cou."

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, régardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avait employée le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays.

Raynal.

Renault aux principaux Conjurés.

Il commença par une narration simple et étendue de l'état présent des affaires, des forces de la république et des leurs ; de la disposition de la ville et de la flotte, des préparatifs de Dom Pèdre et du duc d'Ossonne, des armes et des provisions de guerre qui étaient chez l'ambassadeur d'Epagne, des intelligences qu'il avait dans le sénat et parmi les nobles, enfin de la connaissance exacte qu'on avait prise de tout ce qu'il pouvait être nécessaire de savoir. Après s'être attiré l'appro-

bation de ses auditeurs, par le récit de ces choses, dont ils savaient la vérité comme lui, et qui étaient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens :

« Voilà, mes compagnons, continua-t-il, quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisans et assurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer, dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands qui l'ont dépouillé tant de fois, aussi-tôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la flotte sont à nous, et les autres portent, dès-à-présent avec eux, ce qui les doit réduire en cendres. L'arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presqne déjà en notre pouvoir. Les neuf vaillans hommes qui sont ici présens, qui sont en état de s'en emparer, depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hasarder en répondant sur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du Lazaret, ni celles de Terre-Ferme, ni la petite flotte de Haillot pour nous soutenir, ni les cinq cents hommes de Dom Pèdre, ni les vingt navires vénitiens de notre camarade, ni les grands vaisseaux du duc d'Ossonne, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différens secours que je viens de nommer sont disposés de telle sorte, que chacun d'eux pourrait manquer sans porter le moindre préjudice aux autres : ils peuvent bien s'entre-aider, mais ils ne sau-

raient s'entrenuire : il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et un seul nous suffit. Que si, après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut juger du succès que la fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur qui ne soit au-dessous de celles que nous avons ? Oui, mes amis, elles tiennent manifestement du prodige. Il est inoui dans toutes les histoires, qu'une entreprise de cette nature ait été découverte en partie, sans être entièrement ruinée ; et la nôtre a essuyé cinq accidens dont le moindre, selon toutes les apparences humaines, devait la renverser. Qui n'eût cru que la perte de Spinosa, qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre ? que le licenciement des troupes de Livestein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché ? que la dispersion de la petite flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de nouveaux inconvéniens ? que la découverte de Crême, que celle de Maran attireraient nécessairement après elles la découverte de tout le parti ? Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite ; on n'en a point suivi la trace, qui aurait mené jusqu'à nous ; on n'a point profité des lumières qu'elles donnaient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le sénat, nous en sommes fidellement instruits, le sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis ; nous sommes plus puissans que nous n'étions avant tous ces désastres ; ils n'ont servi qu'à éprouver notre constance. Nous vivons, et notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de ces lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel ? Et n'avons-nous pas sujet de présumer

qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus des choses humaines? Et en vérité, mes compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernemens; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet Etat, à qui l'avarice des nobles le ravirait éternellement sans nous; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes qui naîtraient quelque jour sous leur domination, avec assez d'agrément pour leur plaire; nous rappelons à la vie un nombre infini de malheureux que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentimens pour les sujets les plus légers; en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main, et le flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables; et quand nous verrons ces palais où l'impiété est sur le trône, brûlans d'un feu, plutôt feu du ciel que le nôtre; ces tribunaux souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocens, consumés par les flammes dévorantes; le soldat furieux, retirant ses mains fumantes du sang des méchans; la mort errante de toutes parts, et tout ce que la nuit et la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux; souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes; que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvéniens; et qu'enfin au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la paix, l'innocence et la liberté."

Saint-Réal, Conjuration de Venise.

Contre l'usage des Viandes.

"Tu me demandes pourquoi Pythagore s'abstenait de manger de la chair des bêtes; mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait?

"Les peaux rampaient sur la terre, écorchées,
"Les chairs au feu mugissaient embrochées.
"L'homme ne put les manger sans frémir,
"Et dans son sein les entendit gémir."

Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir, la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il dit comment il fallait égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchait les mains. C'est de ceux qui commencèrent ces cruels festins, et non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner: encore ces premiers-là pour-

raient justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

Mortels bien-aimés des Dieux, nous diraient ces premiers hommes, comparez les temps ; voyez combien vous êtes heureux, et combien nous étions misérables. La terre nouvellement formée, l'air chargé de vapeurs, étaient encore indociles à l'ordre des saisons ; le cours incertain des rivières dégradait leurs rives de toutes parts : des étangs, des lacs, de profonds marécages inondaient les trois quarts de la surface du monde, l'autre quart était couvert de bois et de forêts stériles. La terre ne produisait nuls bons fruits ; nous n'avions nuls instrumens de labourage ; nous ignorions l'art de nous en servir ; et le temps de la moisson ne venait jamais pour qui n'avait rien semé : aussi la faim ne nous quittait point. L'hiver, la mousse et l'écorce des arbres étaient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chiendent et de bruyère, étaient pour nous un régal ; et quand les hommes avaient pu trouver des faînes, des noix et du gland, ils en dansaient de joie autour d'un chêne, ou d'un hêtre, au son de quelques chansons rustiques, appelant la terre leur nourrice et leur mère : c'était là leur unique fête, c'étaient leurs uniques jeux : tout le reste de la vie humaine n'était que douleur, peine et misère.

Enfin, quand la terre dépouillée et nue ne nous offrait plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère, plutôt que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à verser du sang ? Voyez quelle affluence de biens vous environne ! combien de fruits vous produit la terre ! que de richesses vous donnent les champs et les vignes ! que d'animaux vous offrent leur lait pour

vous nourrir, et leur toison pour vous habiller ! Que leur demandez-vous de plus, et quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés de biens et regorgeant de vivres ? Pourquoi mentez-vous contre notre mère, en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi péchez-vous contre Cérès, inventrice des saintes lois, et contre le gracieux Bacchus, consolateur des hommes, comme si leurs dons prodigués ne suffisaient pas à la conservation du genre humain ? Comment avcz-vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits des ossemens sur vos tables, et de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le donnent ? Les panthères et les lions, que vous appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par force, et tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'instinct sans nécessité, pour vous livrer à vos cruelles délices. Les animaux que vous mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres ; vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que des bêtes innocentes et douces qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, et que vous dévorez pour prix de leurs services.

O meurtrier contre nature ! si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de chairs et d'os, sensibles et vivans comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-même, je dis de tes propres mains, sans ferremens, sans coutelas ; déchire-les avec tes ongles, tes mains, comme font les lions et les ours ; mords ce bœuf et le mets en piéces, enfonce tes griffes dans sa peau ; mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son âme avec son sang. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante !

Homme pitoyable ! tu commences par tuer l'animal, et puis tu le manges, comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez ; la chair morte te répugne encore ; tes entrailles ne peuvent la supporter, il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent ; il te faut des charcutiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts, afin que le sens du goût, trompé par ces déguisemens, ne rejette point ce qui lui est étrange, et savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eût peine à souffrir l'aspect.

J. J. Rousseau, Emile, liv. 2, trad. de Plutarque.

Exorde de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse ; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière sonveraine et digne de lui : car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez, dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'Univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur, accumulé sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis des retours soudains, des changemens inouis; la rebellion, long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies, la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie, sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli: voilà les enseignemens que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abyme d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événemens si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Entendez,*

ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde !

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce dicours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées ; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante ; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde, par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement, qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale, qu'elle avait pour le bien des autres ; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgraces, plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. *Bossuet.*

Exorde de l'Oraison funèbre de Turenne.

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Ecriture Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre ; qui couvrait son camp d'un bouclier, et forçait

celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle ;

Cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfans d'Amnon et d'Esaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les Dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie :

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh ! si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut, etc. ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de place, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consommés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie ; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes et plus touchans, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus

douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! Les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, messieurs, il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'état par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être, le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes ; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai par-tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

Fléchier.

Exorde de l'Eloge de Duguay-Trouin.

De tous les spectacles que l'industrie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être faible et mortel, attaché à la terre, a osé se transporter sur un élément inconnu et terrible, suspendre des édifices sur les eaux, donner des lois aux vents, et voler aux extrémités de l'Univers, sous un ciel qui n'était point fait pour lui ; mais telle est notre destinée. L'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand, et le crime se place à côté du génie. Les hommes ont abusé de tout ; des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour se corrompre, des arts pour multiplier les moyens de se détruire : ils ont abusé sur-tout de l'art de la navigation. La mer est devenue un champ de carnage, et les flots ont été ensanglantés par la guerre.

Ainsi les deux parties du globe sont également le théâtre de nos malheurs et de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence. En promenant nos regards sur la surface de la terre, nous y apercevons des ruines, des restes d'embrasemens, des champs et des forêts incultes, où étaient autrefois des villes florissantes, monumens de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inspirant une terreur utile ; mais la mer qui a été le tombeau d'une partie du genre humain, n'offre aucun vestige de tant de désastres. Tous les jours le navigateur passe avec sécurité et avec joie sur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être devons nous regretter ces temps d'une heureuse ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins

criminels, sans industrie, mais sans remords, vivaient pauvres et vertueux, et mouraient dans le champ qui les avait vus naître. Mais on voudrait envain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses : rien ne l'effraie autant que sa faiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux états, que funeste au genre humain.

La France liée à toute l'Europe par son commerce, au nouveau monde par ses colonies, obligée de combattre les flottes de deux peuples puissans, vit autrefois la mer remplie de ses vaisseaux ; et plusieurs hommes célèbres la rendirent victorieuse sur cet élément. La renommée, parmi ces noms, a publié le nom de Duguay-Trouin. Il a droit à la reconnaissance de sa patrie, puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes c'étaient les plus fameux orateurs qui célébraient les vainqueurs de Salamine et de Marathon ; et ils avaient pour auditeurs les Socrate et les Périclès. Je n'ai point les mêmes talens, et j'ai des juges aussi redoutables: mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent que d'être sincère.

Je peindrai Duguay-Trouin d'abord simple armateur, et faisant dans cette école l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale, et servant le roi et l'Etat dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

Thomas.

Exorde de l'Eloge de Descartes.

Lorsque les cendres de Descartes, né en France, et mort en Suède, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stockholm à Paris ; lorsque tous les savans rassemblés dans un temple, rendaient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie, et qu'un orateur se préparait à louer devant cette assemblée le grand homme qu'elle regrettait, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on pensait alors que les grands seuls ont droit aux éloges publics, et l'on craignit de donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avait eu que le mérite et la distinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet éloge : puisse-t-il être digne et de celui à qui il est offert, et des sages qui vont l'entendre ! Peut-être au siècle de Descartes on était encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les philosophes comme les rois, et les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de Descartes ; mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces rois détrônés qui, sur les ruines mêmes de leur empire, paraissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie et la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jeté les fondemens de nos connaissances, et recréé, pour ainsi dire, l'entendement humain. On louera Descartes par admiration, par reconnaissance, par intérêt même ; car si la vérité est un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce serait aux pieds de la statue de Newton qu'il faudrait prononcer l'éloge de Descartes, ou plutôt ce serait à Newton à louer Descartes. Qui mieux que lui serait capable de mesurer la carrière parcourue avant

lui ? Aussi simple qu'il était grand, Newton nous découvrirait toutes les pensées que les pensées de Descartes lui ont fait naître. Il y a des vérités stériles, et pour ainsi dire, mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature ; il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après Descartes on a été plus loin que lui ; mais Descartes a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe ; mais rendons justice à Colomb, qui le premier a soupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout dans cet ouvrage sera consacré à la philosophie et à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation qui ne me pardonneraient point l'éloge d'un philosophe vivant ; mais Descartes est mort, et dupuis cent quinze ans il n'est plus ; je ne crains ni de blesser l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger Descartes, pour voir ce que l'esprit d'un seul homme a ajouté à l'esprit humain, il faut voir le point d'où il est parti. Je peindrai donc l'état de la philosophie et des sciences au moment où naquit ce grand homme : Je ferai voir comment la nature le forma, et comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Ensuite je ferai l'histoire de ses pensées : ses erreurs même auront je ne sais quoi de grand : on verra l'esprit humain, frappé d'une lumière nouvelle, se réveiller, s'agiter, et marcher sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant, au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur Descartes ; nous contemplerons l'homme en lui ; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur, et nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité et leur propre malheur, sont condamnés à être de grands hommes.

Le Même.

Exorde de l'Eloge de Catinat.

Dans cette foule de génies célèbres en tout genre, que la nature semblait avoir de loin préparés et mûris, pour en faire l'ornement d'un seul règne, l'orgueil de nos annales et l'admiration du monde, dans ce siècle resplendissant de gloire, dont tous les rayons viennent se confondre et se réunir au trône de Louis XIV, j'observe avec étonnement un homme qui, prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir rien qui leur ressemble, et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul avec tout son siècle un contraste frappant, digne de l'attention des sages et des regards de la postérité. Placé dans une époque et chez une nation où tout est entraîné par l'enthousiasme, lui seul, dans sa marche tranquille, est constamment guidé par la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on l'appelle à la sienne, et la remplit en silence sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inspire le monarque est le principe de tous les efforts, est dans tous les cœurs ou dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la patrie, n'agit que pour elle, et n'en parle pas. Autour de lui, tout sacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour ; il ne connaît que le devoir, le bien public et sa propre estime : autour de lui, le bruit, l'ostentation, l'esprit de rivalité semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, et se mêlent à toute espèce d'héroïsme ; seul il semble, pour ainsi dire, éteindre sa gloire, étouffer sa renommée, et ne dissimule rien tant que ses succès et ses avantages, si ce n'est les fautes d'autrui. Tous les hommes illustres de son temps sont marqués par la nature d'un signe particulier et caractéristique qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués ; il semble indif-

féremment né pour tous, et suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis lui rendait devant leur maître commun, *on peut également faire de lui un général un ministre, un ambassadeur, un chancelier ;* et en effet, il paraît en réunir les qualités, sans en exercer les fonctions. Enfin (et c'est ce qui le distingue plus que tout le reste,) parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talens, aucun n'est exempt de préjugé, ni de faiblesse ; ces grandes âmes sont égarées par de grandes passions, ou dominées par les erreurs du vulgaire ; seul il possède cette raison supérieure, cette inaltérable égalité d'âme, cette philosophie, en un mot, si étrangère à son siècle, caractère principal qui marque toutes les actions, tous les momens de sa vie. Ces traits singuliers et vraiment admirables, dont aucun n'est exagéré, et que l'on peut recueillir dans nos histoires, me frappent et m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation et de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes. J'entre autant que je le puis, messieurs, dans vos vues patriotiques, et je présente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat, maréchal de France et général des armées de Louis XIV.

La Harpe.

Péroraison de l'Eloge funèbre de Condé.

Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre

néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelques restes de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières ; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ; ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à-la-fois de consolation et d'exemple. Pour moi,

s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, on, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface : vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ses discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint !

Bossuet.

Péroraison de l'Eloge de Duguai-Trouin.

Faut il qu'il nous ait été enlevé si tôt ! Faut-il, qu'usé par les maladies, il ait succombé lorsqu'il aurait pu encore remplir une longue carrière ! Ah ! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse, il aurait encore pu servir l'Etat. Ainsi Dusquesne, affaibli par les

années, rendait encore la France respectable sur les mers ; ainsi Villars remportait des victoires à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins son âme respire encore parmi nous ! que son exemple perpétue daus notre marine et la valeur et les talens !

Dans ces entretiens si profonds qu'il avait avec Philippe, il parlait sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la marine. Ah ! s'il revivait aujourd'hui, s'il errait, parmi nos ports et nos arsenaux, quelle serait sa douleur ! Français, s'écrirait-il : que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominaient sur l'Océan ? Mes yeux cherchent en vain. Je n'aperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Eh quoi ! n'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre ? Allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce, qu'on achète des armées et des victoires, et que le sang est à prix d'argent ? Les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au-delà des mers : les habitans de vos colonies vous tendent les bras : les abandonnerez-vous aux premiers ennemis qui voudront descendre sur leurs côtes ? Les ferez-vous repentir de leur fidélité ? Envain la nature leur a donné, la valeur et le zèle. Leur vie, leur sûreté, leur existence est dans vos ports ! Vos vaisseaux sont leurs remparts ; ils n'en ont point d'autres. Etes-vous citoyens ? ce sont vos frères. Etes-vous avides de richesses ? vous les trouverez dans ce Nouveau-monde ; vous y trouverez un bien plus précieux, la gloire. Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe ; l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance sur les mers. C'est là qu'il faut éta-

blir l'équilibre du pouvoir. Si un seul peuple y domine, il sera tyran, et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. Français, considérez ces mers, qui de trois côtés baignent votre patrie : voyez vos riches provinces, qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction : voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux. La gloire, l'intérêt, la nécessité, la nature, tout vous appelle. Français, soyez grands comme vos ancêtres : régnez sur la mer, et mon ombre, en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira encore dans son tombeau.

Thomas.

Péroraison de l'Eloge de Descartes.

Avec ses sentimens, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avait trouvée à Utrecht, à la Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivait de ville en ville et de climat en climat. Elle avait franchi les mers avec lui ; elle ne cessa de le poursuivre, que lorsqu'elle vit entre elle et lui un tombeau. Alors elle sourit un moment sur sa tombe, et courut dans Paris, où la renommée lui dénonçait Corneille et Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort ! Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, sans doute ; et quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres ? Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, et de résister à cette impulsion rapide et

terrible qu'il vous donne ? N'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière ? N'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement ? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité ? Elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense ; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférens, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent ; mais dans le même temps il y a des âmes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous ; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis ; songez que dans les siècles à venir il y aura d'autres âmes qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée. Vivez pour tous les pays et pour tous les siècles ; étendez votre vie sur celle du genre humain. Portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre âme ? Prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux ! enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point faible et incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous : Essuie tes larmes ; je viens te rendre justice et finir tes maux. C'est moi qui fais la vie des grands hommes ; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient ; c'est moi qui du milieu

des rochers et des glaces ai transporté ses cendres dans Paris ; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir ; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissans, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton âme est immortelle, et que ton nom le sera. Le temps fuit, les momens se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes.

Le Même.



Péroraison de l'Eloge de Racine.

O mes concitoyens ! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, et peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invasion vous menace ; songez que les déclamateurs en vers et en prose ont succédé jadis aux poètes et aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent ; encouragez l'étude des anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas sur-tout ces esprits impérieux et exaltés qui trouvent la littérature du dernier siècle timide et pusillanime, qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talens et plus de mérite aux beaux arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des règles du bon sens qui les importunent. Ne les croyez pas, ceux qui veulent être

poètes sans faire de vers, et grands hommes sans savoir écrire : ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance, et qu'ils voudraient mettre les systèmes à la place des talens ? Ne les croyez pas ceux qui vantent sans cesse la nature brute ; ils portent envie à la nature perfectionnée : ceux qui regrettent les beautés du chaos ; vous avez sous vos yeux les beautés de la création : ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespear aux vers de *Phèdre* et de *Mérope ;* Shakespear est le poète du peuple, *Phèdre* et *Mérope* sont les délices des hommes instruits : ne les croyez pas ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman ; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'*Iphigénie ;* ceux qui justifient l'invraisemblable, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, et qu'ils peuvent étonner un moment ; malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois ! O mes concitoyens ! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes : opposez-leur toujours les anciens et Racine : opposez-leur ce grand axiome de son digne ami, ce principe qui paraît si simple et qui est si fécond, *Rien n'est beau que le vrai.* Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* et de ce *vrai.* relisez sans cesse Racine.

La Harpe.

Eloge funèbre de Nephté, reine d'Egypte.

Le grand prêtre de Memphis, conducteur du convoi, monta sur le char, et se tenant debout, et la tête nue, prononça ce discours :

" Inexorables Dieux des Enfers, voilà notre reine que vous avez demandée pour victime, dans le printemps de son âge et dans le plus grand besoin de ses peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidèle à tous ses devoirs envers les Dieux ; elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion, sous le prétexte des occupations de la royauté ; et les seules pratiques extérieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On apercevait au travers des soins qui l'occupaient dans ses conseils, ou de la gaieté, à laquelle elle se prêtait quelquefois dans sa cour, que la loi divine était toujours présente à son esprit, et régnait toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auxquelles la majesté de son rang, le succès de ses entreprises, ou l'amour de ses peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenaient dans nos temples étaient pour elle les plus agréables et les plus douces. Elle ne s'est point laissée aller, comme bien des rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par ses offrandes ; et sa magnificence à l'égard des Dieux, a été le fruit de sa piété et non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur ; et elle n'a fait usage de la sévérité, que suivant l'ordre de la justice générale, et par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons rois avec une défiance modeste, qui la laissait à peine jouir du bonheur qu'elle procurait à ses peuples. La défense glorieuse des frontières, la paix affermie au dehors et au dedans du royaume, les embellissemens et les établissemens de différente espèce, ne sont ordinairement, de la part des autres princes, que des effets d'une sagesse politique, que les Dieux, juges du fond des cœurs, ne récompensent pas toujours ; mais

de la part de notre reine, toutes ces choses ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs et l'envie du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions, elle a conçu que la tranquillité du gouvernement dépendait de la tranquillité de son âme, et qu'il n'y a que les esprits doux et patiens qui sachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toutes les vengeances, et laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine, dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné, comme les Dieux, avec un plein pouvoir de punir.

Elle a réprimé les esprits rebelles, moins parce qu'ils résistaient à ses volontés, que parce qu'ils faisaient obstacle au bien qu'elle voulait faire. Elle a soumis ses pensées aux conseils des sages, et tous les ordres du royaume à l'équité de ses lois. Elle a désarmé, les ennemis étrangers par son courage, par la fidélité à sa parole, et elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté et par l'heureux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret, ni un mensonge ; et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devait s'étendre que jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux importunités des ambitieux, et les assiduités des flatteurs n'ont pas enlevé les récompenses dues à ceux qui servaient leur patrie loin de sa cour. La faveur n'a point été sous son règne ; l'amitié même, qu'elle a connue et cultivée, ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite, souvent affectueux et moins prévenant. Elle a fait des grâces à ses amis, et elle a donné les postes importans aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs sur les grands, sans les dispenser de l'obéissance ; et elle a soulagé le peuple, sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nou-

veaux de partager avec le prince, et inégalement pour lui, les revenus de l'état ; et les derniers du peuple ont satisfait sans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeait d'eux, parce qu'elles n'ont point servi à rendre leurs semblables plus riches, plus orgueilleux et plus méchans.

Persuadée que la providence des Dieux n'exclut pas la vigilance des hommes, qui est un de ses présens, elle a prévenu les misères publiques par des provisions régulières ; et rendant ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons et les élémens. Elle a facilité les négociations, entretenu le paix, et porté le royaume au plus haut point de la richesse et de la gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attirait des pays les plus éloignés ; et elle a inspiré à ses peuples l'hospitalité, qui n'était pas encore assez établie chez les Egyptiens.

Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du gouvernement, et d'aller au bien général, malgré les inconvéniens particuliers, elle a subi avec une généreuse indifférence les murmures d'une populace aveugle, souvent animée par les calomnies secrètes de gens plus éclairés, qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hasardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt d'un peuple méconnaissant, elle a attendu sa justification du temps ; et quoique enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vues et la diligence de l'exécution, lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse et un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle a confié les premiers details à des ministres sûrs, obligés de choisir des subalternes qui en choisissaient encore d'autres dont elle ne pouvait plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi, j'oserai le dire devant nos

juges, et devant ses sujets qui m'entendent : si dans un peuple innombrable, tel que l'on connaît celui de Memphis et des cinq mille villes de la dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé, non-seulement la reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout, mais elle est digne de louange, en ce que, connaissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point ecartée du centre des affaires publiques, et qu'elle a reservé toute son attention pour les premières causes et pour les premiers mouvemens. Malheur aux princes dont quelques particuliers se louent, quand le public a lieu de se plaindre ! mais les particuliers même qui souffrent, n'ont pas droit de condamner le prince, quand le corps de l'état est sain, et que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant quelque irréprochable que la reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à vous, ô justes Dieux, son repos et son bonheur que de votre clémence.

Terrasson, roman de Séthos.



Eloge du Maréchal Lanes, duc de Montébello.

S. Exc. le maréchal prince d'Eckmülh, désigné par S. M. pour adresser au maréchal duc de Montébello les ragrets de l'armée, a prononcé le discours suivant, au moment où le corps a été transporté dans l'église souterraine de Sainte-Geneviève :

« Messieurs,

« C'est en combattant pour la gloire de notre souverain et pour notre patrie, que le guerrier dont nous déposons ici les restes, a reçu la mort. La vie du maréchal duc de Montébello a été courte ; mais elle a été remplie

d'actions glorieuses, et l'histoire racontera la part qu'il a eue dans toutes les batailles que notre Grand Napoléon a livrées en Europe, en Asie et en Afrique. Son courage de tous les jours lui avoit mérité le surnom de brave des braves.

" Sujet fidèle et affectionné, tous ses vœux, toutes ses pensées furent pour notre souverain ; et dans ce moment même où l'homme, prêt à se séparer de tout ce qui fut l'objet de ses affections, semble ne conserver de pensée que pour l'avenir qui l'attend, les dernières paroles du maréchal duc de Montébello furent une recommandation de veiller à la sûreté de l'Empereur, tant était forte en lui cette conviction que le bonheur du monde qu'il allait quitter, était attaché à la conservation du monarque que la Providence, dans sa faveur, a donné à notre heureuse patrie. Il a reçu le plus beau prix de son dévouement, lorsqu'à la nouvelle de sa blessure mortelle, l'Empereur, au milieu des combats, suspendit ses vastes conceptions pour aller embellir par ses regrets les derniers momens de l'ami qu'il allait perdre, et pronoça ces paroles mémorables que les siècles recueilleront : ' Il fallait que ' dans cette journée mon cœur fût frappé d'un coup aussi ' sensible, pour que je pusse m'abandonner à d'autres ' soins qu'à ceux de mon armée.'

" Heureux qui en mourant peut inspirer de pareils regrets et mériter de pareilles larmes ! Déjà le langage de la postérité a commencé pour le maréchal duc de Montébello. Le temple où nos vétérans adorent le Dieu de combats, a retenti du récit de ses actions.

" Ces témoins, ces compagnons de sa gloire ont tressailli en entendant nommer ces champs fameux où il avait guidé leur courage, et où, comme lui, ils ont versé leur sang. Les larmes de ces vieux guerriers ont honoré sa mémoire. Sa vie militaire, son dévouement, sont donnés

en exemple à ceux qui lui survivent dans la carrière des armes, et à cette jeunesse, l'espoir de la patrie, qui est impatiente de s'y élancer, pour marcher sur ses traces et mériter un jour de pareils honneurs. Il emporte dans la tombe les regrets et l'affection de l'armée, l'estime et l'admiration des guerriers qu'il a combattus.

" Militaires de toutes les armes et de tous les grades, qui représentez ici l'armée française, le plus bel éloge qu'on puisse faire de celui qui n'est plus, c'est de le prendre pour modèle. Nous suivrons les exemples que nous a laissés le maréchal duc de Montébello ; nous nous pénétrerons de son dévouement, de son courage, et nous serons toujours prêts à verser, comme lui, la dernière goutte de notre sang, pour le service et la gloire de notre grand et bien aimé Empereur."

LEÇONS

DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE.

CARACTERES.

Coligny.

COLIGNY, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur.
Je lui dois tout, madame : il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage ;
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune ;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté ;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans les défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Voltaire, Henriade, ch. II.

Henri de Guise, le balafré.

SA valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait,
Terrible et sans retour alors qu'il offensait ;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, et même par ses vices ;
Connaissant le péril, et ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Le même, Henriade, ch. III.

Catherine de Médicis.

SON époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
t changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis,

Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;
Infidelle à sa secte, et superstitieuse;
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.

Le même, Henriade, ch. II.

Elizabeth et l'Angleterre.

SUR ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux;
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble;
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir!
Plus heureux lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte autant qu'il doit la liberté publique!

Le même, Henriade, ch. I.

Le Prince Eugène.

DES rives du Danube aux rives de la Seine,
La renommée alors vantait le nom d'Eugène.
Ce guerrier, du Germain guidant les étendards,
Enchaînait la victoire au trône des Césars.
Louis, souvent trompé par quarante ans d'ivresse,
Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse ;
Il ne crut voir en lui qu'une indiscrète ardeur,
Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.
Un sujet dédaigné fut terrible à son maître :
Eugène méconnu devint plus grand peut-être,
Et son roi, sur un trône entouré de débris,
Se repentit quinze ans d'un instant de mépris.

Politique, guerrier, ministre, capitaine,
Les dons les plus heureux s'unissaient dans Eugène ;
Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,
Sage pour concevoir, prompt pour exécuter.
On admirait en lui, dans un jour de carnage,
Ce calme redouté, ce tranquille courage,
Ces secrets du génie et ces grands mouvemens,
Cet art qu'ont les héros de saisir les momens,
Ce coup-d'œil étendu qui mesure en silence,
Et va fixer au loin le destin qui balance ;
Grand parmi les périls, et grand dans le repos,
Joignant le goût des arts aux talens des héros.
La fortune, à son choix, eût fait de ce grand homme,
Ou Colbert à Paris, ou Scipion à Rome.

Thomas, Pétréïde.

Fénélon.

. . . . EPARGNEZ votre ami.
Je n'ai point eu de gloire, et cette vaine idole,
Même pour le grand homme est une ombre frivole.

On ne m'admire point ; puissé-je être estimé !
Je tiens sur-tout, Delmance, au bonheur d'être aimé.
Je vais de mes destins vous faire confidence.
Je ne murmure point contre la Providence,
J'ai connu les chagrins, mais j'ai dû les souffrir ;
Et tout homme ici bas doit pleurer et mourir.
Sans fatiguer les cieux de plaintes éternelles,
Nous pouvons adoucir ces épines cruelles ;
Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs,
Et c'est nous trop souvent qui faisons nos malheurs :
J'ai sur ces sentimens fondé ma vie entière.
Vous m'avez vu jadis entrer dans la carrière ;
L'indulgence accueillit mes timides essais ;
Même dans un autre âge elle a fait mes succès.
J'ai trois ans dans l'Aunis, aux bords de la Charente,
Parmi les protestans traîné ma vie errante,
Pour appaiser des cœurs justement irrités,
Aigris par des revers qu'ils n'ont pas mérités.
Là, j'ai vu, mon ami, la misère publique,
Tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique ;
J'ai calmé les chagrins, j'ai converti l'erreur.
Aujourd'hui, de Cambrai je suis nommé pasteur :
Quand de l'épiscopat les soins doux, mais pénibles,
Me laisseront goûter quelques momens paisibles,
Je veux de l'amitié cultiver les plaisirs,
Et d'utiles travaux rempliront mes loisirs.
Art de former l'enfance, intéressante étude,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
Nous avons oublié la nature et ses lois ;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.
Cherchant la vérité sous le voile des fables,
Conduits à la vertu par des routes aimables,
Puissent nos successeurs un jour plus éclairés,
Dissiper les erreurs qui nous ont égarés !
Pour eux aux arts brillans j'ouvrirai mon asyle ;
Télémaque instruira leur jeunesse docile.
Là, mauvais courtisan, je veux peindre à la fois
Les misères du peuple et les crimes des rois.

Là, de l'humanité je plaiderai la cause.
Au succès de mes soins si notre âge s'oppose,
S'il méconnaît encore et craint la vérité,
Peut-être on l'entendra chez la postérité.

Chénier, Fénélon, acte III.

PARALLELES.

Mayenne et d'Aumale.

MAYENNE, dès long temps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes.
Il succède à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins ;
Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère ;
Il servait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans :
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissant les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
Autant la ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible :
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne qui le guide au milieu des combats,
Est l'âme de la ligue, et l'autre en est le bras.

Voltaire, Henriade, ch. III.

L'armée de Joyeuse, et l'armée de Henri IV.

DE tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse et lui donnaient des lois,

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures ;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer à la fleur de leurs ans,

Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos, ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros au champ de Mars.

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnai, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyr et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Le même, Henriade, ch. III.

Philippe II. et Sixte-Quint.

PHILIPPE, de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais, croit dompter l'univers.

Sixte au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance, a l'âme encor plus fière.
Le pâtre de Montalte est le rival des rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois :
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu' à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

Le même, Henriade, ch. III.

Richelieu, Mazarin.

DU prince et de l'Etat l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami :
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités opposant son courage :
Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés ;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.

Voltaire, Henriade, ch. VII.

Condé, Turenne.

LE premier, dit Louis, de ces noms éclatans,
Est ce fameux Condé, général à vingt ans,
Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,
Né pour être un héros, plus qu'un sujet fidelle.
Lui seul, de son génie il connut le secret,
Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
Entouré de périls, le grand-homme ordinaire
Balance les hasards, consulte, délibère ;
Pour lui, voir l'ennemi, c'était l'avoir dompté,
En mesurant l'obstacle, il l'avait surmonté ;
Sa prudence, sortant de la route commune,
Par l'excès de l'audace, enchaînait la fortune ;
Pour guider des Français le ciel l'avait formé ;
Mais ce feu dévorant dont il fut animé,
Fit ses égaremens, ainsi que son génie ;
Il ne put d'un affront porter l'ignominie :
Maître de la victoire, et non maître de soi,
Pour punir un ministre, il combattit son roi.
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire.

Turenne, ainsi que lui, formé pour la victoire,
Habile à tout prévoir, comme à tout réparer,
Différant le succès pour le mieux assurer,
Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,
Ou vainqueur, ou vaincu, fut toujours redoutable.
Tantôt avec ardeur précipitant ses pas,
Tantôt victorieux, sans livrer de combats ;
De vingt peuples ligués spectateur immobile,
Son génie enchaînait leur valeur inutile.
Bourbon dut ses succès à son activité ;
L'ennemi de Turenne a sonvent redouté
Sa lenteur menaçante et son repos terrible.

Thomas, Pétréïde.

Virgile et Homère, dans la poésie didactique.

SANS atteindre si haut, du moins il faut savoir
Emprunter quelquefois le secret d'émouvoir,
En connaître le prix, les effets et l'usage.
Virgile a peint les champs ; mais cet esprit si sage,
N'a-t-il fait qu'entasser, sans dessein et sans art,
Des tableaux imparfaits, ramassés au hasard ?
Il conçut, il remplit l'ensemble d'un ouvrage ;
Il sut entremêler la leçon et l'image,
A sa morale aimable intéresser le cœur,
Et toujours vers un but conduire le lecteur.
Ce style si parfait, prodige de ses veilles,
Et ce charme qu'il prête, aux travaux des abeilles,
Et la pompe des vers sont encor peu pour lui ;
L'imagination, son guide, son appui,
Vient partout sur ses pas prodiguer les merveilles ;
Elle attire à sa voix les monstres des déserts ;
A l'amant d'Euridice elle ouvre les enfers ;
Peint Cerbère muet et sa rage étouffée,
Et l'Erèbe implacable attendri par Orphée.

Homère au premier rang serait-il donc assis,
S'il n'eût fait qu'étaler, dans ses brillans récits,

Les combats des héros, leurs sanglantes blessures,
Et la course des chars, et le choc des armures ?
Il sait avec plus d'art varier ses portraits,
Et dans le cœur humain chercher ses plus beaux traits.
Qu'ils sont vrais et frappans ! Assis sur le rivage,
Achille aux immortels se plaint de son outrage.
La fille de Priam, dans ses tristes adieux,
Tend aux bras d'un époux l'enfant qu'il offre aux Dieux ;
Et l'enfant, à l'aspect d'une aigrette guerrière,
Se rejette d'effroi dans le sein de sa mère ;
Hector fixe sur lui des regards attendris,
Et désarme son front pour embrasser son fils.
Andromaque est en proie aux plus tendres alarmes,
Et mêle un doux sourire à de plus douces larmes.
Qu'alors il paraît grand, le peintre des héros,
Quand l'homme tout entier respire en ses tableaux !
Et vous opposerez, peintres de paysages,
A ces vivans portraits vos muettes images !
Ah ! le premier des arts est celui d'émouvoir ;
Mais pour en exercer l'invincible pouvoir,
Il faut, il faut une âme et brûlante et profonde,
De tous les sentimens source toujours féconde,
Ce feu pur émané de la divinité,
Le plus beau de ses dons, la sensibilité.

La Harpe, Epître au comte de Schowaloff.

PORTRAITS.

Le Joueur.

EH bien ! madame, soit ; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un Joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire ;
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux, qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle ;
Qui va, revient, retourne, et l'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger ;
Quand, après quelque temps, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée ;
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamans du Temple, et des plats argentés ;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit en moins d'un an
Ses terres en décret, et son lit à l'encan !

Regnard, le Joueur, act. IV, sc. I.

Le Métromane.

CE mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.

L'avocat se peut-il égaler au poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme !
L'encre de la chicane, et sa barbare voix,
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte : et mes talens voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre ;
Pour client, la vertu ; pour loi, la vérité,
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

Piron, la Métromanie, act. III, sc. VII.

Le Philosophe.

. . . . . LE philosophe est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts ;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même ;
C'est là qu'il met sa gloire, et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.

Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

Destouches.

L'Inconstant.

M'ALLEZ-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre enfin, tout homme est inconstant
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ; il échappe, il faut qu'il se promène :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change ;
La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
La lune, tous les mois s'accroît et s'arrondit. . .
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour-à-tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

Collin-d'Harleville, l'inconstant, act. II. sc. IX.

Le Disputeur.

AURIEZ-VOUS, par hasard, connu feu M. d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?

Contiez-vous un combat de votre régiment ?
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée ;
Et Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite ;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie ;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
Et, tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre.

Rulhière, les Disputes.

Les mœurs de Sybaris.

QUELLE cité ! ses goûts sont des besoins pour elle ;
A qui peut en trouver d'une espèce nouvelle,
Des trésors de l'Etat on y donne des prix.

Ces lâches habitans ont banni de leur ville
Tous les arts, dont le bruit trouble un sommeil tranquille ;

Ils pleurent des boufons quand ils les ont perdus,
Et laissent dans l'oubli le héros qui n'est plus.
Ils prodiguent sans fruit l'éternelle richesse
Qu'entretient dans leurs murs un terroir opulent;
Et les faveurs des Dieux sur ce peuple indolent,
Ne servent qu'à nourrir le luxe et la mollesse.

Les hommes sont si doux, parés avec tant d'art,
Occupés si long-temps à consulter leurs glaces,
A corriger un geste, un sourire, un regard,
A moduler leurs voix, à composer leurs graces,
Qu'ils ne paraissent point former un sexe à part.

Dans une gaieté fausse ils s'occupent de vivre.
Usés par l'inconstance, ils se lassent de tout;
Ils laissent un plaisir qui cause leur dégoût,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.
L'âme froide au bonheur est de feu pour les maux;
La plus légère peine et l'éveille et l'agite:
Une rose pliée au lit d'un Sybarite,
Pendant toute une nuit le priva du repos.

Le poids de leur parure accable leur paresse;
Le mouvement d'un char les fait évanouir:
Leur cœur est si flétri qu'il ne peut plus jouir,
Et que dans les festins il leur manque sans cesse.

Sur des lits de duvet qu'ils couronnent de fleurs,
Ils passent une vie uniforme et tranquille:
Leur corps, pendant le jour, y demeure immobile;
Ils sont exténués, s'ils vont languir ailleurs.
Enfin le Sybarite, esclave et fait pour l'être,
Fatigué d'une armure, effrayé du danger,
Tremblant dans son pays et devant l'étranger,
Comme un troupeau servile, attend le premier maître.

Léonard, trad. du Temple de Gnide.

NARRATIONS.



Le Passage du Rhin.

AU pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits ;
Il se trouble, il regarde, et par-tout sur ses rives,
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qn'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain, menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête,
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête :
Il marche vers Tholus, et les flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux :
Il a de Jupiter la taille et le visage ;
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles,
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
" C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois,
Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah ! périssent mes eaux, ou par d'Illustres coups,
Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous."

A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :
" Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
" Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
" Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie ?
" Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
" Au Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
" Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
" N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
" Allez, vils combattans, inutiles soldats,
" Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras ;
" Et la faulx à la main, parmi vos marécages,
" Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
" Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
" Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir."
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;
Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté,
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,

Vivonne, Nantouillet, Coëslin et Salard :
Chacun d'eux, au péril, veut la première part.
Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Béringhen, Nogent, d'Ambre, Cavoix,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage :
Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jetant, signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant,
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse,
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellonne.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés :
Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles ;
Enghien, de son hymen, le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine ;
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Boileau, épître 4.

La Mort d'Hippolyte.

À PEINE nous sortions des portes de Trézène ;
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait, tout pensif, le chemin de Mycènes ;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté,
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre ; et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,

Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie, et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rènes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain:
" Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie...
Cher ami, si mon père un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
Qu'il lui rende..." A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Racine, Phèdre, act. 5.

L'horreur des Guerres civiles.

D'AILLY portait par-tout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans
C'est un jeune héros, à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la ligue, et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et, d'une main tremblante,
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière;
Parmi des tourbillons de flammes, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée:
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant, deux effroyables nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent:
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La discorde accourut; le démon de la guerre,

La mort pâle et sanglante étoient à ses côtés.
Malheureux ! suspendez vos coups précipités.
Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait, brille et vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
Leur sang qui rejaillit, rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse : hélas ! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde.
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux ; elle tombe éperdue ;
Le voile de la mort se répand sur sa vue :
Est-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;

Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exalter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !

Voltaire, Henriade, ch. 8

Combat de Tancrède et de Raimbaud.

Jérusalem Délivrée, Chant VII.

LES ténèbres déjà répandaient leur horreur.
Des lampes, des flambeaux, des feux qui s'allumèrent,
Le Ciel et le château tout-à-coup s'enflammèrent.
Aux fêtes du Théâtre, avec un art pareil,
S'éclaire de ses jeux le nocturne appareil.
A l'ombre des créneaux Armide sur le faîte,
Peut voir, sans se montrer, le combat qui s'apprête.
Un combat inégal dégrade le guerrier :
Tancrède sur-le-champ a quitté son coursier.
L'adversaire est à pied, Tancrède à pied s'avance ;
Dans ses yeux, dans sa main il porte la vengeance.
Il est sans bouclier : moins généreux que lui,
Raimbaud, couvert du sien, et fort de cet appui,
Tourne autour du héros, et redoublant les feintes,
Il cherche le moment d'assurer ses atteintes.
Mais Tancrède le serre et le pousse, et du fer
Aux visières du casque il fait briller l'éclair.
Tout affaibli qu'il est de blessures récentes,
Le combat seul lui rend des forces renaissantes :
C'est aux endroits mortels qu'il adresse ses coups ;
De son glaive animé l'impétueux courroux,

Montrant toujours la mort, la fait craindre sans cesse.
En vain de cent détours la prompte et souple adresse,
Y dérobe Raimbaud, sous ses armes caché :
Son bouclier fendu, son cimier arraché,
Prêtent à peine encor leur défense mal sûre ;
Son sang plus d'une fois humecta son armure.
Ses coups sont sans effet. Le dépit et l'amour,
La honte et le remords l'irritent tour-à-tour.
Par un effort dernier rappelant son courage,
Il y veut rassembler ses forces et sa rage,
S'approche, et loin de lui jetant son bouclier,
Sur son glaive, à deux mains, il pèse tout entier,
Le balance et l'abat avec un cri terrible,
Dans le flanc du héros il porte un coup horrible,
Et le coup sur sa tête est soudain redoublé ;
Le casque a retenti, Tancrède a chancelé.
Sans entamer l'airain, ces atteintes pesantes
Font sentir au guerrier des angoisses cuisantes ;
Mais plus que ses douleurs il ressent tout l'affront
Du coup audacieux qui fit courber son front.
La vengeance étincelle à travers sa visière.
Raimbaud ne soutient pas l'aspect de sa colère ;
Et voyant se lever le redoutable bras,
Sent déjà dans son cœur le fer et le trépas ;
Il recule, et le coup qui dans les airs résonne,
Des limites du pont va frapper la colonne,
Dont le bronze en éclat se disperse à grand bruit.
A ce coup foudroyant Raimbaud tremble et s'enfuit ;
Il ne peut plus dompter l'effroi qui le possède.
Il remonte le pont, le parcourt ; mais Tancrède
Suit et presse ses pas, et le bras étendu,
Il l'atteignait déjà, Raimbaud était perdu ....
Inespéré secours ! les clartés disparaissent,
Les flambeaux sont éteints, les ténèbres renaissent,
Tout se noircit, tous rentre en la profonde nuit ;
Le Ciel est un désert, où nul astre ne luit.
Tancrède, enveloppé de ces magiques ombres,
Ne voit, n'entend plus rien ; il erre en ces lieux sombres.

Dans ce silence affreux, s'avançant pas à pas,
Il passe sur un seuil que son pied ne sent pas,
Entre, sans le savoir, sous cette voûte obscure,
Et la porte retombe avec un long murmure.

La Harpe.

Combat de Rodrigue contre les Maures.

CETTE obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort,
Les Maures et la mer montent jusques au port,
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de Soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur ; ils ancrent, il descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans ;
Les nôtres à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés ; les Maures se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient ;
La honte de mourir sans avoir combattu,
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées,
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O Combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,

Oû chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres ;
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage ;
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux ; ils en coupent les cables,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables ;
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte ;
Le flux les apporta, le reflux les remporte ;
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie ;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas ;
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef; je me nomme ; ils se rendent:
Je vous les envoyai tous deux en même-temps,
Et le combat cessa faute de combatans.

Corneille, le Cid. act. IV, sc. 3.

Le Combat du Lutrin.

LOIN du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée ;
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée
Semant par-tout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.

Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés et le perron antique,
Où sans cesse étalant bons et méchans écrits,
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix.
Là, le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du Palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits :
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard en passant, coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, et d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine:
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé,
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.

Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent :
La Discorde triomphe, et du combat fatal,
Par un cri, donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle ;
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle, —

Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :
L'un tient l'Edit d'Amour, l'autre en saisit la Montre ;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse français en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur furenr gothique :
Les volumes sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre ;
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre.
O que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
Vous en futes tirés, Almérinde et Simandre ;
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure,
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer épais Giraud est renversé ;
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchène *in-quarto* Dodillon étourdi
A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poëme effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir bâille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clélie est fatale,
Girou dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'Eglise aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,

Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante :
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours,
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :
" Illustre porte-croix, par qui notre bannière
" N'a jamais, en marchant, fait un pas en arrière,
" Un chanoine lui seul triomphant du prélat,
" Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
" Non, non ; pour te couvrir de sa main redoutable
" Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
" Viens, et sous ce rempart, à ce guerrier hautain
" Fais voler ce Quinaut qui me reste à la main."
A ces mots il lui tend le doux et tendre ouvrage.
Le sacristain bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête :
Le livre, sans vigueur, mollit contre sa tête,
Le chanoine le voit, de colère embrasé :
" Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
" Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
" Lance à mes ennemis un livre qui mollisse."
A ces mots, il saisit un vieux *Infortiat*,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui la soutient auprès d'un Avicène,
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine ;
Le chanoine pourtant l'enleva sans effort,
Et sur le couple pâle, et déjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre :
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre ;

Et du bois et des clous meurtris et déchirés,
Long-temps loin du perron roulent sur les degrés

Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue :
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas ;
Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse.
Il part, et de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passans, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans : Profanes, à genoux !
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
La fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit ;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit ;
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;
Par-tout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré ;
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite,
Il l'observe de l'œil, et tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse et lève en vain une tête rebelle :
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire,
Et de leurs vains projets les chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

Boileau, Lutrin, ch. 5.

La Famine de Paris.

. . . .

Mais lorsqu' enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchait après elle,
Alors on entendit des hurlemens affreux.
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de roses ils couronnaient leurs têtes ;
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu' habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse:
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encor, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les voit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mêts avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie !
D'un ramas d'ètrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques ;
Les autres, des rochers et des monts Helvétiques ;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors ;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère :
De la cruelle faim le besoin consumant,
Fait expirer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur;
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire,
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité :
« Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
« *Dit-elle,* c'est en vain que tu reçus la vie ;
« Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :

" Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
" Errant et malheureux, pleurer sur ses débris ?
" Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère ;
' Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère :
"Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
" Et que Paris du moins voie un crime nouveau !"
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier ;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ;
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
" Oui, c'est mon propre fils ; oui, monstres inhumains,
" C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains ;
" Que la mère et le fils vous servent de pâture :
" Craignez-vous, plus que moi, d'outrager la nature ?
" Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous !
" Tigres, de tels festins sont préparés pour vous."
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste :
Ils pensent voir tomber sur eux le feu céleste ;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au Ciel, et demandait la mort

Voltaire, Henriade, Chant. X.

Conjuration de Cinna.

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur ;
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
" Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
" Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
" Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
" Et son salut dépend de la perte d'un homme,
" Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
" A ce tigre altéré de tout le sang romain.
" Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues,
" Combien de fois changé de partis et de ligues !
" Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
" Et jamais insolent, ni cruel à demi "
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir ;
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre la liberté ,
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves,
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l' Univers,.
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître ,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.

Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires ;
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans ;
Rome entière noyée au sang de ses enfans ;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire ;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages,
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusques sur les autels ?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : " Toutes ces cruautés,
" La perte de nos biens et de nos libertés,
" Le ravage des champs, le pillage des villes,
" Et les proscriptions, et les guerres civiles,
" Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix,
" Pour monter sur le trône, et nous donner des loix."

Corneille, Cinna, acte I, scène III.

Les deux Serpens.

DANS ce même moment, pour mieux nous aveugler,
Un prodige effrayant vint encor nous troubler ;
Prêtre du Dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Lorsque deux fiers serpens sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'alongeant sur les flots,

Par un calme profond, fendent l'onde écumante;
Le col dressé, levant une tête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nageant de front, tous deux des mers profondes,
Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes;
Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs;
Et les agiles dards de leurs langues brûlantes
S'agitent en sifflant dans leurs gueules béantes.
Tout fuit épouvanté, le couple monstrueux
Marche droit au grand prêtre, et son corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux, suivis de longs ruisseaux de sang.
Leur père accourt; tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds à-la-fois l'investissent.
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embracé:
Deux fois autour du col leurs corps l'ont enlacé;
Ils redoublent encore, et leur tête effrayante
Elève encore en l'air sa crête triomphante.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons
Qui, du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre les nœuds terribles,
Il exhale sa rage en hurlemens horribles.
Tel d'un bras chancelant obliquement frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé.
Enfin dans les liens du couple sanguinaire
Il meurt. . . . . . , et de Pallas gagnant le sanctuaire,
Aux pieds de la déesse et sous son bouclier,
Les superbes vainqueurs vont se réfugier.

Delille.

Le serpent du Sénégal, ou Vélose et Almandès.

AUX bords du Sénégal, quel monstrueux serpent
Etale de son corps le volume rampant!

Alongé sur la terre, il la couvre : sa tête
S'ombrage des replis d'une sanglante crête,
Et d'écume, après lui, laissant un long sillon,
Sa langue à coups pressés darde un triple aiguillon.
Sous les traits de ce monstre informe, horrible, immense,
Que du midi fougueux irritait l'inclémence,
Vélose, né pasteur dans les champs lusitains,
Et son fils Almandès, finirent leurs destins.
A l'appât des trésors qu'un espoir chimérique
Etalait à leurs yeux sous le ciel de l'Afrique,
Ils avaient abordé, conduits par les Zéphirs,
Le rivage lointain, si cher à leurs desirs.
Un jour, en un désert, tous deux à l'aventure
Erraient ; Mais le midi tourmentait la nature,
Et sur le front noirci du couple voyageur,
Dardait ses javelots armés d'un fer vengeur.
Hors d'haleine, vaincus de sa brûlante rage,
Ils s'arrêtent enfin, et sous un vaste ombrage,
Attendent que des cieux le globe moins ardent
Précipite son cours vers l'humide occident.
Couchés sur le gazon, Almandès et son père
Se livraient à l'espoir d'un voyage prospère ;
L'un et l'autre buvaient l'oubli de leurs travaux,
Et sur eux le sommeil distillait ses pavots.

Bientôt de la forêt perçant le long silence,
Un horrible dragon glisse, siffle, s'élance ;
Il se dresse, et déjà le rampant ennemi
Serre de vingt liens le jeune homme endormi.
Almandès, juste ciel ! Almandès sent à peine
Les cercles redoublés dont le dragon l'enchaîne,
Que d'affreux hurlemens sa voix remplit les airs,
Et fait au loin mugir l'écho de ces déserts.
Le père, quel objet pour le regard d'un père !
S'éveille, et dans les nœuds d'une immense vipère
Voit le corps de son fils, de mille coups ouvert,
Tout dégouttant d'écume, et de sang tout couvert.
D'un glaive étincelant il arme sa tendresse,
Et tandis que le fer sur le monstre se dresse,

Le monstre, plus agile et plus impétueux,
Dénouant de son corps le réseau tortueux,
Abandonne le fils, vole au père, et l'enferme
Dans les nombreux anneaux d'une chaîne plus ferme.
En vain du malheureux les bras emprisonnés
S'efforcent de briser leurs nœuds empoisonnés ;
Le monstre, redoublant sa rage et ses morsures,
Le trempe de venin, le couvre de blessures,
Le déchire, l'étouffe, et de sang enivré,
Le renverse mourant sur le fils expiré.

Roucher, Poëme des mois.

Songe de Thyeste.

SAUVEZ-MOI, par pitié, de ces bords dangereux :
Du soleil à regret j'y revois la lumière.
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière :
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
« Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »

Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots, m'a traîné jusques sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de furies.
Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
Et sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive, désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang;
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Crébillon, Atrée et Thyeste, acte II, scène II.

Contagion à la suite d'un éruption du Vésuve.

DE l'air en même temps la maligne influence
D'un mal contagieux répand la violence.
Une fréquente toux, de longs étouffemens
Sont du premier accès les signes alarmans.
Dès la seconde aurore une brûlante haleine,
Des poumons embrasés ne s'échappe qu'à peine.
La toux du corps entier fait crier les ressorts,
Et l'humeur, sans sortir, résiste à ses efforts.
Un feu séditieux étincelle au visage.
Le pouls, du sang à peine annonce le passage.
La plus légère étoffe est un pesant fardeau.
Une barre d'acier traverse le cerveau.
La voix est étouffée; un poids insupportable
Pèse sur la poitrine, et l'oppresse et l'accable.

Après la triste nuit qu'allonge la douleur,
La langue se noircit, le teint perd sa couleur.
Le médecin troublé, sur les membres livides,
Sent du fatal moment les frissons homicides.
Le délire survient : le malade aux abois,
De son épouse en pleurs ne connaît plus la voix.
Son esprit égaré que la fièvre tourmente,
Se croit seul au sommet d'une montagne ardente,
Suspendu sur un gouffre, et frémit de terreur,
En mesurant des yeux l'immense profondeur.
Quelquefois du volcan il voit crouler la cime,
Et se sent avec elle entraîné dans l'abîme :
La terre quelquefois s'élève sous ses pas,
Tremble, s'ouvre et vomit la foudre avec fracas.
A ce transport succède une stupeur mortelle.
Son sang glacé s'arrête, et sa faible prunelle
Sous les doigts du trépas se fermant sans retour,
Il meurt avant la fin du quatrième jour.

R. R. Castel, les Plantes, chant III.

L'Epizootie.

Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort ! d'abord des feux brûlans
Couraient de veine en veine, et desséchaient leurs flancs.
Tout-à-coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignait le poison d'une liqueur mordante,
Qui dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinait lentement et dévorait leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint ;
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues ;

Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit.
La génisse languit dans un vert paturage ;
Le chien si caressant expire dans la rage ;
Et d'un horrible toux les accès violens
Etouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distille lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain ;
Sa peau rude se sèche, et résiste à la main ;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourmens les préludes affreux :
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme, il gémit ; son haleine
De ses flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine ;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiége son gosier.

. . . .

Voyez-vous le taureau fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
Il meurt : l'autre affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire ;
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés, l'asyle d'un bois sombre,
La fraicheur d'un matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse :
Leurs flancs sont décharnés ; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines !

Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure,
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

. . . .

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires ;
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnait de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage.
Les phoques désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles,
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage ;
L'art vaincu cède au mal ou redouble sa rage :
Tysiphone, sortant du gouffre des enfers,
Epouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante,
Lève de jour en jour sa tête dévorante.
Des troupeaux expirans les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois ;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines ;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines :
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison,
Rien n'en pouvait dompter l'invincible poison,
Et malheur au mortel qui bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures !
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs ;
Son corps se desséchait, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssaient consumées.

Delille, traduction des Géorgiques. ch 3

TABLEAUX.

Le Rhône.

LE Rhône, dont les flots s'épandent dans ces plaines,
Sort des flancs tortueux de ces roches lointaines;
Le Rhône altier m'appelle, et je porte mes pas
Jusqu' à ces monts blanchis par d'éternels frimas,
Où semblent s'élever les barrières du monde.
Le fleuve, dieu de ces climats,
Guide dans ses détours ma course vagabonde.
Je l'aperçois enfin sur un roc appuyé;
A ses pieds l'eau bouillonne et gronde,
Et dans le lit étroit qui resserre son onde,
De son obscure source il semble humilié.
Mais il croît en roulant; la cascade rapide,
Qui jaillit en argent fluide,
Forme mille torrens, qui d'écueil en écueil,
De son cours aggrandi viennent enfler l'orgueil.
Alors avec fracas il traîne des ruines,
Il emporte les bois minés dans leurs racines;
Et soulevant ses flots où d'énormes glaçons
Tombent en bondissant de la cime des monts,
Il recourbe, il déchire, il creuse son rivage:
Au loin le bruit de son passage
Fait trembler les rochers, fait mugir les vallons;
De son vaste courroux, il couvre les campagnes,
Et va précipiter dans le sein de Thétis
Ces débris orageux en courant engloutis,
Et les dépouilles des montagnes.

La Harpe, Epître au comte de Schowalow, &c.

La Campagne au lever du Soleil.

LE crépuscule, ami de la saison nouvelle,
Semble créer aux yeux les beautés qu'il révèle;
L'aube au front argenté fait naître lentement
Du réveil matinal l'incertain mouvement.
Dans l'air qui s'éclaircit, l'alouette légère,
De l'aurore au printemps active messagère,
Du milieu des sillons monte, chante, et sa voix
A donné le signal au peuple ailé des bois.
Sous des rameaux en fleurs, le rossignol tranquille,
Leur permet le plaisir d'une gloire facile;
Il sait que ses accens doivent rendre à leur tour
Les échos de la nuit plus doux que ceux du jour.
Souverain bienfaisant de la céleste voûte,
Et des heures en cercle entouré sur sa route,
Le soleil a conduit son char étincelant
Du signe du belier vers le taureau brillant.
L'orient va s'ouvrir: de la sève animée
S'élève vers le Dieu l'offrande parfumée.
Le feu de ses rayons n'entr'ouvre point encor
Les nuages voisins qu'il change en vagues d'or;
Mais son front se dévoile, et soudain la lumière
Perce, vole et s'étend sur la nature entière.
Elle frappe, elle éclaire et rougit les coteaux,
Dont la pente blanchit sous de nombreux troupeaux,
Dans ces châteaux lointains, fermés à sa puissance,
Des palais du sommeil respectant le silence,
Elle va sous le chaume, où le vieux laboureur
De ce nouveau printemps implore la faveur.
Plus loin elle produit dans la forêt moins sombre,
Le mobile combat et du jour et de l'ombre.
De l'œil à cet éclat semblent se rapprocher
La cascade bleuâtre et l'humide rocher;
Et d'un brouillard qui fuit la montagne entourée,
Reparaît sous l'azur dont elle est colorée.
La rivière, à l'aspect du globe lumineux,
Sans abri, solitaire, en reçoit tous les feux:

Elle étincelle au loin ; et son onde plus belle
Semble s'enorgueillir de sa beauté nouvelle.
Les rayons divisés en mobiles réseaux,
Roulent en nappes d'or sur l'argent de ses eaux ;
Son éclat vacillant se prolonge ; et ma vue
Suit des flots radieux l'incertaine étendue,
Jusqu'aux lieux où le bois, par d'obliques retours,
Ombrage, rembrunit, me dérobe leur cours,
Et ferme à mes regards cette scène champêtre
Où, comme aux champs d'Eden, l'homme semble renaître
Et seul sait contempler dans le recueillement,
Ce passage si doux du calme au mouvement,
Cette aimable union, ce céleste hyménée,
De l'aurore du jour, du matin de l'année.

Boisjolin.

Le Paysage.

QUE d'objets rassemblés dans ce frais paysage !
Le fleuve en son heureux passage,
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux lentement fugitives,
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que ce ciel est serein ! quel calme dans les champs !
Que ces sites sont doux ! que ces lieux sont touchans !
O puissante nature ! ô grande enchanteresse ! . . . .
Tout ce que j'aperçois, m'attache m'intéresse :
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante ;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans ;
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille ;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.
Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,

Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.
Le Soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'Iris, nuance sa lumière ;
Il embrase les cieux; et son disque incliné,
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos, le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine :
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons.

La Harpe, Epître au comte de Schowalow, etc.

La fin d'une belle Journée de Printemps.

MAIS tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des heures,
L'astre brûlant du jour s'incline vers les monts,
Et Zéphire endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.
Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages !
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois.

De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encor aux fleurs qu'il a fait naître ;
Le fleuve poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit par degré sur ses flots écumeux,
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encor le feuillage ;

Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur ;
Et la vitre embrasée, à la vue éblouie,
Offre à travers ces bois l'aspect d'un incendie.

J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps ;
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants ;
Ses accens sont plus doux et sa voix est plus tendre :
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux ;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :
Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour, vient briller et mourir,
La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière.
Sorti de son terrier, le lapin imprudent,
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend ;
Et par l'ombre du soir, la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraicheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillans jardins, sous ces vastes portiques,
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeanx, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit ;
Là, le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnans dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille et retombe en globes lumineux ;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades ;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.
Mais à ce luxe vain, ô combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hemisphère ;
Ces nuages légers, l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés !

L'imagination leur prête mille formes :
Tantôt c'est un géant, qui de ses bras énormes
Couvre le vaste Olympe ; et tantôt c'est un Dieu
Qui traverse l'Ether sur un trône de feu.
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnans sous des voûtes de nues ;
Plus loin, mille guerriers se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Que j'aime de Morven le barde solitaire !
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Dans l'humide vapeur, sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue :
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs ;
C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.

Oh ! qui pourra jamais voir, sans être attendri,
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce Mélange confus du Soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourans épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant occident où le Soleil étale,
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui par degré se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur ?

Michaud, le Printemps d'un Proscrit, ch, III.

Les Vues propres au Verger.

DAIGNEZ aux habitans de la ferme voisine
Accorder un chemin à l'abri des chaleurs.
Que les jeunes enfans croissent parmi vos fleurs !
Près de vous, loin de vous, l'œil charmé se promène :

Contemplez ces lointains, ces coteaux, cette plaine.
Quand Avril reparait, quand le jour renaissant
Se glisse à travers l'ombre, et l'efface en croissant,
La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et du hameau nourrice inépuisable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit le doux trésor de son lait parfumé.
L'œil la suit dans ces bois, dans ce noir labyrinthe,
Où de ses pieds pesans s'approfondit l'empreinte.
Là sont des laboureurs, et dans le gras vallon,
Penchés sur leur charrue, ils ouvrent un sillon;
Tandis que les brebis, qui paissent confondues,
Vous présentent de loin, aux rochers suspendues,
D'un nuage argenté l'immobile blancheur;
A vos pieds se promène un robuste faucheur.
L'herbe tombe et s'entasse en monceaux divisée;
Souvent frémit la faux sur la pierre aiguisée.
Peindrai-je dans les champs les moisonneurs épars,
Les gerbes, à grands cris, s'élevant sur les chars,
Et les folâtres jeux que la vendange amène?
Peut-être sous nos yeux, d'une marche incertaine,
Deux amans se perdront au fond de la forêt;
Pardonnez à l'amour, et gardez leur secret:
Ce sont-là vos Vernet, vos Poussin, vos Albane.

Fontanes, le Verger.

Les Hospices.

JE m'éloigne, je vole aux asyles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondemens.
Mais de ses saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorans,
Les vivans sur les morts, les morts sur les mourans.

Là d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonée.
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance, en courant, fait sa ronde homicide,
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux,
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissans réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève,
L'heureux convalescent sur son lit se reléve,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent,
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.

Delille poëme de la Pitié, ch. II.

L'Instinct paternel et maternel des oiseaux.

O TOI, qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle!
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne:

Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage ;
Et dans de faibles corps s'anime un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :
Il arrive, tout part. Le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

Racine le fils, Relig. ch. I.

La Tendresse maternelle.

. . . . AVEC notre existence,
De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins ! Dort-il ? attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace ;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher ;

Son oreille de l'ombre écoute le silence ;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils ;
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il ? son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême ?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même,
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.

Legouvé, Mérite des Femmes.

Les Fleurs.

CE sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là croit l'œillet, si fier de ses mille couleurs ;
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille ;
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin ;
Le lis, tout éclatant des feux purs du matin ;
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore.
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix ;
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes.
L'Aurore te forma de ses plus douces larmes ;
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs ; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie ;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie ;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Michaud, le Printemps d'un Proscrit, ch. II.

Les Jardins de Versailles et Marly.

LOIN de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
Là tout est enchanté, c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos ;
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois ;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture
Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes ;
Là, s'épancher en nappe ; ici, monter en gerbes ;
Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur ?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu :
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un Dieu ;
Et Louis respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

Delille, les Jardins, ch. I.

Les Ruines antiques.

MAIS de ces monumens la brillante gaieté
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
Des antiques débris valent-ils la vieillesse ?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attache les regards.

Par eux le cours des eaux est marqué sur la terre.
Détruits par les volcans, ou l'orage, ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ces murs détruits Marius malheureux,
Et ces deux grands débris se consolaient entr'eux.
Liez donc à vos plans ces vénérables restes.
Et toi, qui m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la peinture, aimable poésie,
A ces vieux monumens viens redonner la vie ;
Viens présenter au goût ces riches accidens
Que de ses lentes mains a dessinés le Temps.
Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asyle où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel,
Venaient pour les moissons implorer l'Eternel
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt c'est un vieux fort, qui du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux ;
Qni, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Bayards, des Henris ;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture,
Qu'environne une fraîche et riante verdure,
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères,
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux,
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.
Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux, de bois environnée.

Quel silence ! c'est là, qu'amante du désert,
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires,
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence,
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire,
Où peut-être des cœurs en secret malheureux
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,
A la religion dérobaient quelques larmes ;
Tout parle, tout émeut, dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes précieux,
Augustes ou touchans, profanes ou pieux.
Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte ;
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,
Ayant l'air délâbré sans avoir l'air antique :
Artifice à la fois impuissant et grossier.
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les graces du jeune âge.
 Mais un débris réel intéresse mes yeux.
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire ;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire.
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposans.

O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des débris fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces aspects, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges,
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle.
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidelle
Garde du peuple roi les exploits éclatans,
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde;
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;
Partout, confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,;
Tandis que de Virgile, et d'Ovide et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déjà la main du Temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.

Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Etalait tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Evandre
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus;
Sur ces combles tremblans les chevreaux suspendus;
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe;
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines.
Le figuier, l'olivier, de leurs faibles racines,
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Delille, les Jardins, ch. IV.

DESCRIPTIONS.

L'Eden.

DU marbre, de l'airain, que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue ;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle :
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton : quand ses puissantes mains
Préparent un asyle aux premiers des humains,
Le voyez vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières ?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mêlange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Elégamment groupés, negligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue ;
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.

Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries ?

C'est là que les yeux pleins de tristes rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure ;
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs ;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hymenée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait, loin des tourmens où l'orgueil est en proie.
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie !

Delille, les Jardins, chant. I.



La Fontaine de Vaucluse.

VAUCLUSE ! heureux séjour, que, sans enchantement,
Ne peut voir nul poète, et sur-tout nul amant !
Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur Chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine ;
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant Parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit ; puis calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,

Et sous un ciel d'azur, par vingt canaux feconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde !
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.
La voila donc, disais-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive !
Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor, sur ces rocs solitaires,
De leurs chiffres unis les tendres caractères ?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux :
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
M'écriais-je ! un vieux tronc bordait-il le rivage ?
Laure avait reposé sous son antiqne ombrage.
Je redemandais Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.
Partout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque et Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissaient encore.

Delille, les Jardins, ch. III.

Les Mines.

DEJA l'éclat du jour s'enfuit loin de ses yeux ;
L'abyme est sous ses pieds, il a perdu les cieux.
Il s'enfonce, il poursuit des routes inconnues,
De ce monde lointain lugubres avenues.
Par leurs noires vapeurs, ces tristes régions
De la torche fumante émoussent les rayons.
Il entend sous ses pas des pompes frémissantes,
De souterraines eaux au loin retentissantes,
Inondant sourdement des antres écartés,
Ou qui, tombant, roulant, grondant à ses côtés,
De rochers en rochers écument et jaillissent,
Et d'abyme en abyme enfin s'ensevelissent.
Le bruit descend, remonte, et le gouffre en mugit.

A ses regards enfin le gouffre s'élargit ;
La voix des travailleurs, de leur prison obscure

S'élève jusqu'à lui comme un lointain murmure:
Bientôt un faible jour, du sein de ces tombeaux,
S'entremêlant au jour de ces pâles flambeaux,
Au terme de ses vœux l'avertit qu'il arrive;
Tel qu'un navigateur qui voit enfin la rive,
Il achève sa route, il s'élance, il descend;
Déjà, d'un pied léger, il frappe en bondissant
Le sol qui des métaux renferme les semences.

" Salut, antres, rochers, et cavernes immenses,
" Dit-il, terre nouvelle, et qui n'as point de cieux!
" Nature, ouvre à mon œil ton sein mystérieux.
" Dans ton auguste nuit permets que je m'égare...."
D'un nouvel univers on dirait qu'il s'empare.
Il y marche à grands pas; il voit, de tous côtés,
En labyrinthe obscur, fuir de vastes cités,
De longs enfoncemens, de noirâtres portiques,
Les dômes ténébreux de cent voûtes antiques;
Là, des monceaux de roc sur la terre étendus,
Là, le front menaçant des rochers suspendus,
Et des forêts de troncs, appuis inébranlables,
Qni soutenaient au loin ces voûtes formidables;
Les chênes, qui jadis s'élançaient dans les airs,
Aujourd'hui descendus aux portes des enfers,
Tels que de vieux géans, dans une nuit profonde,
Semblaient en s'unissant porter le poids du monde.

Des lampes, à travers la vaste obscurité,
Répandaient une morne et tremblante clarté:
Astres silencieux, dont les rayons funèbres
Rendaient visible à l'œil l'épaisseur des ténèbres.
L'espace, en s'enfonçant de détour en détour,
Paraissait s'éclairer, se noircir tour-à-tour.

Là, le calme et le bruit inspiraient l'épouvante.
Dans un séjour de mort, une cité vivante,
Le cri des longs leviers et des chaînes de fer
Soulevant les fardeaux vers les plaines de l'air,

Le bruit lugubre et sourd de cent roches frappées,
Les voix par intervalle au silence échappées,
Les chocs tumultueux, le roulement des chars,
En étonnant l'oreille, étonnaient les regards,
Et semblaient, de la nuit interrompant les heures,
Du silence éternel agiter les demeures.

Des milliers d'habitans. courbés par les travaux,
Le teint sombre et jauni des vapeurs des métaux,
Fantômes demi-nus, peuplent ce noir empire.
L'un, parmi les poisons du souffle qu'il respire,
Dans l'abyme creusé creuse un abyme encor ;
L'autre enlève à la terre un facile trésor.
Là, d'étage en ètage une troupe est montée
Sur les gradins nombreux de la roche argentée ;
Le mineur attentif suit le filon errant,
L'interroge de l'œil ; tandis qu'en l'éclairant,
Pétille à ses côtés sa lampe solitaire.
Son œil a reconnu la veine tributaire :
Armé d'un fer aigu, sous le marteau pesant
Il l'enfonce ; le roc crie en se divisant,
Et les coups répétés sous une main active,
Font jaillir en débris la richesse captive.

Un autre avec plus d'art, si le fer émoussé
Rebondit sur le roc, au salpêtre pressé
Creuse un canal étroit. Bientôt la flamme brille ;
On fuit : le feu serpente et la mèche pétille,
Le salpâtre s'embrase ; un long mugissement
Court d'échos en échos, et le rocher fumant
Vers la voûte, en éclats, vole comme un tonnerre,
De la voûte à grand bruit retombe sur la terre.
Le travailleur accourt ; et le tranchant ciseau
Du métal enfermé divise le berceau.

Thomas, Pétréïde

Les premières leçons de l'Harmonie.

LA nature dans l'homme éveillant le génie,
Enseigna la première à chercher l'harmonie ;
Et les sons différens qui vont frapper les airs,
Tracèrent les chemins jusqu'à l'art des concerts.
Que l'on prête l'oreille au bruit des météores,
Au retentissement des substances sonores,
Tout est harmonieux ; les éclats si fréquens
Que font dans le Mexique entendre les volcans,
Lorsqu'ils lancent le roc, la lave et le bitume ;
Les rapides torrens qui blanchissent d'écume,
Et qui, précipités de la cime des monts,
Tombent, tombent sans cesse en des gouffres sans fonds ;
Des vents impétueux les souffles invisibles,
Dans les bois agités leurs sifflemens horribles ;
Des lions en fureur les longs rugissemens,
Et des coursiers fougueux les fiers hennissemens ;
Le tumulte des mers, quand du fond des abymes
Les flots amoncelés portent si haut leurs crimes ;
Ces tonnerres rivaux l'un de l'autre voisins,
Grondant profondément dans les monts Apennins,
Qui d'échos en échos, de caverne en caverne,
Prolongent dans les airs le bruit qui nous consterne,
Et qui faisant trembler la terre sous nos pas,
Par éclats redoublés tombent avec fracas.

Vos sens épouvantés de ces accens terribles,
Veulent-ils être émus par des sons plus paisibles ?
A ces bruits imposans, fiers et tumultueux,
La nature a mêlé des sons voluptueux.
Entendez du milieu de cette grotte obscure,
La source qui s'échappe à travers la verdure ;
Entendez du ruisseau, dans son cours incertain,
Entre mille cailloux le murmure argentin ;
Le roseau des vallons organe de Zéphire,
Nos chants que les échos se plaisent à redire,

Les oiseaux qui dans l'air, ce théâtre des sons,
Nous ont donné de l'art les naïves leçons ;
Sous le feuillage épais d'une sombre retraite,
Le tendre rossignol et la jeune fauvette,
D'un flexible gosier vont chantant tour à tour,
L'aurore, le printemps, le plaisir et l'amour.

Lemierre, Les fastes, ch. XVI.

Le Chantier de Sardam.

A peine le soleil, ramené, par les heures,
Eut entr'ouvert du jour les brillantes demeures,
Pierre vole à Sardam. C'est là qu'un peuple entier,
De ses travaux nombreux couvre un vaste chantier.
Là, ces forêts du nord, ces pins de la Norwége,
Enfans de ces climats qu'un long hiver assiége,
Pour chercher, sur la mer, des orages nouveaux,
Sous de savantes mains, se courbent en vaisseaux.
Un art industrieux préside à leur structure ;
Sous les lois du compas, leur fière architecture
S'élève avec lenteur, croît avec majesté ;
D'autres foulent déjà l'Océan irrité.
Dans de noirs arsenaux que la flamme environne,
Le fer à longs torrens, coule, écume, bouillonne.
L'enclume retentit. Un immense levier
S'allonge et se recourbe en deux branches d'acier,
Dont la dent immobile, au fort de la tempête,
Quand déjà le nocher voit la mort sur sa tête,
De son énorme poids luttant contre les eaux,
Mord le sable des mers et fixe les vaisseaux.
Ici du sapin vert la branche résineuse
Distille, à flots épais, une gomme onctueuse.
Amolli par les eaux, par la pierre écrasé,
Sous des ongles de fer le chanvre est divisé ;
Son duvet s'arrondit sur le fuseau mobile,
Se transforme en tissu sous la navette agile :

Bientôt, renfermant l'air dans ses replis mouvans,
Il flotte, et les vaisseaux ont les ailes des vents.
La tige du sapin, que le temps a durcie,
Se divise, en criant, sous la dent de la scie.
O prodige! le vent par des ressorts nouveaux,
Esclave industrieux, préside à ces travaux.
Il a broyé le grain, il façonne le chêne,
Il écrase à grand bruit la plante américaine
Dont la poussière active éveille la langueur;
De l'olive, à long flots, exprime la liqueur,
Fait des débris du lin la feuille transparente
Où l'art écrit les sons, et peint la voix errante.
Ainsi l'homme à son joug asservit l'univers;
Aux élémens captifs l'homme a donné des fers;
Il ajoute à ses bras leur force réunie.
Puissant par son courage, et grand par son génie,
Armé des élémens, des arts environné
Il marche en conquérant sur ce globe étonné.

Thomas, Pétréïde.

La Ville et les Champs.

AU milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits loin de moi, dans le vague emportés,
Dociles aux desirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Où, d'une main pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse;
Quel mortel insensible aux charmes du poison
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
Des boudoirs de Paris les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens.

Lorsqu'enfin, terminant ces bruyantes orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillans les rapides écarts
Ont sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles
Lancé du bel esprit les froides étincelles ;
Mais d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entr'eux, un seul a-t-il réfléchi ? non.

J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide ;
A travers son éclat, j'en ai connu le vide ;
Et de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur.
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis ces détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux,
Les replis ondoyans des joncs et des roseaux ;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce
Pousser encor des jets pleine de sève et de force.
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards.
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir ;
Mais alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout-à-coup détaché de la tige,
S'enfuit . . . et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage et la voûte des cieux
Dans le crystal des eaux se peignent à mes yeux.
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

Colardeau, Epître à M. Duhamel.

Les Antilles et leurs Orages.

J'AIME à me rappeler, en voyant ces ombrages,
Les îles du tropique et leurs forêts sauvages ;

Lieux charmans, que mon cœur ne saurait oublier !
Je crois sentir encor le baume de vos plaines,
Dont les vents alizés parfument leurs haleines,
Et qui va sur les mers saisir le nautonnier ;
Je crois me retrouver sur ces rives lointaines
Où le rouge ananas et le vin du palmier
Rafraîchissaient mon sang allumé dans mes veines.
O champs de ma patrie ! agréables déserts !
Antille merveilleuse, où les brunes Dryades
A ma Muse naissante ont inspiré des vers !
Ne reverrai-je plus tes bruyantes cascades
Des coteaux panachés descendre dans les mers ?
N'irai-je plus m'asseoir à l'ombre des grenades,
Du jasmin virginal qui formait des arcades,
Et du pâle oranger vacillant dans les airs ?
Là, le soleil brillant n'attend point qne l'aurore
Ouvre devant son char les barrières du jour ;
Il part comme un géant, des rivages qu'il dore,
Atteint, du premier pas, la moitié de son tour,
Et commande aux vents frais, qui composent sa cour,
De souffler sur ces lieux que sa flamme dévore.
Là, des bois sont couverts d'un feuillage éternel,
Et des fleuves roulans dans un vaste silence,
Baignent des régions qui, loin de l'œil mortel,
Etalent vainement leur superbe opulence.
D'antiques animaux habitent ces déserts :
Peuple heureux ! de nos traits il ignore l'atteinte ;
Et tandis que sa race a végété sans crainte,
Des siècles écoulés ont changé l'univers.
Hélas ! nous avons vu le démon des orages,
Désoler ces climats par d'horribles ravages.
L'Océan reposait dans un calme effrayant ;
Les forêts s'ébranlaient sans un souffle de vent ;
Un bruit multiplié par l'écho des montagnes,
S'avançait sourdement dans les sombres campagnes.
Tout-à-coup l'horizon disparaît à nos yeux,
Et des feux éthérés, précurseurs des tempêtes,
Comme un Dieu menaçant descendent sur nos têtes.

La flamme des volcans s'élève jusqu'aux cieux,
Parmi d'impurs amas de cendre et de bitume :
La mer bouillonne, gronde, et l'aquilon fougueux
Vient fondre sur la terre avec des flots d'écume :
L'ouragan se déchaîne ; il redouble ses cris ;
Il enlève les bois dans une mer de sable,
Va saisir les vaisseaux, les arrache à leur câble,
Et sur les monts brûlans fait voler leurs débris,
On dit qu'on entendait de lugubres esprits
Traîner, pendant l'orage, un accent lamentable :
Les nuages mêlés aux astres de la nuit,
Semblaient les emporter, comme une ombre qui fuit.
Le vent soufflait la mort ; l'onde ouvrait ses abymes ;
Une foule éperdue y trouvait des tombeaux,
Quand l'aurore nouvelle annonça le repos,
Et ravit au trépas ses dernières victimes.

Léonard.



Vert-Vert.

PAS n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire,
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant ; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le Père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour ;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,

Libre, il pouvait et tout dire et tout faire ;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux ;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler ;
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différens.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire.
Là, tout s'offrait à ses friands desirs,
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines ;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire,
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire ;
Là, de cellule il avait à choisir ;
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !
Très-rarement les antiques discrètes
Logeaient l'oiseau ; des novices proprettes
L'alcove simple était plus de son goût ;
Car remarquez qu'il était propre en tout.

Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux *agnus* :
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyait la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas ;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles :
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir ;
Ceci soit dit entre nous en silence ;
Sans autre écart, revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Vert-Vert vivait sans ennui, sans travaux,
Dans tous les cœurs il régnait sans partage.
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux ;
Quatre serins en étaient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.

Gresset, Vert-Vert, ch. I.

La Veillée.

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée ;
Un facile travail, de doux amusemens
De la longue veillée abrègent les momens.

Tantôt la serpe en main, vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
Tandis que votre épouse aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaiement une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit, vos voisins rassemblés
Entourent vos foyers de cercles redoubles
Où préside un Nestor, l'oracle du village.

Il prédit au canton le beau temps et l'orage ;
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire ;
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux paraît vers le grand bois,
Le jour de la tempête on entendit sa voix ;
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;
Le crédule auditoire est saissi d'épouvante ;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse ;
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
Leurs pas sont ralentis, ou pressés au hasard ;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village,
La muse et la bergère ont le même langage.
O mortels innocens, que votre sort est doux !

Saint Lambert, les Saisons.

La Chasse du Cerf.

. . . . DU cor bruyant j'entends déjà les sons,
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant, ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ces pressans dangers ?
Il hésite long-temps: la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole: un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin s'elance et prend l'essor,
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête.
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leurs envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés.
Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné;
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,

Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses ;
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre, ou, veilli dans la feinte,
De ses pas en sautant, il interrompt l'empreinte ;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute ;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encor en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines.
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif hâletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans ;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent ;
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?

Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible il se ranime, il s'élance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans les plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes ?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Delille, Géorgiques françaises.

La Ferme.

LA ferme ! à ce seul nom les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans ;
Venez : de vos oiseaux j'entends déjà les chants ;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour ; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Elégante à la fois, et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah ! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges ;
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneax, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.

Sur-tout des animaux, que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée, et la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens etd'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, republique, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux !
A leur tête est le coq ; père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu' à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère,
A peine a reparu ; la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyans descend toute à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;
D'autres, toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusques dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairait davantage ;
La Fontaine l'a dit : ô véritable sage !
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux ;
Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,

Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau ;
Là, de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore : " Amour, tu perdis Troie !"

Delille, les Jardins, chant IV.

Le Cheval.

DANS le choix des coursiers ne sois pas moins sévère :
Du troupeau, dès l'enfance il faut soigner le père.
Des gris et des bais-bruns on estime le cœur ;
Le blanc, l'alezan-clair languissent sans vigueur ;
L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets plians se balance avec grace ;
Aucun bruit ne l'émeut ; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie :
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler :
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille ;
Son épine se double et frémit sur son dos ;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots ;
De ses naseaux brûlans il respire la guerre,
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.

Delille, traduction des Géorgiques, ch. III.

Même sujet.

Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs déserts ;
Des différens troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez les pleuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses
Je vois la chèvre pendre ; ici, de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.

Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux le bœuf pesant rumine ;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploye, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé !
Soit que, dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, et luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;
Soit que livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour il vole à ses amantes.
Quand je ne le vois plus mon œil le suit encor.

Le même, les Jardins, ch. I.

ALLEGORIES.

Le Palais du Soleil.

SUR cent colonnes d'or, circulaire portique,
S'élève du soleil le palais magnifique.
Le dôme est étoilé de saphirs éclatans.
Les portes font jaillir de leurs doubles battans
L'éclat d'un argent pur, rival de la lumière :
Mais le travail encor surpassait la matière.
Là, d'un savant burin l'artisan de Lemnos
De l'Océan mobile a ciselé les flots,
Et l'orbe de la terre environné de l'onde,
Et le ciel radieux, voûte immense du monde.
L'onde a ses dieux marins, et Protée et Triton ;
Triton la conque en main, et l'énorme Egéon,
Qui presse entre ses bras une énorme baleine.
On voit au milieu d'eux, sur la liquide plaine,
Les filles de Doris former cent jeux divers,
Sécher leurs longs cheveux, teints de l'azur des mers,
Sur le dos des poissons voguer, nager ensemble ;
Leur figure diffère, et pourtant se ressemble :
Elle sied à des sœurs. La terre offre à la fois
Ses hameaux, ses cités, ses fleuves et ses bois,
Et les nymphes de l'onde, et les dieux du bocage.
Au-dessus luit des cieux la rayonnante image ;
Et le cercle des mois, sous des signes divers,
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.
. . . . Vêtu de pourpre et de lumière,
Roi sur son trône d'or de la nature entière,
Le soleil en sa cour, rassemble sous ses lois
Les siècles et les jours, et les ans et les mois,
Et les heures encor, ses légères suivantes,
L'une de l'autre en cercle également distantes.

Là, paraît couronné d'une tresse de fleurs
Le Printemps au front jeune, aux riantes couleurs ;
L'Eté robuste et nu, ceint d'une gerbe mûre ;
L'Automne dont le pampre orne la chevelure,
Rouge encor des raisins que ses pieds ont pressés ;
Et l'Hiver aux cheveux de neige hérissés.

Saint-Ange, Traduction des Métamorphoses.

L'Envie et le Temps.

JE croyais parcourir un péristile immense,
Où les mortels les plus fameux,
Sous le marbre et l'airain revivaient à mes yeux.
Dans un respectueux silence,
J'admirais la beauté de ces paisibles lieux,
Leur auguste magnificence,
Et leur calme majestueux.
J'admirais ces héros qui s'offraient à ma vue.
L'un, fier en son maintien, l'œil fixé vers la nue,
Semblait interroger ou défier les cieux.
Il portait dans ses mains le globe de la terre,
Et créateur nouveau d'une nouvelle sphère
Paraissait la montrer aux dieux.
Son air était superbe, et non pas téméraire ;
C'étoit Newton. L'autre, semblable à Mars,
Armé comme ce dieu quand il vole aux hasards,
D'une main terrassait un ennemi sauvage,
Orgueilleux encore en tombant,
Et relevait de l'autre un guerrier suppliant,
Forcé d'admirer son courage.
Il foulait sous ses pieds les armes, le carnage.
L'oiseau protecteur des Romains,
Ce formidable oiseau qui porte la tempête
Suspendait la couronne au-dessus de sa tête.
Son front était celui du maître des humains.
Je reconnus César. . . . . Je m'avance, et j'admire

De la foule des arts un mortel entouré:
Ils semblaient le servir, l'inspirer à son gré,
Et reconnaître son empire.
Melpomène, en pleurant, s'appuyait sur son sein ;
La fiére et sublime Uranie
Offrait un compas à sa main ;
Homère, sa trompette ; et Clio, son burin ;
Il jetait sur les arts le coup d'œil du génie.
'achevais d'observer tant d'objets étonnans.
Tout-à-coup, sorti de la terre,
Un monstre audacieux, de sa dent meurtrière,
Vient ronger et flétrir ces sacrés monumens.
Soudain une vapeur impure
Se répand dans l'air infecté:
Déjà mon œil épouvanté
Cherche en vain dans la nuit obscure
Ce spectacle pompeux qui l'avait enchanté;
Je demeurai long-temps perdu dans les ténèbres.
Des cris aigus et de longs sifflemens,
Dans ces obscurités funèbres,
Formaient un bruit affreux qui glaçait tous mes sens.
A cette nuit succède un éclat de lumière.
Je vois un tranquille vieillard,
Une faux dans la main, écrasant sous son char
Le monstre détesté roulant sur la poussière.
Vainement de son sein brisé,
Il vomissait encor ses flammes impuissantes,
Ses poisons, son fiel épuisé,
Et ses couleuvres expirantes.
La joie en ce moment remplaça ma terreur.
A sa coupable audace, à sa noire furie,
Je reconnus l'affreuse Envie ;
Je reconnus le Temps, qui seul est son vainqueur.

La Harpe.

La Folie et l'Amour.

TOUT est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance,
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire à ma manière,
Comment l'aveugle que voici,
(C'est un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.....
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mére, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter et Némésis,
Et les juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas.
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour,
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

La Fontaine.

Le Palais des Destins.

LE Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens, et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière ;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des lois.

Voltaire, Henriade, chant VII.

L'Amour.

D'UN faible enfant il a le front timide ;
Dans ses yeux brille une douceur perfide ;
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux ;
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue,
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.
Les trahisons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte au regard effaré,
Suivent son char de soupçons entouré.

J.-B. Rousseau.

L'Hypocrisie.

HUMBLE au dehors, modeste en son langage.
L'austère honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours règne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité.
Un miel flatteur sur ses lèvres distille ;
Sa cruauté paraît douce et tranquille ;
Ses vœux au ciel semblent tous adressés ;
Sa vanité marche les yeux baissés ;
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa mollesse endosse les cilices.

Le même.

Le Temps.

CE vieillard qui d'un vol agile,
Fuit sans jamais être arrêté ;
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Le même

DEFINITIONS.

La Raison.

LA raison est de l'homme et le guide et l'appui;
Il l'apporte en naissant; elle croît avec lui;
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme
Purifiant son cœur, illuminant son âme,
Montre à ce malheureux par le vice abattu,
Que la félicité n'est que dans la vertu;
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide,
La volupté tranquille, innocente et solide,
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur
Le repos de l'esprit et le calme du cœur;
Que par elle un mortel, aussi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juste équilibre;
Rit de ses ennemis, et résistant au sort
Affronte l'indigence, et les fers, et la mort;
Comme un rocher que frappe une mer mugissante,
Brave des flots émus la fureur impuissante.

Voltaire

L'Histoire.

C'EST un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre,
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître;

Et leur exemple en diverses façons,
Donnant à tous leurs plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir,
Peuvent apprendre à lire leur devoir.

J. B. Rousseau.

La Peinture.

A de simples couleurs mon art plein de magie,
Sait donner du relief, de l'ame et de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absens et les morts.
Je transporte les yeux aux confins de la terre.
Il n'est d'événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux,
Sont par moi révélés ; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre ;
Que le soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités,
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je sais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton, qui marche sur leurs traces.
Jugez avec quels traits je sais peindre les grâces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
Je console un amant privé de ses amours.

La Fontaine.

La mode.

LA mode est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté,
Qui de l'état français dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages,
Augmente avec succès leur immense cherté,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Son trône est un miroir dont la glace infidèle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les Français inconstans admirent dans ses mains
Des trésors méprisés du reste des humains.
Assise à ses côtés, la brillante parure
Essaie, à force d'art, de changer la nature.
La beauté la consulte, et notre or le plus pur
N'achète point trop cher son rouge et son azur.
La mode assujettit le sage à sa formule ;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
Depuis nos ornemens jusques à nos écrits,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
Et réglant tour à tour tous les rangs où nous sommes,
Elle place les sots, et nomme les grands hommes.

Bernis.

MORALE.

Dieu et son Essence.

DE cet être infini l'infini te sépare.
Du char glacé de l'Ourse aux feux du Syrius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre ?
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre.
Et toi, songe de l'Etre, atôme d'un instant,
Egaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Etre inaccessible !
Tu prétends lui donner tes ridicules traits ;
Tu veux, dans ton Dieu même, adorer tes portraits !

Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière
N'ont pu créer mon âme, essence de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde :
Les siècles devant lui s'écoulent, et le temps
N'oserait mesurer un seul de ses instans.
Ce qu'on nomme destin n'est que sa loi suprême :
L'immortelle nature est sa fille, est lui-même.
Il est ; tout est par lui : seul être illimité,
En lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au-delà des soleils, au-delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse.
Il est seul du grand tout le principe et la fin ;
Et la création respire dans son sein.

Lebrun, Poëme de la Nature.

Un Père à son Fils, sur le Religion, l'Amitié, la Gloire et les Lois.

O toi, fille des cieux que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte religion, dont le regard descend
Du créateur à l'homme, et de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel.

Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges,
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs ;
Des monstres ont maudit sa féconde influence ;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence.
Ont haï l'Eternel : amitié, qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits ?

Le ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare et plus sublime,
Aliment des vertus, âme des grands desseins ;
C'est ce noble desir d'être utile aux humains,
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire,
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire ;
Impérieux instinct que des Dieux Bienfaiteurs
Par pitié pour la terre ont mis dans les grands cœurs,

Mais qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire.
Il en est une, hélas ! criminelle ou vulgaire,
Que le faible poursuit, qu'encense le pervers ;
Qui, sous différens noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui commande les crimes,
Dicte au sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison.
Ponr sauver de l'oubli le fantôme d'un nom.

Prestige d'un instant, vaine et cruelle idole,
Non, ce n'est point à toi que le sage s'immole ;
Ses jours dans les travaux ne sont point consumés,
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés.
Mais servir, éclairer le genre humain qu'il aime,
En recherchant sur-tout l'estime de soi-même ;
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de son cœur,
Voilà quelle est sa gloire et quelle est sa grandeur.
Si de ce beau desir ton âme est dévorée,
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,
Tandis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des passions reçoivent leur chaleur.
Ah ! lorsque les glaçons de la froide vieillesse
Viennent de notre sang arrêter la vîtesse,
Lorsque nous recélons dans un débile corps
Un esprit impuissant, un âme sans ressorts,
Plus de droits sur la gloire et sur la renommée :
La lice de l'honneur est pour jamais fermée ;
Et sur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,
L'oisive indifférence épanche ses langueurs.

Mon fils, sur les humains que ton âme attendrie
Habite l'univers, mais aime sa patrie.
Le sage est citoyen : il respecte à la fois
Et le trésor des mœurs, et le dépôt des lois :
Les lois ! raison sublime et morale pratique,
D'intérêts opposés balance politique,
Accord né des besoins, qui par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage
Qui de ta liberté doit épurer l'usage.

Champfort, Poésies diverses.

Amour de la Retraite.

JE voudrais inspirer l'amour de la retraite.
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,

Biens purs, présens du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asyles ?
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux ;
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que, si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets ;
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

La Fontains, Fables.

L'Amitié.

NOBLE et tendre amitié, je te chante en mes vers :
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolans, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchans,
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchans.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés,

Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel ! avec quel transport je l'embrasse au rivage !
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui : contre deux amis la fortune est sans armes ;
Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne, ou j'accepte ? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteurs, et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami ! ce nom seul me charme et me rassure ;
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui.
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille,
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens, dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

Ducis, Epître sur l'Amitié.

La Vertu.

Il est une vertu dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre âme à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion ;
Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.

Que nos cœurs sont heureux quand la loi du devoir
De nos plus doux penchans confirme le pouvoir !
Il est une vertu : qui résiste à ses charmes
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes ;
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est entendue ;
L'âme qui fuit ses bras y retombe éperdue.
Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
Pourrait-il la confondre avec son oppresseur,
Avec le vice impur, ce complaisant barbare,
Qui souffle dans nos sens les flammes du Tartare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs ?
Si la vertu n'est rien pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'une bergère assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amans surpris de sa sagesse ?
Sévère avec douceur, et tendre sans faiblesse,
Elle a l'art de charmer, sans rien devoir à l'art :
Son devoir est sa loi, sa défense un regard,
Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,
Fait tomber à ses pieds l'audace et la licence.
D'où vient qu'un villageois, assis sous un ormeau,
Juge les différends qui naissent au hameau ;
Pauvre, chargé de soins, et consumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voisinage ?
Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui.
Eh ! ne voyez-vous pas, qu'amant de la sagesse,
Il est juste sans faste, et prudent sans finesse,
Et que l'intégrité conduisant ses projets,
De ses concitoyens il s'est fait des sujets ?
La vertu sous le chaume attire nos hommages ;
Le crime sous le dais est la terreur des sages.

Bernis.

Les Religions antiques.

D'UN air plus grand encor et plus majestueux,
De la religion l'appareil fastueux,
Conduisant des vainqueurs la pompe solennelle,
Consacrait la victoire et marchait devant elle ;
Et du pied des autels semblait dire aux humains :
Rome commande au monde, et le ciel aux Romains :
Le juste ciel, sans doute abhorrait ces conquêtes ;
Mais si quelque vertu peut expirer ces fêtes,
C'est que Rome honora, dans ces jours de splendeur,
Ces simples Déités qui firent sa grandeur :
Le Dieu du Capitole habita des chaumières,
Loin de ces chars sanglans, de ces pompes guerrières,
Où le sang des taureaux satisfaisant aux Dieux,
Du sang humain versé rendait grâces aux cieux.
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres,
Où Rome célébrait les Dieux de ses ancêtres,
La Déesse des bleds, et le Dieu des jardins,
Les Nymphes des forêts, les Faunes, les Sylvains,
Toi sur-tout, toi, Palès, Déité pastorale !

A peine blanchissait la rive orientale,
Le berger, secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosait son troupeau :
" O Palès, disait-il, reçois mes sacrifices,
Protége mes brebis, protège mes génisses
Contre la faim cruelle et le loup inhumain ;
Que je trouve le soir le nombre du matin ;
Qu'autour de mon bercail, exacte sentinelle,
Sans cesse, en haletant, rôde mon chien fidèle ;
Que mon troupeau connaisse et ma flûte et ma voix ;
Que le lait le plus pur écume entre mes doigts ;
Rends mon bélier ardent, rends mes chèvres fécondes ;
Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes,
Dans un riant pacage arrêter mes brebis :
Que leur fine toison compose mes habits ;
Et quand le fuseau tourne entre leurs mains légères,
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères !"

Il dit, et tout-à-coup un faisceau pétillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant,
Que trois fois dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
Jeux charmans, vous régnez encor dans nos hameaux !
Eh ! qui n'est point ému de ces brillans tableaux !
La superstition sied bien au paysage ;
Triste dans les cités, elle est gaie au village,
Et le sage lui-même aime à voir, en ses vœux,
La terre à ses travaux intéressant les cieux.

Delille, l'Imagination.

Respect des Romains pour les morts.

DES sépulcres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père évoquant l'ombre sainte,
Ce peuple, enveloppé de sombres vêtemens,
Trois fois se promenait au fond des monumens ;
Y brûloit de saba les parfums salutaires,
Et couronnait enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne où reposaient les restes précieux.

Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchait peu, je le sais, une froide poussière,
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivans ;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenaient les regards sur de chères images ;
Le cœur près des tombeaux tressaillait, ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.
Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Du voile de la mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes ;
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.

Astre des nuits ! je veux à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau :
Guide-moi..... Vain espoir que mon cœur se propose !
Hélas ! Trop loin de moi cette cendre repose.
Ma mère ! Oh ! si mon œil revoit le bord chéri
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je voue à ton sépulcre un saint pélerinage ;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs.
Et courbé sur sa tombe, y répandre des pleurs.

Roucher, les Mois.

Le jour des Morts.

ENTENDEZ-VOUS ces sons mornes et répétés,
Retentissans autour de nos toits attristés ?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de momens limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.

Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races !
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le Temps et la Mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre !
Le nombre ici n'est rien ; la foule est solitaire.
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossemens,
Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents !
Ah ! si du sort commun, que ce lieu nous retrace,
Le spectacle fatal nous saisit et nous glace,
Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
Eveille en nous de peine et répand de douleur !
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes,
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes,

La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans.
Pour vous qui les versez ces pleurs sont chers encore,
De vos gémissemens, l'humanité s'honore ;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt.

Qu'est-ce que chaque race ? une ombre après une ombre ;
Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre ;
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous :
Une autre vie, ô Temps, se dérobe à tes coups.
Mortel, jusques aux cieux élève ta prière ;
Demande au Tout-Puissant, non pas que la poussière
Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os ;
Ce n'est point-là que l'homme a besoin de repos ;
Et l'âme qui du corps a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asyle.

Lemierre, les Fastes, ch. XIV.

Les Moutons.

HELAS ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs, san souci, sans alarmes ;
Aussitôt aimés qû'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant, nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage ;
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.

Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que, sous l'autorité d'une telle chimére,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudrait-il pas mieux être, comme vous êtes,
Daus une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge ;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passeront comme un songe,
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses ici bas la fortune décide
Selon ses caprices divers ;
Tout l'effort de notre prudencc
Ne peut nos dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez ; sans règle et sans science,
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Madame Deshoulières.

Le Ruisseau

RUISSEAU, nous paraissons avoir un même sort ;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,

Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre !
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle ·
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur ;
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source.
Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bien ne se perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure.
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrin, de mépris.
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre sort est si doux !
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Des cœurs dont elles sont maîtresses ;
Mais, de ces fatales faiblesses,
Le plus à craindre, c'est l'amour.
Ses douceurs même sont cruelles.
Elles sont cependant l'objet de tous les vœux ;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds,
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux,

Il n'es point parmi vous de ruisseaux infidèles !
Lorsque les ordres absolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus :
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose.
Dans votre sein il cherche à s'abymer ;
Vous et lui, jusqu'à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes ces sortes d'unions
Que notre vie est éloignée !
De trahisons, d'horreurs et de dissentions
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.
C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix
Le ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs loix.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans, plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans des canaux divers ?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant de jaillir dans les airs?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir,
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes ?
Mais hélas ! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la faiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je ? Où va me conduire

La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?
Ai-je quelqu'espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons ?
Non ; pour l'orgueil et pour les injustices,
Le cœur humain doit être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien à craindre :
Les vices n'ont plus de censeurs ;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs,
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise :
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise ;
Aucun défaut ne s'y déguise,
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous :
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle crystal.
On évite de même un ami trop sincère.
Ce déplorable goût est le goût général ;
Les leçons font rougir, personne ne les souffre ;
Le fourbe veut paraître homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds ; et plus j'envisage
La faiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins, de la Divinité
En lui je reconnais l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez,
Tandis que pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant dont nous sommes sortis.

La même.

DISCOURS

ET

MORCEAUX ORATOIRES.

Imprécations de Camille.

ROME, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore ?
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore :
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
Saper ses fondemens encor mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers :
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel, allumé pas mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir,

Corneille, les Horaces, acte IV, scène V.

Désespoir de Didon, et ses imprécations contre Enée.

AH ! barbare ! ah ! perfide !
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux !

Le parjure abusait de ma faiblesse extrême ;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier.
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne ;
De tes lâches aïeux, vas, tu n'es que trop digne
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat ; je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle,
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples rivaux, sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde !
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers ;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore :
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés !
Qu'excités par mes cris, les enfans de Carthage,
Jurent dès le berceau de venger mon outrage ;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

. . . .

Ma honte et mon amour remplissent l'univers,
J'en rougis. Il est temps que ma douleur finisse ;
Il est temps que je fasse un entier sacrifice,
Que je brise à jamais de funestes liens.
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens.
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon âme
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme,
Contre lui, justes dieux, ne les exaucez pas.
Mourons....à cet ingrat pardonnez mon trépas.

(Elle se frappe.)

. . . .

Vous voyez ce que peut une aveugle faiblesse.
Mes malheurs ne pouvaient finir que par ma mort.
Que n'ai-je su, grands dieux ! maîtresse de mon sort,

Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
Qui fait les vrais plaisirs d'une âme indifférente !
J'en ai goûté long-temps les tranquilles douceurs....
Mais je sens du trépas les dernières langueurs....
Et toi, dont j'ai troublé la haute destinée,
Toi qui ne m'entends plus, adieu mon cher Enée....
Ne crains point ma colère...elle expire avec moi...
Et mes derniers soupirs sont encore pour toi.

Lefranc de Pompignan, Didon, tragédie, scène derniere.

Désespoir d'Hermione, et ses reproches, ses plaintes, ses prières, ses menaces à Pyrrhus.

JE ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés ;
Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?
Et même en ce moment, où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen ; j'y consens, mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;
Différez-le d'un jour ; demain vous serez maître.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi,
Tn comptes les momens que tu perds avec moi :
Ton cœur impatient de revoir ta troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne

Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux ;
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux ;
Vas lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Vas profaner des dieux la majesté sacrée ;
Ces dieux, ces justes dieux, n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié ;
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Vas, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Racine, Andromaque, acte IV, scène V.

Electre repousse avec horreur la proposition qu'ose lui faire Clytemnestre de donner sa main au fils d'Egiste.

A quel oubli, grands Dieux, ose-t-on m'inviter !
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter !
O sort ! ô derniers coups tombés sur ma famille !
Songez-vous au héros dont Electre est la fille,
Madame, osez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de son bourreau !
Le sang d'Agamemnon ! qui, moi, la sœur d'Oreste,
Electre, au fils d'Egiste, au neveu de Thyeste !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.
L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.
J'ai supporté la honte, vu de près la mort ;
Votre Egiste cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée !
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cause
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :

Il veut forcer mes mains à seconder sa rage,
Assurer à Plisthène un sanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des assassins,
Et m'unir aux forfais par les nœuds les plus saints.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne,
Qu'il achève, à vos yeux, de déchirer mon sein ;
Et si ce n'est assez, prêtez-ici votre main :
Frappez, joignez Electre à son malheureux frère ;
Frappez, dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

Voltaire Oreste, acte IV.

Achille, à qui Agamemnon rappelle l'Oracle qui menace sa tête, brave son sort, et préfère la Gloire à la Vie.

MOI, je m'arrêterais à de vaines menaces,
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je de la terre, inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père un obscure vieillesse ;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
L'honneur parle, il suffit ; ce sont-là nos oracles ;
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes ;
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur ;

C'est à Troie, et j'y cours ; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise ;
Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.

Racine, Iphigénie, acte I, scène II.

Ulysse emploie tout l'art de son Eloquence, pour déterminer Agamemnon à sacrifier le sang de sa fille à la Gloire de la Grèce.

DE ce soupir que faut-il que j'augure ?
Dn sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
Songez-y ; vous devez votre fille à la Grèce ;
Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser ?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'il croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante,
Et qui de ville en ville attestiez les sermens,
Que d'Hélène autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Crecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare, son père ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits ;
Et si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ?

Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfans et nos femmes ;
Et quand de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux,
Quand la Grèce déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage,
Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire,
Et dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer.
Je suis père, seigneur, et faible comme un autre.
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;
Et fremissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend ; et s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Prium à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux ;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées ;
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

Racine, Imphigénie. acte I. scènes III. et V.

Thésée reproche à Hippolyte le Crime dont Phèdre l'accuse.

PERFIDE, oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis traitre! ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel,
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis: et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire,
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, et, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage,
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle;
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père:
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés:
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Réponse d'Hippolyte.

. . . .

D'un mensonge aussi noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,
Seigneur: mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précédent les grands crimes,
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ;
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane....

. . . .

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis :
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore ; et mon âme, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

Racine, Phèdre, acte IV, scène II.

Marius dans les marais de Minturnes.

LE monde a conspiré la perte d'un seul homme,
Et la nature entière est d'accord avec Rome.
De son sein, l'Océan m'écarte avec effroi,
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.
C'est en vain que la nuit moins cruelle et plus sombre
Favorise mes pas et me prête son ombre,
Au défaut du soleil la foudre ici me luit,
Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit!
Par d'étonnans revers le sort veut que j'expie
Les étonnans succès qui signalent ma vie.
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité.....
Tout se tait; tout a fui dans une horreur profonde,
Et seul je semble errer sur les débris du monde.
Je n'irai pas plus loin : j'attends ici mon sort.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
Demanderai-je aux Dieux qu'un trépas plus illustre
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre?
Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,
Et pour être immortel je n'en ai pas besoin.
Expirer loin de Rome, en cette solitude,
N'est-ce pas la punir de son ingratitude?
Je l'abandonne en proie au plus pressant danger.
Oui! me laisser mourir, c'est assez me venger.
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie;
La mort de Marius vous livre l'Italie.
Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas
Cet absolu pouvoir objet de nos débats?
Favorable à ses vœux, mon désespoir seconde
Son orgueil qui l'appelle à l'empire du monde.
Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr?
Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir?
Ah! quels que soient les maux dont la mort nous délivre,
Montrons-nous Marius en osant encor vivre.

Dussé-je encore m'attendre à de plus grands revers,
Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
Vivons tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut être le partage ;
Vivons, tant qu'un sénat guidé par l'intérêt
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt ;
Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière,
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière.
Vivons ; le ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.
A travers tant d'écueils les Dieux qui m'ont sauvé,
Au plus obscnr trépas ne m'ont point réservé.
Leurs mains qui sous mes pas applanissent la route,
Pour un grand avenir m'ont conservé, sans doute.
Eprouvons les destins, fatiguons leur courroux ;
Voyons si le malheur est plus constant que nous.

Arnault, Marius à Minturnes, tragédie.

Remords de Phèdre.

Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux :
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux ;
Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.

Pardonne ! un Dieu cruel a perdu ta famille,
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier soupir, de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une inutile vie.

Racine, Phèdre, acte, IV, scène VI.

Trouble et Remords de Sémiramis.

CEPENDANT, toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon âme abattue :
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi ;
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune ; et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins sans les manifester ;
Ma peur m'a fait rougir ; j'ai craint de consulter
Ce mage révéré que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois, en présence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,
Consulter Jupiter aux sables de Libye ;
Comme si loin de nous, le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
Le Dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte ;
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens :
Répare-t-on le crime, hélas ! par des présens ?

Voltaire, Sémiramis, acte I, scène V.

Trouble et Agitation d'Auguste sur son Sort, sans cesse en butte aux Conjurations.

CIEL! à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis ;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines ;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte ; et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau ;
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise.
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne;
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,

Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'état !
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser.
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.
Octave, n'attends plus les coups d'un nouveau Brute,
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
Meurs ; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéresse :
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat :
A toi-même, en mourant, immole ce perfide ;
Contenant ses desirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de son propre trépas,
En faisant qu'il le voie, et n'en jouisse pas ;
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine ;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose

Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

Corneille, Cinna, acte IV, scène III.



Oreste à Pylade, résolu de sacrifier sa Vie à celle de son Ami.

ET c'est-là me chérir ? . .
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr ?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?
L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords,
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère ?
Vois-tu des traits de sang, et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair ?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?
Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer ;
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser ?....
Le seul trépas est-il ta dernière ressource ?
Lui seul, de tant d'horreurs, peut-il combler la source ?
Tu m'aimes ! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre !
Proscrit, désespéré, sans asyle, sans dieux,
Misérable partout, et partout odieux !
Tu m'aimes ! et tu veux ; ô comble de l'outrage !
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits !
Tu veux que redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,

Déjà de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau!
Ah, barbare! peux-tu jusques-là méconnaître
L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

Latouche, Iphigénie en Tauride, acte III, scène V.

Le vieux Marin hollandais, sur le bord du Zuiderzée, au czar Pierre.

TOUT-A-COUP il parut oublier sa vieillesse;
Son œil étincela du feu de la jeunesse;
Ses deux bras affaiblis s'étendaient vers les mers,
Et d'un accent plus fort sa voix frappa les airs.
" O navigation! âme de la Hollande,
C'est par toi qu'en cent lieux le Batave commande,
C'est par toi qu'il est riche, industrieux, puissant;
Il te doit sa grandeur. Si ma tête, en naissant,
Sous le joug espagnol n'a point été flétrie,
Si je puis m'applaudir d'avoir une patrie,
C'est un de tes bienfais. Par toi devenus grands,
Mes aïeux, de ces bords, ont chassé les tyrans,
Ont épuré le jour, cet air que je respire.
Par toi, de l'Angleterre ils ont bravé l'empire,
Au Portugais vaincu disputé ses trésors,
Et de l'ardent tropique assujetti les bords.
Là, j'ai vu trente Etats fondés par le Batave;
Dans un autre Amsterdam j'ai vu l'Asie esclave
Adorer nos drapeaux et respecter nos lois,
Et de simples marchands commander à des rois.
Oh! si ma force encor secondait mon courage,
Comme au temps où Louis désola ce rivage,
Et crut sous son orgueil nous contraindre à fléchir!
Pour la septième fois je venais de franchir
Les mers qui du Texel s'étendent au Bengale;
Je vis, à mon retour, une ligue fatale,

Nos remparts menacés, nos bataillons surpris,
Et ce roi qui marchait à travers nos débris,
Ivre de sa grandeur et de sa renommée,
Traîner en conquérant les pompes d'une armée.
Nos citoyens troublés fuyaient de toutes parts.
Je leur dis : " Citoyens, nos mers sont nos remparts.
Contre ce fier Louis et ses puissantes ligues,
Appelons l'Océan, osons percer nos digues.
Que l'Océan nous prête un asyle nouveau ;
S'il n'est notre vengeur, qu'il soit notre tombeau."
Je dis, et l'on me crut ; la liberté plus fière,
De nos champs inondés leva sa tête altière.
Le vainqueur, à son tour, fut vaincu sur les mers,
Et remporta chez lui l'esclavage et les fers.
Ainsi, dans tous les temps, source de notre gloire,
La mer devint pour nous le champ de la victoire.
Sur ce même élément j'ai servi soixante ans,
Je servirais encor, si les glaces du temps
N'avaient appesanti ce corps faible et débile.
Mon bras à mon pays ne peut plus être utile,
Mais sa gloire du moins vit dans mon souvenir ;
Des triomphes passés j'aime à m'entretenir.
Je ne vous verrai plus, heureux climats de l'Inde !
Riche Batavia, Mosambique et Mélinde ;
Et toi, Cap fortuné, qui dans tes ports ouverts,
M'accueillis si souvent au bout de l'univers.
Mais, pour charmer l'ennui de ma vieillesse oisive,
Souvent je viens encor errer sur cette rive :
J'y viens voir ces vaisseaux, ces mers qui m'ont porté,
Empire où ma jeunesse a long-temps habité."

Thomas, Pétréïde.

Le Paysan du Danube, aux Romains et au Sénat.

ROMAINS, et vous sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister :

Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoins nous, que punit la romaine avarice ;
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez, que le ciel quelque jour,
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die,
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers,
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers.
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée,
N'entre qu à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d horreur,
De mépris d'eux, et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre, et le travail de l'homme,

Font pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes :
Nous laissons nos chères compagnes :
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime :
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs, au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les ; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et qne le vice :
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire ?
Point de pourpre à donner ? c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs ? Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire :
Je finis ; punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.

Lafontaine. Fable, VII, livre XI.

Fureurs d'Oreste.

Grace aux dieux, mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli :
Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amans ? pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;

L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout-à-coup m'environne !
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? grace au ciel, j'entrevoi...
Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

(Prenant Pylade pour Pyrrhus)

. . . . Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ? à mes yeux Hermione l'embrasse !
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels démons, quels serpens traîne-t-elle après soi ?
Hé bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez ; à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione ;
L'ingrate, mieux que vous, saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

Racine, Andromaque, scène dernière.

La Mollesse, dans l'effroi de se voir chassée de son dernier asyle, conjure la Nuit de la préserver d'un tel malheur.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant, sur un bras se relève ;
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéans,

S'endormaient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains, ou d'un maire, ou d'un comte ?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour,
On reposait la nuit, ou dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus ! le ciel impitoyable,
A placé sur le trône un prince infatigable ;
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace.
" J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
" En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir ;
" Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
" Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire ;
" Je me fatiguerais à te tracer le cours
" Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
" Je croyais, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
" Que l'Eglise du moins m'assurait un asyle :
" Mais en vain j'espérais y régner sans effroi ;
" Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
" Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie ;
" J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie ;
" Le carme, le feuillant s'endurcit aux travaux,
" Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
" Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
" Conservait du vieux temps l'oisiveté fidelle ;
" Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
" D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
" O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
" A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
" Ah ! Nuit, si tant de fois dans les bras de l'Amour,
" Ja t'admis aux plaisirs que je cachais au Jour,
" Du moins ne permets pas...." La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,

Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Boileau, le Lutrin, chant II.

Cleopâtre s'animant à son dernier Forfait.

ENFIN, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi ;
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père,
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie,
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un seul coup du sort,
Recevoir l'hymenée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadême ?
Le fer m'a bien servie ; en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune ;
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui ;
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abyme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
Et te faisant mon roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine
Il faut ou condamner, ou couronner sa haine.

Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,

Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
J'en recevrai le coup d'un visage remis.
Il est doux de périr après ses ennemis ;
Et de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourrir qu'à vivre leur sujette.

Corneille, Rodogune, acte V, scène I.

Sémiramis fait connaître aux Grands et au Peuple le Héros qu'elle choisit pour époux.

SI la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un usage jaloux
Destinait au fuseau sous les lois d'un époux ;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager, pour le mieux maintenir
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,
Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si long-temps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils ; puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre, et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage !
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains :
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux,
Que tous ces rois vaincus par moi-même, ou par eux.
Bélus naquit sujet ; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.

J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un Etat plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever.
Ce qui fonde un Etat, le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre ;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le Héros qui va régner sur vous ;
Voyez revivre en lui les princes de ma race ;
Ce Héros, cet époux, ce monarque, est Arsace.

Voltaire, Sémiramis, acte III, scène VI.

Oreste, au nom des Grecs, demande à Pyrrhus de leur livrer le fils d'Hector

AVANT que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce, avec douleur,
Vous Voit du sang troyen relever le malheur ;
Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector ;
Nos peuples affaiblis, s'en souviennent encor
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles

Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
D'un père, ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père, embr-ser nos vaisseaux,
Et la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserais-je, seigneur, dire ce que je pense ?
Vous-même, de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé,
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie.
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaîra sur vous à combattre contr'eux.

Réponse de Phyrrhus.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée ;
De soins plus importans je l'ai crue agitée,
Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait en effet qu'une telle entreprise,
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?
Mais à qui prétend-t-on que je le sacrifie ?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?
Et seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?
Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumans de Troie,
Les vainqueurs tout sanglans partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère ;
Cassandre dans Argos a suivi votre père ;
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint qu'avec Hector, Troie un jour ne renaisse ;
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin;
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle était autrefois cette ville,
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie ; et je regarde enfin,
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin.
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons nous différée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler ;
Tout était juste alors ; la vieillesse et l'enfance,
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups :
Mon courroux, aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
Non, seigneur ; que les Grecs cherchent quelque autre proie
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
De mes inimitiés le cours est achevé ;
L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

Racine, Andromaque, acte I, scène II.

Iphigénie à son père, en se soumettant à ses Ordres, et à la Volonté des Destins.

. . . . Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien : vous voulez le reprendre ;
Vos ordres, sans détours pouvaient se faire entendre ;

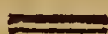
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis.
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui si long-temps, le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée

Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
l sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter

Le même, Iphigénie, acte IV, scène IV.



Clytemnestre reproche à Agamemnon sa Cruauté, sa Faiblesse, son Ambition, et lui déclare la résolution où elle est de périr avant d'abandonner sa fille à Calchas.

VOUS ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc-là cet heureux sacrifice
Que vos soins prparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix

Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?

Que dis je ? cet objet de tant de jalousie ;
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père ;
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé,
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés
Cruel ! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède àla cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle !
Déchirera son sein ! et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,

Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher ;
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère !
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins, à mes lois,
Obéissez encor pour la dernière fois.

Le même, Iphigénie, acte IV, scène IV.

Agrippine accuse Burrhus d'Ambition, d'Ingratitude et lui reproche ainsi qu'à Sénèque, de retenir Néron, son fils, dans une indigne dépendance.

Prétendez-vous long-temps me cacher l'Empereur ?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune,
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?
Pour être sous son nom les maîtres de l'Etat ?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature ;
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion ;
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres !
Que prétendez-vous donc ? pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
Néron n'est plus enfant, n'est-il pas temps qu'il règne ?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux ?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.

Parmi tant de héros je n'ose me placer ;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

Réponse de Burrhus.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action ;
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse ;
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
Non : ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde ;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame. à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
La cour de Claudius, en esclave fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir ;
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame ? on vous révère ;
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour ;
Mais le doit-il, madame ? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ?
Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si long-temps asservie,

A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je ? sa vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître.
Le peuple au Champ-de-Mars nomme ses magistrats ;
César nomme les chefs sur la foi des soldats.
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant,
Rome soit toujours libre et César tout puissant !
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire ;
Sur ses aïeux sans doute, il n'a qu'à se régler ;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler :
Heureux, si ses vertus l'une á l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premieres années !

Racine, Britannicus, acte I, scène II.

Mahomet s'ouvre à Zopire sur les projets et le but de son Ambition.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire.
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains.
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre ;
Mais je te parle en homme ; et sans rien déguiser,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute ;
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.

Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et sur-tout par la guerre:
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois, du Nord au Midi, l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypt Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux Dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie.
Sous un roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Voltaire, Mahomet, acte II, scène V.

Mithridate vaincu déclare à ses fils son Projet de marcher à Rome.

APPROCHEZ, mes enfans. Enfin l'heure est venue
Q'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie ;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que long-temps, soigneux de me cacher
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgraces:
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé ;
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes Etats conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais ;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée;
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule ; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie. Et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole,

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et sur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux, prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur ;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?
Que dis-je ? En quel état croyez-vous la surprendre ?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter ?

Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.

Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers ;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu :
Brûlons ce capitole où j'étais attendu ;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.

Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur ;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde et j'ai fait choix de vous,
Pharnace, allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

Le même, Mithridate, acte III, scène I.

Abandon, Désespoir et Terreur de Néron.

. . . . Mon trône est renversé !
De l'univers entier je me vois repoussé !

Me voilà seul portant la hainenivrselle !
Pusse-t-on ignorer le lieu qui me recèle !
Qu'au moins mes jours sauvés...Dois je former ces vœux ?
N'avoir d'autre palais que ces caveaux affreux,
D'autre cour que leur deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre !
Ah ! cette vie horrible est semblable au trépas . . . .
Où suis-je ? un songe affreux. . . . Non, non, je ne dors pas.
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure :
Je m'entends appeler meurtrier et parjure ;
Je le suis. . . Mais quels cris, quels lugubres accens !
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens. . . .
Ne me trompé-je pas ? je crois voir mes victimes. . .
Je les vois ; les voilà ! . . . Du fond des noirs abymes,
S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglans :
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpens ;
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie. . . . .
Arrêtez ! . . . . Est-ce toi, vertueuse Octavie ?
Tu suis contre Néron un trop juste transport ;
Qu'oses-tu m' annoncer ? . . . ah je t'entends. . . . la mort !
La mort !... Tu viens aussi me l'apporter, mon frère !...
Mais que vois-je, grands Dieux ? Agrippine ! ma mère !
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau ?
Meurs ! meurs ! criez-vous tous ..Quel supplice nouveau !
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence !
Je n'en puis plus douter, la mort, la mort m' attend :
Et comment soutenir ce redoutable instant ?

Legouvé, Epicharis et Néron, acte V, scène IV.

Remords et Désespoir de Charles IX.

A me tromper encor leur perfidie aspire !
Les attentats des rois ne sont pas impunis ;
Cruels, à mes tourmens soyez du moins unis !
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.

Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles ;
Sans crainte et sans remords, je contemplais les cieux :
Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.
Où fuir ? où me cacher dans l'horreur des ténèbres ?
O nuit ! couvre-moi bien de tes voiles funèbres.
. . . En ces lieux qui vous a rassemblés ?
Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez.
Pour qui ces glaives nus ? quels sont vos adversaires ?
Vous courez immoler, qui ? vos amis ! vos frères !
Arrêtez ? je défends. . . Mais que vois-je, inhumains ?
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains ?
Moi-même. . . . Ah ! qu'ai-je fait ? cruel, ingrat, perfide,
Parjure à mes sermens, sacrilége, homicide,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets.
Ces lieux en sont baignés : sous ces portiques sombres,
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :
Une invisible main s'appesantit sur moi.
Dieu ! quel spectre hideux redouble mon effroi !
C'est lui ; j'entends sa voix terrible et menaçante :
Coligny ! . . . Voyez-vous cette tête sanglante ?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts !
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers !
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venges les crimes !
Toi, Coligny ; vous tous, vous trop chères victimes,
Pardon ! si vous étiez témoins de mes douleurs,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture ;
Leur voix a dans mon âme étouffé la nature ;
J'ai trahi la patrie, l'honneur, et les lois :
Le ciel, en me frappant, donne un exemple aux rois

Chénier, Charles IX, scène dernière.

Burrhus, retraçant à Néron la gloire, le bonheur de ses premières années, s'efforce d'arracher de son cœur sa Haine contre Britannicus.

EH ! ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître :
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime ;
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience,
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés ?
Quel plaisir de penser, et de dire en vous-même :
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage !
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux !
Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable :

Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté ;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrais, disiez-vous, *ne savoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.

(Se jetant aux pieds de Néron :)

Me voilà prêt, seigneur ; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur ;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides ;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras....

Même tragédie, acte IV, scène III.



Agrippine rappelle à Néron tous ses Bienfaits, et lui reproche son Ingratitude.

APPROCHEZ-VOUS, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse :
J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance ;
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Etaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,

Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas.
Son maître chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce,
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux,
Ecartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit ; une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille,
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours ;
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditieux.
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès long-temps à suivre son destin,
Pouvait du trône encore lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite,
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Senéque, et ce même Burrhus,
Qui depuis. . . . Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus, mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin:
Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin ;
Il connut son erreur ; occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices :
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude ; et le peuple étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire.
Voilà tous mes forfaits: en voici le salaire.

Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que lassé d'un respect qui vous pesait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître ;
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons :
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et, lorsque vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère ;
Que faites-vous ? Junie enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prêt à sortir du lit où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté ;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

Même tragédie, acte IV, scène II.

DISCOURS DIALOGUÉS.

Félix et Pauline.

Félix.

SA grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

Pauline.

Faites-la toute entière.

Félix.

Il la peut achever.

Pauline.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

Félix.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

Pauline.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui ?

Félix.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

Pauline.

Mais il est aveuglé.

Félix.

Mais il se plait à l'être :
Qui chérit son erreur ne la vent pas connaître.

Pauline.

Mon père, au nom des Dieux. . . .

Félix.

Ne les réclamez pas,
Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

Pauline.

Ils écoutent nos vœux.

Félix.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

Pauline.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place...

Félix.

J'ai son pouvoir en main ; mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

Pauline.

Polyeucte l'est-il ?

Félix.

Tous chrétiens sont rebelles.

Pauline.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles :
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

Félix.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'état se mêle au sacrilége,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

Pauline.

Quel excès de rigueur !

Félix.

Moindre que son forfait.

Pauline.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

Félix.

Les Dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

Corneille, Polyeucte, acte III, scène III.

Agamemnon et Iphigénie.

. . . .

Iphigénie.

Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

Agamemnon.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

Iphigénie.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des graces à rendre.

Agamemnon, (à part.)

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

. . . .

Iphigénie.

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

Agamemnon.

Ah ! ma fille !

Iphigénie.

Seigneur, poursuivez.

Agamemnon.

Je ne puis.

Iphigénie.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

Agamemnon.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

Iphigénie.

Les Dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours !

Agamemnon.

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

Iphigénie.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

Agamemnon.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

Iphigénie.

L'offrira-t-on bientôt ?

Agamemnon.

Plutôt que je ne veux.

Iphigénie.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

Agamemnon.

Hélas !

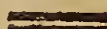
Iphigénie.

Vous vous taisez ?

Agamemnon.

Vous y serez, ma fille.
Adieu.

Racine, Iphigénie, acte II, scène II.



Dermide et Fillan.

Dermide.

. . . . . C'est ici, dans ces funèbres lieux,
Qu'au fidèle Carril j'ai promis de l'attendre
O Fingal, c'est ici que repose ta cendre !
Voilà donc de nos pas l'inévitable but !
Tombeau, séjour de mort, séjour de paix, salut !
Reçois les premiers vœux de mon ame attendrie :
N'es-tu pas des humains la commune patrie ?

Fillan.

A qui parles-tu donc ?

Dermide.

A ces tombeaux, mon fils,
Aux restes des héros en ces lieux endormis.

Fillan.

Et qu'est-ce qu'un héros ?

Dermide.

Mon enfant, c'est le brave
Qui ne fut point tyran et ne fut point esclave ;
Et qui, dans ses succès, funeste aux seuls pervers,
Toujours grand, fut plus grand encor dans les revers.

Fillan.

Mon père, tu l'es donc ?

Dermide.

Une vie importune
Me donne à ce grand nom les droits de l'infortune.
Peut-être ai-je souffert avec quelque vertu.
Je le dois aux méchans. . . .

Fillan.

Les méchans ! que dis-tu ?

Dermide.

Oui, mon fils, les méchans ; ceux dont les mains coupables
Sous un pouvoir injuste écrasent leurs semblables ;
Qui des trésors du faible odieux ravisseurs,
Et des vertus du pauvre insolens oppresseurs,
Sur l'enfance elle-même étendent leur furie,
Possèdent un empire et n'ont pas de patrie.

Fillan.

J'en ai déjà connu !

Dermide.

Je le sais trop, mon fils.

Fillan.

Et les méchans jamais ne sont-ils donc punis ?

Dermide.

Tôt ou tard, mon enfant, leurs ombres prisonnières
Vont grossir du Légo les vapeurs meurtrières ;

Mais dès leur premier crime, en ce monde offensé,
Leur juste châtiment a déjà commencé.
Le sentiment secret de leur propre injustice,
Dans le cœur des méchans est leur premier supplice :
En tous lieux, à toute heure, il s'attache après eux.

Fillan.

Mon père, les méchans sont donc bien malheureux !

Dermide.

Je les plains. Mais je vois se fermer tes paupières.
Où pourras-tu dormir, mon enfant ?

Fillan.

Sur ces pierres ;
Mais ne me quitte pas ! *(Il s'endort sur le tombeau.)*

Dermide.

Pauvre enfant ! Il s'endort.
Un même lit unir le sommeil et la mort !
(Montrant l'enfant.)
Là-dessus le repos.
(Montrant le tombeau.)
Là le repos encore !
Partout..., hors dans ce cœur que le chagrin dévore ;
Ce cœur, qui vainement s'épuise à terrasser
Le malheur, qu'il sait vaincre, et qu'il ne peut lasser.

Arnault, Oscar, acte IV, sc. I.

Trissotin et Vadius.

Trissotin.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

Vadius.

Les Graces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

Trissotin.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

Vadius.

On voit partout chez vous l'Ithos et le Pathos.

Trissotin.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

Vadius.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

Trissotin.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

Vadius.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

Trissotin.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

Vadius.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux.

Trissotin.

Aux ballades sur-tout vous êtes admirable.

Vadius.

Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.

Trissotin.

Si la France pouvait connaître votre prix,

Vadius.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

Trissotin.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

Vadius.

On verrait le public vous dresser des statues.

(*à Trissotin.*)

Hom. C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en . . . . .

Trissotin. (à Vadius.)

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

Vadius.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie

Trissotin.

Vous en savez l'auteur ?

Vadius.

Non, mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

Trissotin.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

Vadius.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

Trissotin.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

Vadius.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables !

Trissotin.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

Vadius.

Vous ?

Trissotin.

Moi.

Vadius.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

Trissotin.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

Vadius.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

Trissotin.

La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

Vadius.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

Trissotin.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

Vadius.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

Trissotin.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

Vadius.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

Trissotin.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

Vadius.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

Trissotin.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

Vadius.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

Trissotin.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

Vadius.

Allez, cuistre. . . .

Philaminte.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire ?

Trissotin. (*à Vad.*)

Vas, vas restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

Vadius.

Vas, vas-t-en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

Trissotin.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

Vadius.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

Trissotin.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

Vadius.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satyres.

Trissotin.

Je t'y renvoie aussi.

Vadius.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère.
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

Trissotin.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t' accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

Vadius.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

Trissotin.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

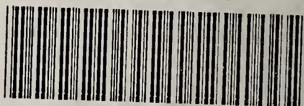
Vadius.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

Trissotin.

Hé bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

Molière, Femmes savantes, acte III, scène V.



LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 456 2